

L'ILLUSTRÉ
REVUE HEBDOMADAIRE SUISSE

NOËL



B 1663



L'ANGE

du peintre vénitien
Lorenzo Lotto.

(Voir l'article à la page 2)

No 52

PRIX 50 CT.

LAUSANNE
XXXIII^e ANNÉE

24 décembre 1953

FRANCE FR. 55.-
ITALIE Lire 120.-



PORTRAIT D'HOMME
par Lorenzo Lotto

Né à Venise en 1480, Lotto a travaillé à Bergame et dans les Marches d'Ancône. Fresques dans les églises de Bergame. Annonciation de Recanati, Sainte Famille au Louvre. Nombreux portraits à la Galerie de Brera, au Palais Pitti, au Musée de Naples.

Un grand peintre de l'école vénitienne
du « Cinquecento »

LORENZO LOTTO

1480 (environ) — 1556

A côté d'une pléiade qui se nomme Giorgione, Titien, Palma, Sebastiano del Piombo, brille une étoile dans le firmament de la sérénissime République de Venise ; évoluant dans un monde qui lui appartient en propre, se mouvant dans l'orbe mystérieux de ses allégories : Lorenzo Lotto. Alors que ses contemporains s'attachent à traduire l'opulente beauté des blondes dogaresse, les parant d'or et de pourpre, Lotto fait passer dans ses tableaux beaucoup de sa mélancolie rêveuse, de son inquiétude presque préromantique ; il ne se soucie nullement du maniérisme des Florentins et des Romains ; la mode de son temps veut que les figures s'étirent, se spiritualisent en apparence ; elles deviennent déjà baroques à force de grâce voulue ; lui, Lotto, au contraire, les ramène à une proportion plus ramassée, plus humaine, mais il les baigne dans une lumière qui est plutôt une lueur et il introduit dans ses compositions de surprenants éléments de vie, ainsi dans l'Annonciation de Recanati, pendant que l'Ange, dans un mouvement étonnant en piqué, arrive en présence de Marie, un chat s'enfuit. On devine à quelle distance se tenait ce peintre du somptueux formalisme de l'art classique ; pourtant, ce génie éclectique qui mêle à ses

couleurs cette lueur argentée du rêve, s'il a le grand mérite de ne subir aucune influence de Giorgione ou de Titien, tout en tenant compte de l'importance de leur leçon, puise certainement quelque inspiration chez les Allemands, notamment chez Durer, et très probablement, il remonte à la source siennoise d'Ambrogio Lorenzetti à travers les allégories de l'Allemand, mélancolique graveur de légendes germaniques. Le portrait, cette pierre d'achoppement et pierre angulaire aussi de l'œuvre de tout peintre digne de passer à la postérité, trouve en Lotto une palette absolument originale et une profonde analyse du modèle ; sa pensée est sinon absente, tout au moins sacrifiée à la peinture dans les portraits de ses contemporains ; son portrait de l'Evêque de Venise n'est pas sans quelque analogie avec le portrait du condottiere Antonello da Messina ; pareille force et pareille vie du modèle s'identifient à la vie et à la force du peintre. Avec Lotto, comme avec les plus grands, le chef-d'œuvre n'est pas spectacle : c'est l'impression qu'ont éprouvée ceux qui ont eu la chance de visiter la récente exposition organisée à Venise, au Palais Ducal, des œuvres de Lorenzo Lotto. L'Ange qui embellit la couverture de ce numéro en est la preuve.

SILVAGNI.



Prêtre depuis 40 ans, don Giuseppe Rota a dépassé les 70 printemps. Il n'est pas rare qu'il fasse place au problème de la natalité dans ses sermons. « Une belle famille est une bénédiction de Dieu », aime-t-il à dire. Avant la guerre, chaque famille de Terruggia avait deux, trois ou quatre enfants. Actuellement, rares sont celles qui possèdent un seul rejeton.



Le maire de Terruggia est un solide agriculteur. Avec le curé, il s'efforce de convaincre les jeunes couples : « Votre devoir est de procréer, sinon Terruggia disparaîtra... »





Terruggia est une petite ville de 8000 habitants, près de Casale Monferrato, dans le Piémont. La seule naissance, pour cette année, y est attendue aux environs de Noël.

**Quand
les berceaux
font grève**

TERRUGGIA

village italien (presque) sans enfants

Terruggia, 8 mille âmes, gros bourg piémontais situé non loin de Casale Monferrato, n'est pas un village comme les autres. La guerre, les maux qui en ont résulté, les difficultés qui l'ont suivie l'ont transformé. Avant 1939, Terruggia était prospère. Autour de ses fontaines et dans ses jardins, des enfants chantaient et jouaient. Aujourd'hui, Terruggia ne chante plus. Terruggia n'a plus d'enfants... Symbole de la misère d'après guerre, ce petit pays piémontais est-il conscient du drame qui le frappe? Ce drame, quelques statistiques l'évoque mieux que de longues démonstrations. Avant le dernier conflit mondial, environ 30 enfants naissaient chaque année à Terruggia. En 1944, la statistique était déjà tombée au chiffre 13. En 1952, 11. Et depuis plus d'une année, la sage-femme n'a plus eu l'occasion de déposer dans un berceau un petit enfant vagissant. Terruggia fait la grève. La grève des berceaux. Et cette grève n'a rien d'accidentel. Elle résulte de toute sorte de faits, d'événements, d'une lente évolution, d'une communauté qui, loin de prospérer, s'étiolle lentement, se fane, vieillit dans une médiocrité qui est bien proche de la véritable misère. Si vous demandez aux jeunes couples fraîchement mariés, s'ils ont l'intention de fonder une famille et s'ils se réjouissent de faire appel au vieux curé, don Giuseppe Rota, pour présider au baptême du premier-né, ils répondront invariablement: « Nous sommes trop pauvres pour avoir des enfants. Nous ne saurions comment faire pour les nourrir et les vêtir convenablement. » — Pourtant, après la guerre, Terruggia connut une période de prospérité relative. Les prix du vin et du bétail — « les deux industries » du lieu — atteignirent un niveau rémunérateur. L'argent ainsi gagné fut principalement utilisé à la réfection des maisons, ces demeures massives faites en pierre de taille. Les salaires oscillaient entre 30 et 90 mille lires. L'avenir paraissait clair. On chantait autour des fontaines, et la sage-femme ne chômait pas. Mais ces trois dernières années, les récoltes furent misérables. Les prix du vin et du bétail subirent un fléchissement sensible. Et comme les Terruggiens ne renoncèrent pas pour autant à leur précédent confort, et qu'ils entendent vivre hors de la médiocrité, les berceaux en subissent les conséquences. Ce phénomène n'est pas unique. On le retrouve dans plusieurs régions d'Italie. A Terruggia, pourtant, il est caractéristique. Et il nous touche, puisque la petite cité sans bébé n'est pas éloignée des frontières helvétiques. Prêtre et autorités locales ne ménagent cependant pas leurs efforts. Ils s'efforcent de convaincre les jeunes ménages qu'un foyer sans enfant peut se comparer à un arbre sans fruit. Ils leur disent que l'argent n'est pas tout et qu'il ne suffit pas à faire naître de la joie sous un toit. Comprendront-ils finalement? Ces braves gens — les communistes eux-mêmes se rendent régulièrement au culte — hochent la tête et ne paraissent pas très convaincus. N'anticipons pas: attendons les prochaines statistiques! (REPORTAGE LEN SIRMAN)



◀ Mme Elda Caprioglio est la seule future maman de Terruggia. Il est probable qu'elle donnera le jour à son enfant au moment où l'année prendra fin.

▶ Les familles sans enfant sont nombreuses à Terruggia. La plupart des autres ne comptent qu'un gosse. A la sortie de l'école infantine, Mmes Scotti et Angela Leporati retrouvent « leur » unique petit...



Du Bengale nous sont venus ces oiseaux de terre cuite qui portent chacun deux passagers sur leur dos. Les légendes de l'Inde mêlent dans une sorte de fraternité les hommes et les animaux.



Ces bonshommes en chapeaux pointus ou en calots bicolores sont nés au Rajasthan. Les portraits stylisés font penser aux peintures Rajput et Moghul des XVI^e siècle et suivants.



Les coqs reviennent fréquemment sous les doigts des enfants hindous. A voir tant de finesse d'expression, on tremble de savoir que récemment les bazars de l'Inde ont été envahis par les revolvers de tôle, les poupées de celluloïde et les balles en caoutchouc...

Ces créations d'un artisan de Madras peignent la vie moderne d'un village. Un paysan est monté sur un palmier et un policier est prêt à lui interdire la fabrication de toddy, le vin de palme. Femmes à la fontaine, bœufs attelés, l'épicier et le temple dans le fond, complètent le tableau.



De Bombay à Calcutta et de Ceylan à la barre de l'Himalaya, les peuples hindous ont conservé le sens du sacré. Comme la morale a ses canons, la religion ses rites, l'esthétique est fixée selon une tradition qui ne change pas. La mode n'existe pas, la spéculation commerciale ne peut déborder de strictes limites, le goût et l'inspiration ne remettent jamais en question les règles mêmes du travail créateur. Les jouets des enfants hindous d'il y a cinquante siècles étaient identiques par le style, les couleurs, à ceux qu'on achète aujourd'hui pour un an ou deux dans les rues de Delhi ou de Madras. Ces jouets fraîchement peints arrivent aux mains des enfants comme les véhicules d'une tradition millénaire; en eux repose le message de centaines de générations. Leur somme symbolise le subconscient collectif d'une race. On ne peut guère en imaginer sur terre de plus significants. Avec le temps, il s'est créé une spécialisation géographique dans la fabrication des jouets. Chaque ville de l'Inde produit trois ou quatre types traditionnels. Les familles d'artisans qui élaborent ces miniatures charmantes se transmettent leur savoir de père en fils. Au milieu de ce conformisme éclate la joie créatrice. Nous sentons le plaisir de faire dans chaque tache de couleur, dans tous ces détails exécutés avec un réalisme souriant et malicieux. Jour après jour, sans souci d'originalité, l'artiste du village recrée humblement des formes. De la prière, son labour a la régularité, parfois la monotonie, parfois l'exaltation. Les jouets sont donnés aux enfants les jours de fêtes religieuses ou achetés lors d'un pèlerinage rituel. Où finit le jouet, où commence l'idole? Le même petit éléphant de céramique peut se trouver sur l'autel familial et rece-

JOUETS DES INDES



La mythologie hindoue est d'une richesse considérable. Les aventures des animaux, des hommes, des demi-dieux, des démons et des divinités en font l'un des plus prodigieux romans qui furent jamais pensés. A Madras, on retrouve dans les jouets des enfants de nombreuses figures de la mythologie.

voir les hommages dus au dieu Ganesh ou être livré aux menottes brunes des enfants. N'y voyez nul sacrilège : c'est en jouant que le petit Hindou apprend à adorer. Nous trouvons beaux les jouets hindous. Les applications matérielles de la perfection esthétique sont considérées aux Indes comme un accident, un fait sans grande importance. C'est peut-être justement là l'explication d'aussi délicates réussites : le beau,

n'est-il pas plus difficile à obtenir quand on le choisit pour but, en toute conscience ? Les petits coqs et les chevaux d'écorce de l'Assam sont aussi fragiles que des rêves. Ils pourraient prendre place dans les douces hallucinations de Chagall ou dans les plus logiques, les plus cruels délires du Douanier Rousseau. Beaucoup tombent en poussière peu après leur mise au monde. N'est-ce pas le destin de toute beauté matérielle ?

LA «NATIVITÉ» DE RUBENS

Une découverte sensationnelle — Mais elle date de 1608 !



△ La «Nativité» de Rubens, dans l'église Saint-Philippe, à Fermo (Italie). Une dépêche d'agence annonçait, il y a quelques semaines, que cette toile venait d'être découverte par le prof. Michel Jaffe, de l'Université de Cambridge. Ce dernier a démenti l'information sensationnelle. L'œuvre de Rubens est identifiée depuis bien longtemps.

FERMO, 23 000 habitants, province d'Ascoli... Ascoli... Ascoli... les villes des Marches ? Leurs noms réveillent en foule des souvenirs d'écolier : Urbino, la plus comblée, où Raphaël vit le jour ; Pesaro, patrie de ce pape Innocent XI dont le caractère fortement trempé parvint à faire douter parfois le puissant Roi Soleil de son omnipotence ; Pesaro encore, berceau de Rossini ; Ancône avec Lamoricière, le vaincu ;

Ascoli, enfin... Un pape aussi, pour Ascoli, un Nicolas, celui-là, Nicolas IV... Pour Fermo, rien. Pas la moindre réminiscence, et il faut croire le dictionnaire, avec sa brève indication, périmée pour une part, sans doute. Cette ville charmante, à quelques kilomètres de l'Adriatique, s'enorgueillit pourtant d'une merveille qu'abrite l'une de ses églises, l'église Saint-Philippe. Il s'agit d'une «Nativité», due au pinceau de Pierre-Paul Rubens. Filippino Ric-

cio, enfant de Fermo, l'avait commandée à l'artiste en 1607. Lui, en deux mois, d'avril à juin 1608, la peignit pour deux cents écus. Les catalogues savaient la chose. Le reste du monde semblait l'avoir oublié, mis à part les habitants du lieu et certain professeur anglais qui non seulement connaissait l'existence du chef-d'œuvre, mais encore brûlait d'avoir des précisions sur le séjour du Flamand au pays du *bel canto*, sur ses faits, ses gestes, sur son existence,



La ville de Fermo, riante localité à 6 kilomètres de l'Adriatique.



1

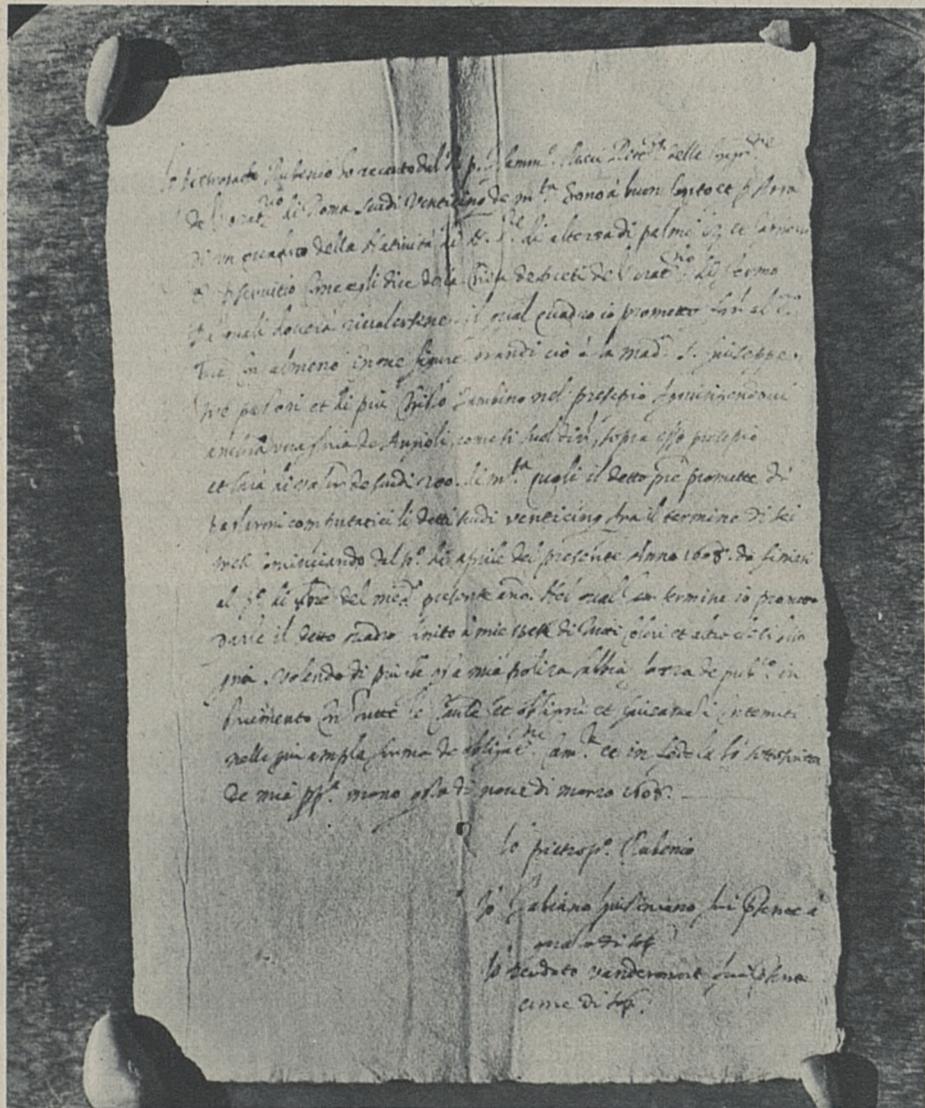


2



3

1 Le maire de Fermo, avocat, « cavaliere », grand officier, Mario Agnozzi s'amuse de l'équivoque qui attire tant de monde chez lui. 2 Le chevalier Giuseppe Ripani, journaliste, est celui qui, il y a vingt-huit ans, retrouva dans les archives de l'archevêché de Fermo les deux importants documents, le reçu de Rubens et la commande des Riccio, qui garantissent l'authenticité du tableau. En son temps, il avait écrit un article là-dessus dans la presse italienne. 3 Vittorio Girotti est professeur de belles-lettres au Lycée de Fermo. Il a eu du mal à expliquer à ses élèves pourquoi les journaux faisaient tant de bruit.



Copie datée de 1607 du reçu signé par Rubens lors du paiement de l'avance sur le paiement de deux cents écus. Dans ce document, Rubens, outre la reconnaissance de la somme reçue, s'engage à terminer le tableau commandé en deux mois. En effet, le tableau de la « Nativité » de Fermo fut commencé le 1er avril et terminé le 7 juin de l'an 1608.

sur l'endroit où il exécuta cette toile, admirable dans sa plénitude, d'harmonieuse vigueur. Sa curiosité éveilla celle d'autrui et l'on voit depuis peu affluer à Fermo, pâtres et bergers moins naïfs, certes, et moins brûlants d'adoration que ceux qu'évoquent les livres sacrés — mais chaque temps donne ce qu'il peut — des touristes se pressent anxieux d'être des premiers à con-

templer ce qu'ils croient être une découverte, car la presse a parlé d'un Rubens inconnu, et qui n'est, en réalité, qu'une révélation. Tout comme Noël en somme ; Noël, une révélation qui n'est pas prisonnière des catalogues ; Noël, une révélation pour ceux-là seuls qui savent voir, à chaque aube nouvelle, toutes choses avec des yeux neufs.

NOËL

LE PLUS BEAU SOUVENIR

Neiges d'antan scintillantes à l'œil et dures au talon, odeur de mandarines et de sapin roussi, froidure du dehors et chaleur du foyer, bougies aux longues flammes et cadeaux mystérieux. Les chuchotements, les secrets dont nous attrapons quelques bribes au vol, les « surprises » que notre impatience éventait, la conspiration des parents et cette douce mystification que nous consentions à subir parce que nous pressentions bien qu'elle était la condition de notre immense bonheur. Le pain et le sucre que nous posions sur la fenêtre pour l'âne du Père Noël et le commando de l'aube vers le sapin encore endormi.

Quel merveilleux souvenir !
Chaque année à nouveau, nous nous appliquons à refaire ce pèlerinage aux sources de notre bonheur d'enfants. Il faut bien avouer, hélas, que la joie que nous en rapportons est triste. Elle a pris le goût des lendemains de fêtes, l'odeur des bougies qui s'éteignent et de la fumée froide. Pour tout dire, nous revenons bredouilles et la fête s'achève en déroute. Demain déjà, il nous faudra reprendre le collier, le travail et les soucis nivelleront tout. Ce petit bonheur recueilli le long d'un chemin, ce tendre souvenir que nous avons cru pouvoir réchauffer un instant s'en est vite allé avec le reste.

Il y a des gens qui haïssent Noël. Le plus beau souvenir est aussi pour beaucoup d'hommes et de femmes une source de déceptions toujours renouvelées.

Si vraiment Noël n'est plus que cela, il faut s'efforcer d'en faire un jour comme tous les autres et supprimer tout ce qui pourrait nous rappeler une fête à laquelle notre cœur ne participe plus. Faisons de Noël un simple jour de congé consacré aux joies du plein air ou de la lecture et n'en parlons plus !

Seulement, quoi que nous fassions, nous n'empêcherons jamais que Noël soit le plus beau souvenir car il est la fête du souvenir de Dieu. C'est le temps de l'année où Dieu nous dit qu'Il ne nous oublie pas, qu'Il pense à nous.

Nous avons tous éprouvé un jour le réconfort de ces simples mots venant d'un ami fidèle : « Je pense à vous ». A la veille d'une opération ou d'un départ, dans une circonstance particulièrement difficile, ces mots ont été pour nous le gage précieux d'une présence et d'une affection, comme une main que l'on saisit pour ne plus se sentir seul.

Le jour de Noël, c'est Dieu lui-même qui pense à nous et qui nous tend la main. Nous avons besoin de la savoir.

Nous vivons dans un monde dur et inhumain, un monde sans visage et qui de plus en plus nous asservit. Nous nous apercevons, peut-être trop tard, que notre civi-

lisation technique transforme l'homme en robot, que la machine libère moins qu'elle inféode, que chaque jour davantage « la fonction dévore l'être ». Nous sommes entrés dans l'ère du numéro matricule et de la carte à pointer. Combien d'hommes, aujourd'hui, qui sont parfaitement conscients d'être oubliés de tous et que l'on ne viendrait à se souvenir d'eux que le jour où ils cesseraient de produire.

Dieu, Lui, se souvient de chacune de ses créatures. Il les aime d'un amour qui n'est pas un vague sentiment d'obligation, un paternalisme anonyme et distant. Il connaît chaque homme par son nom, Il aime chaque être en particulier et, devant Lui, nous ne sommes plus des individus mais des personnes.

Noël, c'est le jour où Dieu nous distingue dans la foule innombrable pour nous faire entendre la Parole de son amour : « Même si tu n'es plus rien devant les hommes, tu es tout pour moi puisque je t'aime, toi dont je connais le nom ».

Le gage de cet amour, c'est le Fils dans lequel le Père est venu habiter. Jusqu'à la fin de ce temps, l'Enfant de Bethléem restera la preuve irréfutable de la bonne mémoire de Dieu.

Ceux qui se prenaient pour les mal-aimés du monde sont devenus les bien-aimés du Père.

Alors, tout change car il est vrai que « l'amour est plus fort que la mort » et que « l'amour peut tout ». Nous ne demandons rien d'autre, nous n'avons besoin, pour vivre et pour mourir, que de nous savoir aimés. Une main qui prend la nôtre, cela nous suffit.

Nous n'avons plus de rancune ni de haine, nous ne connaissons plus ni l'aigreur, ni la jalousie. Le monde est en ordre et les hommes sont frères puisque personne n'est oublié dans le partage de l'amour que Dieu distribue.

Noël, c'est un souvenir qui dure toute l'année et c'est dans cette seule acception que l'on peut légitimement « vivre » de souvenirs. Cette connaissance de la mémoire de Dieu nous ramène au présent de nos heures et de nos jours. Nous pouvons les vivre maintenant dans la joie d'une présence qui ne fait jamais défaut parce qu'elle est celle-là même de l'amour.

Noël, c'est le plus beau souvenir si nous ne tentons pas, au travers de cette fête, la vaine démarche de la recherche du temps perdu, mais si nous nous souvenons que la mémoire de Dieu nous tire de tout oubli pour nous dire, aujourd'hui, de quel amour nous sommes aimés.

Que les bougies qui s'allument éclairent notre souvenir et qu'elles fassent briller nos yeux d'une joie que rien ni personne ne pourra nous ravir.

André PERY.



« NATIVITÉ » Eau-forte de Rembrandt

(Propriété Musée Alexis FOREL, de Morges)



Les enfants de Tourane, eux, ont la chance de pouvoir lire le roman de Renard en compagnie du Goupil en personne. (Photos en couleurs de Tourane)

Les jeunes avec les jeunes, c'est la sagesse des nations. Quant aux grandes personnes, qu'elles sortent d'ici, il n'y a pas de place pour elles dans nos jeux... Tourane illustre par ces images l'univers merveilleux de l'innocence.



Le renard, un jour, dit à l'agneau : « Ne crains rien, nous sommes maintenant camarades. Pourquoi veux-tu que je te mange, tu sais, la laine c'est vieux jeu, moi qui suis un renard moderne, de l'âge du nylon ! »



LE PETIT MONDE DE JEAN TOURANE



Il est permis d'imaginer que les longues soirées du temps du Déluge étaient semblables à celle-ci. Pourtant, cette scène intime ne se passe pas sur l'Arche de Noé, mais chez Jean Tourane. S'il ne possède pas la barbe du prophète, il en a du moins la sagesse, puisqu'il a réalisé son rêve : vivre heureux au milieu des animaux qu'il adore.

Au fronton de sa propriété de la vallée de Chevreuse, à quelques 50 kilomètres de Paris, Jean Tourane pourrait graver : « Ici, l'on s'aime ». Aussitôt poussée la barrière qui sépare la cour de la route, le visiteur n'est pas peu étonné de voir, se promenant librement, Toto le renard. Tout près de là, Frisotte, la jeune agnelle gambade, croquant l'air rêveur l'étoile d'un pissenlit. Et, des poulets de grain affairés, suivant becs à terre de mystérieux et déconcertants itinéraires, ne semblent pas, mais pas du tout, attacher la moindre importance à Maître Goupil. Il est, pour eux, aussi dépourvu de danger que la pacifique Frisotte.

Tourné le coin de la maison, le curieux devra subir l'assaut affectueux de Cocotte, le blaireau qui, dans un cérémonial pataud, roulera à ses pieds ses dix kilos de muscles, de graisse et de poils. Un peu plus loin, Pome le Cocker joue à cagne-museau avec Jeannot le lapin de Garenne ! A ce moment, le visiteur se demande s'il est le jouet d'une hallucination. S'il est éveillé ou s'il rêve...

Un grand battement d'ailes au-dessus de lui le met sur ses gardes. Bien inutilement. C'est seulement Colas, le corbeau, qui regagne son gîte. Colas le farceur, retour d'une de ces expéditions qu'il affectionne particulièrement. Dans son énorme bec, il rapporte, une fois encore, un objet insolite dont l'aspect clinquant a déclenché sa convoitise. Tout à l'heure, il faudra le lui reprendre, dans l'attente qu'un habitant du village, faussement indigné, vienne le réclamer. Toute la maison est ainsi. Tout y semble truqué, tant il est difficile d'imaginer qu'une telle entente, une semblable

fraternité puisse se maintenir entre des espèces aussi différentes. Seul, le maître du logis a l'air de trouver cela parfaitement naturel ! Lorsque, il y a quatre ans de cela, il résolut de créer une nouvelle forme de littérature enfantine, il imagina de photographier pour illustrer ses contes, de petits animaux dans des situations cocasses ou poétiques. (« Brigitte la Chèvre » et « Firmin le petit Cochon ». Editions « Ides & Calendes », Neuchâtel | Paris.)

Photographe, il ne l'était pas davantage que dompteur. Il possédait seulement d'énormes ressources de patience et un sens artistique très sûr. Il faut croire que c'était suffisant. Petit à petit, il a monté son zoo, sans trop se préoccuper des antagonismes, plus ou moins héréditaires, qui auraient dû normalement, compliquer encore une tâche peu aisée. Sa confiance, sa douceur foncière ont proprement désarmé les instincts agressifs de ses pensionnaires les plus sanguinaires. Tout son petit monde vit en fort bonne intelligence et, se prête souvent et de la meilleure grâce du monde, à de longues séances de photographie ou de prises de vues cinématographiques. Si Tourane garde encore en cages Dame Hulotte, la petite chouette et son compère Bily l'émouchet, de même que Fanfan l'écureuil, ce n'est point tant dans la crainte qu'ils s'échappent que dans celle que ces innocentes bestioles s'éloignant de leur refuge, ne soient la proie désignée de la méchanceté imbécile des hommes ignorants de l'extérieur. Hors de l'île heureuse créée par Jean Tourane commence un monde aveuglément impitoyable qui, depuis fort longtemps, a oublié l'Age d'Or...

A. ESNAULT.



« Arche de Noé », par Margreth Volkart.

LA TAPISSERIE PARMIS NOUS



« La danse », vue par Jenny Gaeng.
(Photos Y. Debraine)

Parle-t-on de tapisserie, chacun de penser aux manufactures des gobelins d'Aubusson ; et certes, ce n'est pas à tort qu'on les loue de maintenir un art qui fait honneur à la France. Mais sait-on que la Suisse a le sien qui, s'il ne lui est pas comparable, ne mérite pas qu'on l'ignore. Aux sceptiques (s'il y en a), je conseille d'aller faire un tour au Musée de Lausanne. Il faudrait beaucoup d'aveuglement pour en ressortir inchangé. Notre pays ne compte pas de manufacture ; n'importe ! La femme y supplée par un surcroît de diligence. Quelques montants de bois, un peu de laine souple, et la voilà au travail, ses mains alertes nouant les fils. Et les fleurs de naïtre, les plantes, les bêtes, les hommes et aussi quelques anges, tout ce monde que les chansons d'autrefois enfermaient au foyer. Art domestique ? Est-il négligeable pour autant ? N'est-ce pas plutôt qu'elles nous livrent, ces étoffes, plus que des images de laine, plus qu'un refrain, le cœur d'une mère, d'une épouse ?

Car c'est de longues heures qu'il faut se pencher sur l'ouvrage pour que, point à point, se forme l'oiseau, l'arbre du paradis, l'œil de l'ange ! Et n'y aurait-il que cette peine patiente qu'on pourrait être content. Dans notre monde traversé d'images fugitives, en voilà donc qui savent s'arrêter et prendre place au mur, qui devient un regard ouvert sur notre enfance, sur le rêve, sur tout ce qu'on aime en secret. Et on peut les toucher comme si, par la main, on se rendait plus proche d'elles et de soi-même. Et c'est qu'il y en a de belles aussi qui, plus haut que la chanson, s'élèvent jusqu'au chant. Celles-là, qui n'aurait envie de les avoir pour s'y accorder ?

René BERGER



« Bonne aventure », par Ingeborg Deloff.



PORCELAIN MEISSNER



DEPUIS 240 ANS



DOUGLAS FAIRBANKS JR

« AMBASSADEUR DE CHARME »

④

PAR LOUISE DE BÉA

Résumé des chapitres précédents. Douglas Fairbanks le père laissa son fils aux soins de son ex-femme et poursuivit à travers le monde une carrière triomphale. L'adolescent revit l'auteur de ses jours à Paris et bientôt l'affronta, car il voulait débiter dans le cinéma, lui aussi. Il connut d'abord des échecs, mais atteignit bientôt à d'enviables réussites. En 1939, les deux Douglas Fairbanks se réconciliaient. Un an plus tard, le fils hérite 600 000 dollars de son père. Au cours de la guerre, il s'engage dans la marine et s'y couvre de gloire dans les batailles de Tunisie, d'Italie, de France. On le rend en 1946 à la vie civile.

Le diplomate des... coulisses

Journaliste, dessinateur, poète, acteur, chargé de mission, officier de marine, Douglas va-t-il reprendre son activité au studio ?

Assurément. En 1946, il monte et interprète *L'Exil* avec Maria Montez pour partenaire. Après la mort tragique de la belle comédienne, il demeurera l'ami fidèle de J.-P. Aumont.

Mais le cinéma ne l'absorbe pas assez pour satisfaire sa soif d'action. Il ne saurait se contenter d'exercer simplement son métier. Alors, il parcourt l'Europe à la libération de laquelle il a héroïquement contribué. Il la retrouve misérable, affamée, meurtrie, il la retrouve avec ses ruines et ses deuils, ravagée par l'immense détresse du plus terrible des après-guerres. Aussi, de 1946 à 1950, engage-t-il une nouvelle bataille, toute pacifique, celle-là. Le « State Department » le charge de l'organisation d'une institution charitable dont la mission est de fournir des vivres et des vêtements aux populations éprouvées. Il crée le CARE et, en quatre ans, plus de quatre millions de colis font la joie de malheureux vivant dans le plus atroce dénuement. Ce magnifique résultat, Douglas l'obtient en parcourant en tous sens les Etats-Unis, trouvant, entre deux tours de manivelle, le temps d'avoir lui-même l'œil à tout.

1948 : Douglas Fairbanks junior vient à Paris. Il aime à dire : « Je suis un vrai Pari-got ». Il aime également à dire : « Paris où j'ai passé une grande partie de mon enfance, Paris me donne l'impression de retour à la maison, tellement je m'y sens chez moi ». Il partage ses journées entre les visites qu'il rend à ses amis et relations de France et les séances de l'ONU dont il est membre en qualité de vice-président de la Commission américaine pour l'Association des Nations unies.

Après un film en Irlande, un bref séjour à Londres suivi d'un rapide tour des capitales européennes, après une escapade aux USA, il rentre à Paris pour le troisième anniversaire du CARE. A l'Elysée, il reçoit, des mains du président V. Auriol, la rosette de la Légion d'honneur. Le « State Department » le nomme son « Special Consultant ».

Non content de conquérir Hollywood et Washington, Douglas junior conquiert Londres où il aura désormais un domicile permanent. En février 1949, « Jayar » reçoit, de celle qui n'est encore que la princesse Elisabeth, une lettre personnelle. Son Altesse le remercie d'un envoi de dix mille colis adressés aux vétérans, veuves et orphelins de guerre de l'armée britannique : « ...They were a royal wedding gift, and this was a present which touched me deeply... »

Le confident de Roosevelt, l'ami de sir Anthony Eden et des Mountbatten, le « Special Consultant to the State Department » appelé, à ce titre, à rencontrer aussi bien le maréchal Tchang Kai-chek que le maréchal Joukov et tous les grands de la terre, n'en poursuit pas moins son chemin, une voie difficile car, me dit-il : « On se méfie toujours un peu des gens de théâtre... » Cela ne l'empêche pas de continuer inlassablement la tâche qu'il s'est assignée : rapprocher les peuples, unir entre elles, par des liens d'amitié qui se substituent à leurs méfiances, les nations d'Amérique et d'Europe. Le Plan Marshall le transforme en conférencier. Le rôle est à sa mesure. Tel un missionnaire, il se remet à parcourir l'Europe, émerveillant par son esprit indomptable et jamais las. Son ambition, cependant, n'est pas de celles qui laissent des loisirs : améliorer les relations américano-britanniques, abolir les chicanes américano-européennes ; comment atteindre à cette solidarité ?

— Comment ? Mais par des liens économiques, par des contacts d'homme à homme...

Et l'immensité de la tâche ne rebute pas le héros de Dieppe et d'Anzio. Aujourd'hui, Douglas Fairbanks junior vit... au chronomètre, sous contrôle « officieux » de Mary Lee. La journée commence à huit heures le matin pour prendre fin très tard dans la nuit. Conférences, discours, courrier s'élaborent dans un petit bureau strictement personnel, adjoind à l'hôtel des Bolton's et donnant sur le jardin. Pas de semaine sans quatre ou cinq déjeuners officiels et autant de dîners. Pas de semaine sans deux ou trois conférences... Son public ? Toute la gamme, du commerçant à l'ouvrier, de l'industriel à l'étudiant... Entretiens avec des personnalités politiques. Un « timing » serré le

des émissions publicitaires — elles sont en effet réalisées sous le patronage de la plus grande brasserie américaine, Rheingold — mais les affaires sont les affaires... »

Que lui importe d'ailleurs, à lui qui se sent à l'aise autant dans un foyer modeste qu'à une partie de chasse chez le duc et la duchesse de Buccleugh dans leur splendide domaine de Drumlanrig Moors ?

Dans la carrière d'un homme aux desseins aussi vastes, peut-on parler d'apogée ? Non...

Sir Douglas... mais à Buckingham

Loin de tout savoir sur Douglas et tandis que je l'appelle pour un nouveau rendez-vous, j'évoque en moi-même son éblouissante carrière. Soudain, sa voix claire au bout du fil décide : « A dix-neuf heures ce soir, chez moi. J'aurai... dix minutes ».

A dix-neuf heures précises, je suis aux Bolton's. Douglas apparaît, habit, cravate blan-



La recette du souriant Douglas Fairbanks : « Rapidité et action sont les clés du succès. Pour arriver au but qu'on s'est proposé, il faut se plier à des règles d'honnêteté et de travail intense... Il faut aussi être enthousiaste ».

mène de Londres à Manchester, de Liverpool à Edimbourg — il a dans les veines du sang écossais — ou « across the Chanel ».

« Présidences de l'« American Relief for Korea », de la « British American Alumni Association », membre de l'« Academy of Political and Social Sciences », sans compter », précise la charmante Mme Fairbanks, « toutes les œuvres de charité, galas qui le sollicitent, sans compter non plus... la production de films pour la télévision américaine. Depuis deux ans, grâce à Douglas, les anciens studios de la « British National Films » ont repris leur activité, donnant ainsi du travail à plus de 400 techniciens et vedettes sans emploi. »

Et Douglas d'enchaîner : « ... Le programme de la saison 1953-1954 prévoit 60 films de trente minutes chacun dont la réalisation rapportera, j'espère, plus d'un million de dollars à la Grande-Bretagne. Naturellement, il se trouve des esprits chagrins pour critiquer mon apparition sur des écrans de télévision dans

che, brillant du feu de douze décorations. Sur la neige du plastron étincellent les insignes de « Knight Commander of the Most Excellent Order of the British Empire », dignité qui lui fut conférée en juillet 1949 par Sa Majesté George VI. Mais ce jour-là, parce qu'il n'est pas sujet britannique, Douglas Fairbanks ne s'est pas agenouillé devant le roi. Son épaule n'a pas non plus été touchée par l'épée royale.

Douglas n'est sir Douglas que dans l'enceinte même du Palais de Buckingham et dans toutes les ambassades de la Cour de Saint-James. Il a des armoiries, cependant, composées à son intention et approuvées par sir George Bellew, « Garter King of Arms » : sur champ d'azur et d'or, l'écu porte deux segments de circonférence réunis par un ruban, symbole des liens unissant le Nouveau Monde à l'Ancien. Surmontant le casque, la tête de l'aigle américain tient en son bec un éperon d'or, signe distinctif des chevaliers. La devise : « Fides Conatus et Fidelitas »...

Le 10 juillet dernier, le *commander* Douglas Fairbanks, K.B.E., D.S.O. est fait, par le duc de Gloucester grand prieur de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, « Knight of Grace ».

Là encore, puisqu'il n'est pas Anglais, il ne peut être « full Knight » mais, par licence spéciale, « associate Knight ».

Aujourd'hui, dans leur demeure des Bolton's achetée au onzième duc de Leeds, Douglas et sa femme reçoivent toute la *gentry*.

Six mois en Amérique, dans leur propriété de « Pacific Palisades », Californie, ou à « Boxwood Farm » Hot Springs, Virginie... C'est dans sa résidence californienne que Douglas junior a réuni tous ses souvenirs d'enfance et sa fameuse collection de 4000 soldats de plomb qu'il a commencée à 13 ans, vaillante armée forte de légionnaires, guisarmiers, mousquetaires, dragons et hussards, jusqu'aux GI's en *battle dress* et à la reconstitution fidèle des fastes du couronnement de la reine Elisabeth.

Six mois à Londres, coupés de multiples voyages sur le continent... Entre temps, il reçoit ses amis : Adlai Stevenson, Danny Kaye, Charlie Chaplin, Margaret Truman, John Mills, lord Ogilvy, les Mountbatten, Anthony Eden ; le 20 février dernier, le roi Georges de Grèce dînait aux Bolton's.

Pour la Saint-George, patron de l'Angleterre, Douglas est à Paris et, au traditionnel dîner de la « Royal Society of St. George » que préside lord Norwich, c'est au gentleman américain que revient l'honneur de porter le toast à l'Angleterre. A Los Angeles, l'année précédente, n'avait-il pas lu les prières à « St. Paul's Cathedral », lors du service à la mémoire de « King George the VI » ?

Je préfère mon indépendance

Ce soir, c'est au membre de l'Association américaine de politique étrangère que je m'adresse en lui posant, à brûle-pourpoint, la question :

— Le bruit court que vous accepteriez d'être ambassadeur des Etats-Unis près le gouvernement britannique ?

Quelques secondes de réflexion et Douglas me répond :

— En effet, le « State Department » m'a demandé, il y a peu, si j'accepterais ce poste. J'ai refusé. Je ne suis pas un homme de parti. Je tiens à une totale liberté d'action. Si j'étais « officiel », je serais tenu de faire même des choses que j'estimerais inopportunes. Je crois faire du meilleur travail en *free-lancer*. Enfin, j'ai de lourdes responsabilités, trop pour m'enchaîner... On m'attribue une fortune ? Je ne peux malgré tout pas maintenir mon *standing* si je ne travaille pas. Et je prévois pour l'an prochain un film et un nouveau programme de télévision. Sans compter mes obligations « officieuses » qui me conduiront, d'ici fin janvier, vraisemblablement d'Irlande en Espagne et d'Espagne en France, puis en Belgique.

Alors, avec son franc sourire et ses yeux qui pétillent :

— Ne trouvez-vous pas que c'est beaucoup, déjà, pour un seul homme ?

Les dix minutes sont écoulées, nous nous quittons.

Qu'il soit en habit ou en costume de ville, avec à la boutonnière cet œillet rouge qui est sa fleur de prédilection, en uniforme de *commander* de l'USN ou torse nu, les grands anneaux d'or de Simbad le marin aux oreilles, Douglas Fairbanks junior personnifie le charme, la bonne humeur, l'esprit, la sagesse. Ce sont bien là dons nécessaires à un homme appelé à mener une vie publique. Il n'a cessé de mettre en pratique les préceptes de son père qui, à 32 ans, en arrivant à Hollywood, écrivait :

« Rapidité et action sont les clés du succès. Pour arriver au but que l'on s'est proposé, il faut se plier à des règles d'honnêteté et de travail intense. Mais il faut autre chose... Il faut être enthousiaste, avoir cet invincible esprit d'entreprise qui se rit des revers, sachant qu'ils font partie du jeu. Pour arriver, il faut être heureux. Pour être heureux, il faut être enthousiaste. Pour être enthousiaste, il faut jouir d'une bonne santé et, pour être sains, votre corps et votre esprit doivent être constamment actifs ».

Douglas Fairbanks junior est bien le digne fils de son père. FIN

(World Copyright 1953 by Len Sirman)

Boris Kniaseff - celui que Paris nomme « le maître des étoiles » - groupe ici quelques réflexions sur l'art auquel il a consacré sa vie.

NOTES SUR LA DANSE CLASSIQUE



Boris Kniaseff et son élève Niki Tognetti.

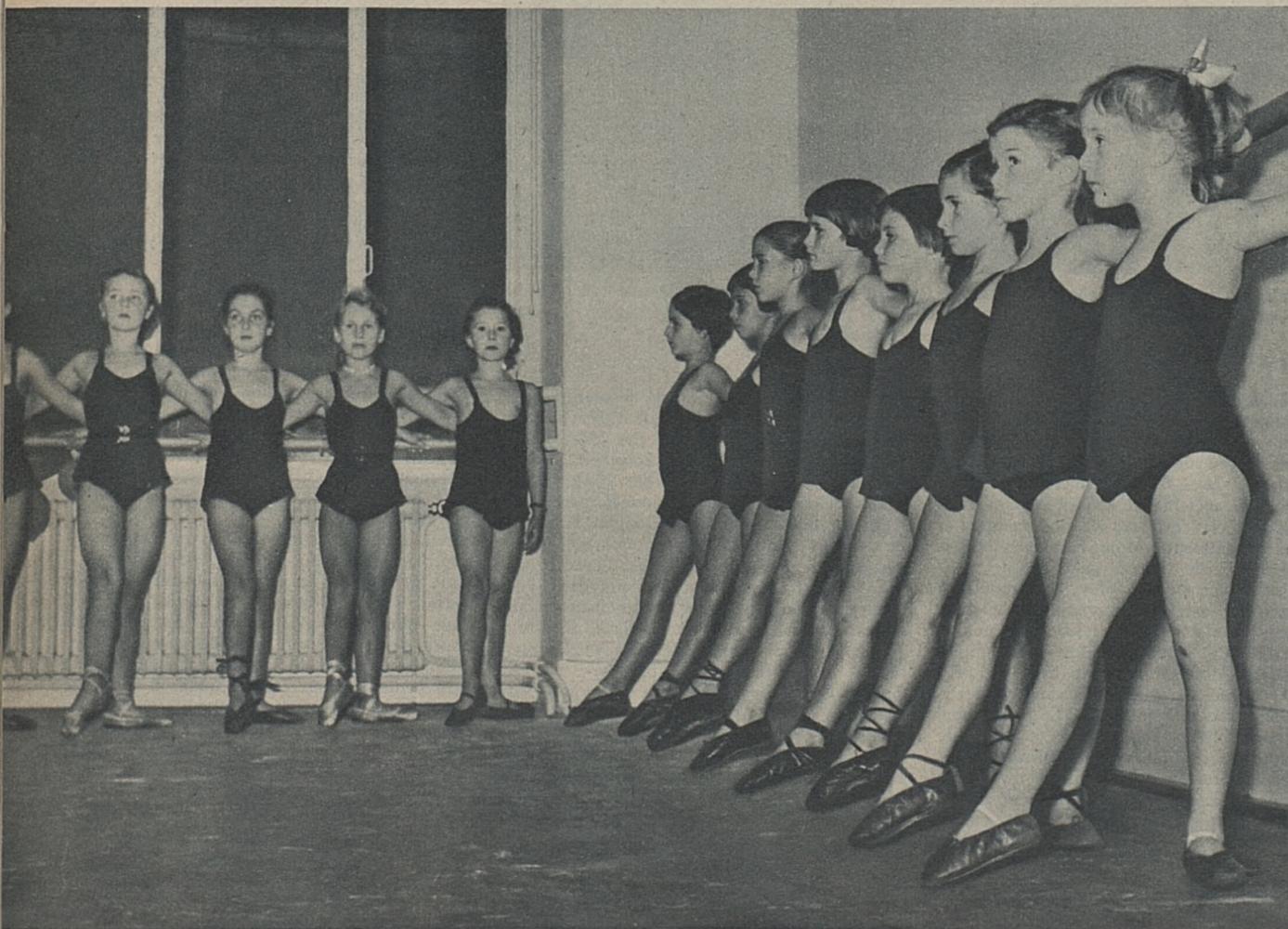
De nos jours, les studios de danse du monde entier sont assidûment fréquentés. Je me réjouis de cet engouement de la jeunesse pour une discipline qui est nécessaire au développement du corps, et qui apporte l'aisance et la grâce là où il n'y avait que disgrâce et gaucherie. Encore faudrait-il que ces élèves trouvent partout un enseignement valable. J'ai fait le tour du monde ; au cours de mes voyages, j'ai vu trop de ces écoles où l'on enseigne mal la danse. On y présente les pas traditionnels, mais alourdis, déformés, confus et privés de la pureté classique et de la lumineuse clarté qui fait leur beauté. Nous savons tous que le plus magnifique danseur ne fait pas forcément un bon professeur. Que dire alors du danseur qui ouvre une école parce que nul autre débouché ne s'offre à lui et qu'il faut bien vivre ? — Personne n'est plus que moi sensible au drame des

élèves et des danseurs : quarante-cinq ans d'une vie consacrée à la danse m'ont fait connaître l'infinie misère de ceux dont l'âge et les fatigues d'un métier terriblement dur viennent rouiller les articulations, briser les muscles et user un corps développé pour la danse seule. Je dois pourtant faire taire la pitié qu'ils m'inspirent, car la sauvegarde de notre art est en jeu. Alors, que faire ?

Je vois une solution qui consisterait à doubler les écoles de danse par des écoles de professeurs et de chorégraphes. Ainsi serait éliminé le danger de ces mauvais bergers qui déforment les corps et ruinent des carrières.



Le maître Kniaseff indique une attitude au couple Niki Tognetti - Jan Borale.



Je voudrais, la nécessité en est tout aussi urgente, qu'à l'enseignement de la danse se joigne une formation culturelle approfondie. Surtout en ce qui concerne la musique. Quand je fais répéter un ballet, j'ai l'impression d'apprendre à écrire à des illettrés en leur tenant la main. S'ils avaient la moindre notion de musique, les élèves synchroniseraient les pas et la mesure, ils *iraient en mesure par définition* et apprendraient beaucoup plus vite, beaucoup plus facilement.

Quant à l'intérêt que les publics du monde entier portent à la danse, il va avant tout à son côté spectaculaire, à ses apparences, à son extérieur, et c'est injuste. Le mal vient de ce qu'il n'y a pas assez de critiques de danse classique qualifiés. Ils sont un tout petit nombre. Bien sûr, on sait juger une mise en scène, un décor, mais où sont-ils, ceux qui sont capables d'apprécier une variation et la clarté avec laquelle elle a été exécutée ? On pousse des cris d'admiration devant les virtuosités acrobatiques d'un technicien : l'effet visuel a porté, mais il n'est qu'un aspect, *il n'est que l'aspect* de la danse. Prendre la danse classique pour un divertissement, c'est s'intéresser en passant à l'art le plus exigeant et le plus difficile qui soit.

N'oublions pas qu'un grand danseur se fait avec 99 % de travail et 1 % de talent. S'il a plus de talent que cela, tant mieux, mais le génie est, et a toujours été l'exception, jadis comme aujourd'hui. Certes, il y a des élèves qui, à leur entrée dans une académie, révèlent des dons extraordinaires. Mais d'autres n'ont que des aptitudes physiques, ou leur seule foi dans la danse, ou une volonté, une belle fringale de travail. Si les débuts de ceux-ci sont beaucoup plus ardues que pour la première catégorie d'élèves, quelles incomparables richesses on trouve pourtant chez eux ! Leur phalange a donné les meilleurs danseurs. Seul l'artiste qui comprend la nécessité du travail, seul l'artiste qui ne compte pas sur ses qualités peut atteindre les sommets de l'art.

BORIS KNIASEFF.

◀ Après une trentaine de leçons, ces enfants promettent de former un groupe de bons élèves.

De la stratosphère
aux abysses

Les aventures

extraordinaires du professeur Piccard

Après une cascade d'incidents
dramatiques, les « prisonniers de
la stratosphère » se retrouvent
sur un mystérieux glacier

RÉSUMÉ DU PREMIER CHAPITRE : Professeur à l'Université de Bruxelles depuis 1922, Auguste Piccard a, pendant huit ans, caressé l'espoir de devenir « l'homme le plus haut du monde ». Grâce à l'aide du « Fonds national de la recherche scientifique », il a pu entreprendre la construction de l'engin à bord duquel il entend partir à la conquête de la stratosphère. Un de ses assistants, Kipfer, Suisse comme lui, a accepté de lier son sort au sien. — Dans la nuit du 27 mai 1931, à Augsburg, les deux savants supervisent les préparatifs de départ. Ils se trouvent dans la nacelle quand le ballon, littéralement enlevé par le vent, échappe aux ouvriers chargés de le retenir au sol. Les jeux sont faits. Il s'agit pour les intrépides aéronautes de pallier au plus vite les conséquences de ce départ impromptu et plein de risques.

2

Aucun savant n'a conquis la célébrité aussi vite et de manière aussi foudroyante que Piccard. Sitôt après les honneurs de la première page, il eut ceux du Musée Grévin, ce temple de la popularité.

Pendant des semaines, les Parisiens défilèrent devant sa statue de cire et la reproduction de la cabine de son ballon stratosphérique sans s'étonner outre mesure du titre donné à cette scène historique dans le programme de l'établissement : « le professeur Piccard dans sa stratosphère », y pouvait-on lire. L'erreur était grossière, mais presque pardonnable. Hormis les physiciens et les géographes, qui savaient alors ce qu'était la stratosphère ? On avait tout bonnement confondu l'engin de Piccard et le domaine jusqu'alors inviolé de son exploration.

Un involontaire record de vitesse

Piccard qui, pendant des années, avait caressé l'espoir d'être le premier à s'aventurer, ne se doutait pas du peu de temps qu'il lui faudrait, le jour où il décolla d'Augsbourg, pour que son rêve devienne réalité. En 28 minutes, en effet, les deux passagers du « FNRS » se trouvèrent à 15 000 mètres d'altitude. Ils n'avaient pourtant pas souhaité ce record de vitesse ascensionnelle...

Dès que Kipfer s'est aperçu que le ballon a échappé à ses gardiens impuissants, les deux savants n'ont rien d'autre à faire qu'à boucher hermétiquement les orifices de la nacelle où ils ont pris place. Cela n'ira pas sans mal. On ne sait trop comment, au moment de l'envol, un des « trous d'homme » a été cabossé et l'air s'enfuit par cette voie. Il s'agit de l'obturer rapidement, coûte que coûte, sinon les deux amis courront vers une mort certaine.

Avec de l'étaupe et de la vaseline, Piccard réussit enfin à réparer le dommage et à fixer le bouchon d'étanchéité. Il était temps. Déjà les aéronautes ressentent les effets de la raréfaction de l'air et Piccard doit ouvrir une de ses bouteilles d'oxygène.

Emporté par le vent, le ballon poursuit son ascension dans une nuit d'encre. Les passagers du « FNRS » s'accordent alors un instant de répit pour reprendre haleine et ranger leurs appareils. Piccard avale un verre de lait, engloutit une tartine, puis s'empare du cahier où, d'une écriture nerveuse, il consignera les incidents du voyage. Chacun son rôle : Kipfer effectuera les mesures prévues. Lui prendra des notes. Une étrange griserie les saisit. Ils sont comme enivrés par le succès de leur tentative.

Au sol, on n'est pas très rassuré sur leur sort. On suppose les chances qu'ils ont de revenir sains et saufs de leur expédition et les témoins de leur départ précipité sont, à la vérité, remplis d'inquiétude.

Le « FNRS » ne veut plus descendre

Les heures passent. Pendant ce temps, à 50 mille pieds, les savants poursuivent leurs observations avec une magnifique insouciance.

Quand Piccard s'estime enfin satisfait et juge que le moment est venu de redescendre, Kipfer s'aperçoit avec effroi que la soupape du ballon ne fonctionne plus. Au moment du départ, la corde qui l'actionne s'est coincée. Impossible de la dégager. Voilà nos deux hommes prisonniers de l'espace. D'autres qu'eux sentiraient l'angoisse les envahir.



Par le hublot de la nacelle, le professeur Piccard surveille les derniers préparatifs d'envol.

— Puisque nous sommes là, dit simplement Piccard, autant continuer à travailler.

Et en attendant que les choses s'arrangent — ou ne s'arrangent pas — les deux savants se replongent dans l'étude des rayons cosmiques. Mentalement, le chef de l'expédition évalue tout de même les chances que lui et son compagnon ont de se tirer de ce mauvais pas. A la fin de la journée, quand le soleil déclina, la température diminuera. Logiquement, le ballon devra amorcer sa descente... Sinon... sinon, les deux hommes périront étouffés quand ils auront épuisé leurs réserves d'oxygène. Mais les circonstances ne leur laissent guère le temps de ruminer leur inquiétude. Une cascade d'incidents les oblige à agir. Au point où ils en sont, cela vaut peut-être mieux pour leur moral.

C'est d'abord le bouchon d'étanchéité, réparé le matin, qui donne des signes de défaillance. La réparation improvisée par Piccard ne pouvait être que provisoire. Il faut recommencer, toujours avec de l'étaupe et de la vaseline.

Un claquement sec, quelques instants plus tard, annonce un danger qui n'est pas moindre. Un thermomètre à mercure s'est brisé et le métal liquide coule à leurs pieds, sur le plancher de la cabine. Il faut au plus vite le récupérer au moyen d'une pompe aspirante, sinon il rongera l'aluminium de la nacelle. La moindre fissure signifierait la mort pour les deux hommes.

Dans la nacelle qui tourne obstinément vers le soleil sa face noire, la chaleur est devenue accablante. Le thermomètre a dépassé 40 degrés. Piccard et son compagnon ruissellent de sueur. Ils se mettent torse nu et ne songent nullement au burlesque de leur situation qui les fait suffoquer à une altitude où, à l'air libre, la température est de l'ordre de moins 50 degrés.

« Nous n'étoufferons pas avant la nuit »

Piccard poursuit la rédaction de ses notes. Kipfer ne quitte pas des yeux les instruments du bord. Il surveille les baromètres, guette une

baisse de la pression, mais le « FNRS » poursuit, à 16 000 mètres, son voyage dangereux et désormais inutile, puisque les savants ont vu tout ce qu'ils voulaient voir.

Pour tromper son impatience, Piccard s'empare de son « Leica » et prend quelques photos. Puis, accablé par la chaleur, épuisé par la soif, il s'accroupit dans le fond de la nacelle. Il n'ose confier à Kipfer l'angoisse qui l'étreint à présent, mais il redoute le manque d'oxygène. Avec une morne lucidité, il note sur son cahier : « Nous n'étoufferons pas avant le coucher du soleil ».

Puis il examine avec mélancolie les chronomètres fixés à son poignet. Il n'y a plus rien à faire, à présent, qu'à attendre sans parler, sans bouger, pour consommer le minimum d'oxygène, pour tenir alors le plus longtemps possible.

A 16 h. 40, Piccard rouvre son cahier. Il n'écrit qu'un mot : « Sauvés ». La pression a légèrement baissé. Le ballon devrait commencer à descendre. En fait, le « FNRS » ne perdra pas d'altitude avant la nuit, quand Piccard, la mort dans l'âme, aura ouvert sa dernière bouteille d'oxygène et que l'ombre qui s'abat sur eux et les enveloppe ajoutera à leur angoisse.

LA STRATOSPHERE COMMENCE A 12 000 MÈTRES

L'atmosphère est la masse d'air qui entoure la Terre. Sa forme est celle d'une sphéroïde moins parfaite cependant que notre planète. Elle se divise en deux parties : la troposphère jusqu'à 12 000 mètres d'altitude environ, la stratosphère au-delà. L'épaisseur de la stratosphère est approximativement de 80 kilomètres. La température diminuant d'un degré quand on s'élève de 215 mètres, celle de la stratosphère se situe aux environs de -50 degrés. C'est le pays du beau temps permanent. On n'y rencontre, en effet, ni vents, ni nuages. Les observations effectuées par Piccard lors de ses ascensions de 1931 et 1932, et les résultats de ses travaux sur les rayons cosmiques, ont apporté à Einstein une justification de sa théorie de la relativité. Ils ont fait faire, d'autre part, un grand pas en avant à la physique nucléaire. Par ailleurs, dès 1932, Piccard put prévoir les vitesses prodigieuses que pourraient atteindre les avions dès le moment où, abandonnant les altitudes habituelles, ils voleraient dans la stratosphère.

Jamais les heures ne leur ont paru aussi longues. Une fois amorcée, la descente se poursuit régulièrement, mais avec une lenteur désespérante. A 20 heures, ils étaient à 12 000 mètres. A 21 heures, ils sont encore à 8 000 mètres. La dernière bouteille d'oxygène touche à sa fin. Heureusement, le mouvement s'accélère.

A 4 500 mètres, ils ouvrent, avec une joie délirante, les orifices par où, tout à l'heure, pouvait venir la mort et par où, à présent, entre la vie. Un vent glacé cingle leurs visages et les ragailardit. Voilà les deux amis au bout de leur voyage, au bout de leurs peines.

Assez paradoxalement, c'est à ce moment que va servir le lest emporté pour l'ascension. Il aidera le « FNRS » non pas à monter, mais à se poser, plus exactement à ralentir son allure et à amortir le contact de la nacelle avec le sol.

Ce problème du lest est l'un de ceux que Piccard a longuement médité avant son départ. Un souvenir d'enfance lui a suggéré la solution qu'il cherchait. Il s'est souvenu du « sas » de la cage aux lions. Une grille s'ouvre devant le fauve. Celui-ci s'engage dans un étroit passage. La grille se referme derrière lui. L'animal ne pourra plus reculer et, lorsque la seconde grille s'ouvrira, il s'engagera nécessaire-

Suite au verso



Le ballon a atterri sur un glacier, à la frontière austro-italienne, après avoir atteint l'altitude de 15 781 mètres. Une colonne de secours démonte l'aérostat pour le transporter dans la vallée.

(Suite de la page précédente)

ment dans le seul chemin qui lui est offert. Pour éviter que la nacelle ne communique directement avec l'extérieur, Piccard a donc imaginé un dispositif composé de deux récipients munis de robinets. Le lest sera versé dans le récipient supérieur au moyen d'un entonnoir, après quoi, le robinet de communication avec la nacelle est refermé. On ouvre alors celui qui permet le passage du lest dans le second récipient, lequel communique avec l'extérieur par un simple tuyau.

Quant au lest, Piccard a choisi d'emporter, au lieu de sable, comme il est d'usage, de la grenaille de plomb.

Le « FNRS » s'est envolé avec plusieurs millions de grains de plomb d'un millimètre de diamètre.

— Il m'a semblé, explique Piccard, que ceux-ci pouvaient être assimilés au sable. En tombant, chacun de ces petits grains est freiné

par le frottement de l'air et sa vitesse est si faible que, même en tombant dans l'œil d'un curieux, le grain sera parfaitement inoffensif...

Fort heureusement, il n'y eut point de curieux pour lever l'œil et démontrer, à ses dépens, que le savant pêchait peut-être par excès d'optimisme.

L'idée ne fut d'ailleurs pas retenue au-delà de la seconde ascension. Cosyns préféra, lors d'une troisième expédition, utiliser un fret liquide.

La solution la plus ingénieuse au problème du lest paraît être d'ailleurs celle qu'imagina le frère jumeau d'Auguste Piccard pour les ascensions qu'il entreprit de faire outre-Atlantique. Il disposa le lest dans des sacs, à l'extérieur de son engin, plaça dans chaque sac une cartouche explosive et un détonateur, lequel était relié à un clavier installé à l'intérieur de la nacelle. C'était à la fois plus simple, plus sûr et plus expéditif.

Le ballon atterri sur un glacier

Le destin capricieux décida donc de conduire Piccard et Kipfer, nos « revenants de la stratosphère », au sommet d'un mystérieux glacier.

A peine Piccard s'est-il glissé hors de sa prison qu'il cherche le moyen d'attirer l'attention. Il s'empare de sa lampe électrique et lance à travers l'espace des SOS lumineux.

La perspective de passer la nuit dans les glaces ne réjouit guère les deux rescapés, mais ils reviennent de trop loin — au sens propre comme au sens figuré — pour ne pas faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ils font l'inventaire de leur engin, découvrent une peau d'orange et la partagent fraternellement. Ce sera leur seule nourriture jusqu'au lendemain.

Le monde, pendant ce temps, s'interroge. Nul ne sait où se trouvent les aéronautes. Les pronostics sont généralement pessimistes. On craint de ne pas les revoir vivants. Seule, dans son appartement bruxellois, entourée de ses cinq enfants, Mme Piccard demeure optimiste.

Ce n'est qu'au petit matin qu'une colonne de secours, partie de Soeldem, à la frontière austro-italienne, découvre, après avoir gravi les dures pentes du glacier de Gugler-Forner, les deux hommes, en train d'escalader des rochers pour se réchauffer.

On les congratule, on leur donne des boissons chaudes dont ils ont grand besoin pour se reconforter après la nuit hallucinante qu'ils viennent de passer.

— Je voudrais qu'on porte au plus vite ce télégramme dans un bureau de poste, demande Piccard, en tendant à ses sauveteurs un feuillet arraché à son cahier.

Un volontaire se présente. Dans l'après-midi, Mme Piccard recevait un message ainsi

conçu : « Notre ballon marchait si bien que je n'ai pu descendre plus tôt ».

Vingt-quatre heures plus tard, le nom du vainqueur de la stratosphère — il a atteint l'altitude de 15 781 mètres — est connu du monde entier. Les journaux consacreront à l'évocation de ses mésaventures une place qu'aucun savant n'obtient jamais et n'obtiendra plus à la « une » des quotidiens. Il s'agissait, il est vrai, d'un exploit aussi sensationnel du point de vue scientifique que du point de vue sportif et fort riche en détails pittoresques.

Se souvenant d'avoir cruellement souffert du froid sur son glacier, Piccard, l'année suivante, recommanda à Max Cosyns, le jeune savant belge qu'il emmena dans sa seconde ascension, de revêtir une combinaison chauffante. Précaution bien inutile : le ballon se posa dans la plaine lombarde, un soir d'août où le thermomètre indiquait 40 degrés et au milieu d'un public délirant. « Cette fois, plaisanta Piccard, en se glissant hors de la nacelle, nous aurions dû nous mettre en smoking. » Cette boutade, mal comprise ou mal rapportée, accrédita la légende selon laquelle Piccard et Kipfer étaient en tenue de soirée lorsqu'ils se posèrent sur leur glacier — une légende à qui les journalistes les plus sérieux firent promptement faire le tour du monde et qu'il sera malaisé de faire disparaître des biographies du vainqueur de la stratosphère. (A suivre)

La semaine prochaine:

Après le délirant accueil de l'Italie, un ministre croate et un ministre slovène se disputent Cosyns.

BON DE FAVEUR

(à envoyer à L'Illustré S.A., 1, Galerie Benjamin-Constant, Lausanne)

Je m'abonne à L'Illustré dès le No 2 avec livraison gratuite des Nos 51 (début du récit) et 1, jusqu'à fin mars 1954 au prix de Fr. 5.90* — jusqu'à fin juin 1954 au prix de Fr. 12.30* — contre remboursement* — avec bulletin de versement* — par porteur, 50 ct. par semaine*.
(*Biffer ce qui ne convient pas.)

Nom :

Rue :

Prénom :

Lieu/Canton :

(Illé 52)

SA 79

Sais aidant, repas devient festin!

Telle est votre opinion quand mari et enfants enchantés louent votre repas de fête. L'enthousiasme des vôtres double votre propre joie. Il était si facile de réjouir toute la famille. En effet, avec SAIS, tout vous réussit!



Tranches de rognons de veau à l'orientale
(Recette pour 4 personnes)

500 g de rognons de veau
sel, poivre, un peu de farine
graisse au beurre SAIS 10%
1 échalotte, persil, thym,
romarin finement hachés
1 cuill. à soupe de «catchup»
de tomates (ou purée de tomates)

1/2 dl de cognac
2 dl de sauce de viande
1 petite boîte d'ananas
300 g de riz
de l'eau salée

Couper en tranches épaisses d'un cm les rognons de veau. Assaisonner, les passer dans la farine et les dorer dans la graisse au beurre SAIS, très chaude, les dresser sur un plat chaud. Faire revenir échalotte et plantes aromatiques dans le reste de la graisse, ajouter le «catchup» de tomates, laisser tirer. Incorporer le cognac et la sauce, amener à ébullition et en arroser les rognons. Chauffer dans leur propre jus des tranches d'ananas coupées en quartiers et les répartir sur les tranches de rognons. Cuire le riz durant 12 min. dans l'eau salée, bien laisser égoutter, le verser dans un plat à gratin et chauffer à nouveau au four, en parsemant de quelques coquilles de graisse SAIS. Servir avec une salade verte préparée à l'huile SAIS.

Gasthof zum Kreuz, Balsthal
H. Wagen

Des cuisiniers réputés
utilisent et recommandent SAIS!

- si fine et si facilement digestible!
- si profitable et avantageuse!

*A Temps modernes,
Femmes modernes.
A Femmes modernes,
montres munies
d'INCABLOC*

INCABLOC

DANS LA

MONTRE

INCABLOC

DANS UNE MONTRE D'HOMME OU DE DAME,
EN PROLONGE LA DURÉE, LA PROTÈGE CONTRE TOUS LES CHOCS

EN ACHETANT UNE MONTRE, ASSUREZ-VOUS
QU'ELLE EST MUNIE DE L'AUTHENTIQUE INCABLOC
AISÉMENT RECONNAISSABLE A SON RESSORT-LYRE

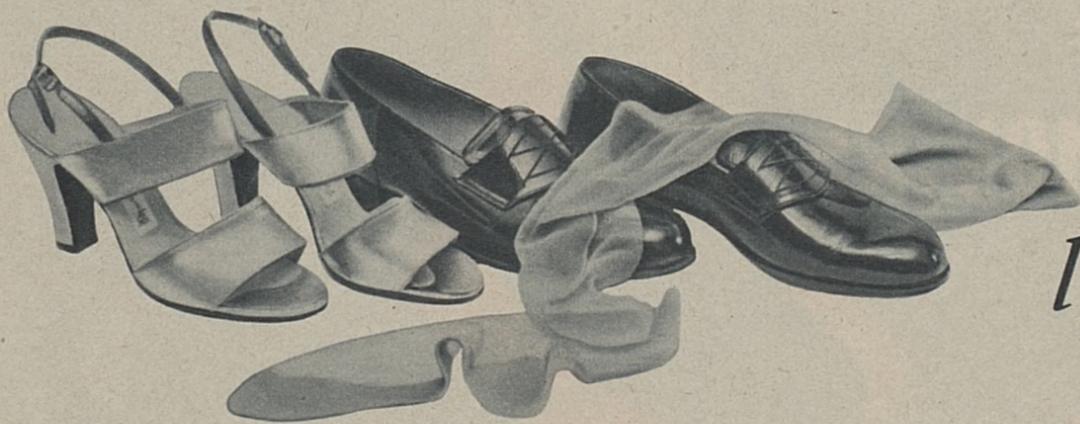


PRODUIT SUISSE DE HAUTE QUALITÉ, FABRIQUÉ PAR
LE PORTÉ ÉCHAPPEMENT UNIVERSEL S. A.
165, RUE NUMA-DROZ, LA CHAUX DE FONDS (SUISSE)

perrier

vous souhaite pour 1954

la fortune



l'amour



la santé



BÉRENGÈRE LA CHOÛANNE

GRAND ROMAN HISTORIQUE DE PIERRE NEZELOF

Résumé des chapitres précédents : En rentrant d'une visite à sa marraine, Mme de Plélan, la jeune et ravissante Bérengère de Rosmadec et Jérémie, le cocher, sont attaqués par une bande de loupes. Un cavalier surgit à l'improviste et les sauve : il se nomme Roger Martinaise, est avocat à Paris. Bérengère le présente à ses parents et il passe la veille de Noël à la Nicotière. Il y fait la connaissance, entre autres, du chevalier Hugues de Kernavo, être disgracieux et sournois, qui brigue la main de Bérengère. Le jeune homme retourne ensuite dans la capitale et y retrouve sa maîtresse, Sophie Brissot. De son côté, Bérengère se languit et rêve de revoir le beau cavalier qui lui a sauvé la vie... Enfin, Roger revient, au début de l'été, alors que la populace de Paris vient de prendre la Bastille. Les deux jeunes gens s'avouent mutuellement leur amour. Puis, à nouveau, Roger regagne la capitale. Le soir du 1er juin 1791, il reçoit un court billet, lui annonçant la présence, à Paris, de Bérengère et de sa marraine. Tous trois se retrouvent avec émotion. Au cours d'une promenade, Roger et Bérengère s'arrêtent chez une diseuse de bonne aventure... Ses prédictions effraient Bérengère, et, en rentrant, le jeune couple se heurte à Sophie Brissot, qui leur fait une scène de poissarde. Mais, pour Bérengère, le passé ne compte pas et elle regagne la Bretagne, toujours plus amoureuse de Roger.

15

Il repassait dans sa tête les événements récents. Depuis un an, depuis que le roi s'était enfui, qu'on l'avait rattrapé à Varennes et ramené à Paris comme un malfaiteur, sous les huées de la populace, les nobles de l'espèce de M. de Rosmadec étaient passés bien des fois de l'espoir au découragement.

Mais voici que l'horizon, enfin, se dégagait. Au mois d'avril dernier, le nouveau ministre patriote, poussé par la canaille, forçait alors Louis XVI à déclarer la guerre à l'Autriche.

Le châtement de cette entreprise ne s'était pas fait attendre. Au premier contact, en Belgique, avec les troupes autrichiennes, les lions révolutionnaires avaient détalé comme des lièvres. La frontière était ouverte. Bientôt, les Autrichiens arriveraient par le Nord et les Prussiens par l'Est.

C'était le moment pour les Bretons d'agir. L'heure de la Rouërie venait de sonner. Dès son retour d'Allemagne, où il avait rencontré, à Coblenz, le comte d'Artois, le marquis s'était mis au travail. Il s'était aussitôt révélé un organisateur de premier ordre.

Les comités d'insurrection qu'il avait créés étaient partout en alerte. Le plan était simple. Dès que l'armée des princes serait en Champagne, toute la Bretagne se soulèverait. Dix mille Bretons armés marcheraient sur Paris. En route, tous les mécontents se joindraient à eux, ils arriveraient cent mille. Prise entre les mâchoires d'une tenaille, la capitale s'écraserait comme une noix. On délivrerait le roi, on balayerait l'Assemblée, ce tas d'ordures. Les Jacobins qui ne seraient pas fusillés seraient pendus.

M. de Rosmadec songeait. Il est des souvenirs qu'on ne se lasse pas de savourer comme un vin qui vous met du soleil dans le ventre. Cinq jours plus tôt, un émissaire lui avait remis une convocation. Le papier portait les armes du marquis aux trois écus d'argent. C'était le signal.

Leste comme un jeune homme, il s'était mis aussitôt en route pour Antrain. Il était arrivé à la Rouërie le 27 mai, le soir de la Pentecôte. Il évoquait le château gardé comme une forteresse, illuminé jusqu'aux lucarnes, toutes les chambres transformées en dortoir, des tables dressées pour trois cents convives, quatre-vingts chevaux dans les écuries.

A minuit, tous les chefs des conjurés étaient réunis dans la grande salle du rez-de-chaussée. La Rouërie avait fait son entrée sous les acclamations. Aussitôt, un de ses aides de camp avait lu la commission par laquelle les princes, le comte d'Artois et le comte de Provence, donnaient au marquis pleins pouvoirs pour agir au mieux des intérêts du roi.

Alors, dans un grand silence, la Rouërie avait pris la parole pour prononcer, d'une voix vibrante, le serment qui devait les lier tous.

Une clameur formidable avait ébranlé le château sur ses assises : « Nous le jurons, nous le jurons ! »

Quel joie ! quel délire ! Comme on s'était embrassé ! Une scène comme celle-là ne devait jamais s'oublier.

M. de Rosmadec ressentait encore dans ses vieux os la chaleur de cet enthousiasme. Il revoyait les visages graves des anciens profondément illuminés, l'allégresse frénétique des jeunes conjurés. Le chevalier de Kernavo se distinguait par sa véhémence.

Kernavo ! Quels services n'avait-il pas rendu depuis un an à la conjuration ? Voilà un homme qui, par son courage, son audace et son dévouement, avait fait ses preuves. Bérengère avait bien tort de le repousser. C'était ce Martinaise qui lui avait tourné la tête, avec l'aide de cette vieille de Plélan qui se mêlait toujours de ce qui ne la regardait pas. Il mettrait bon ordre à cela et veillerait à ce que sa fille ne revît plus jamais ce méchant avocat, désormais sans cause.

Quant au chevalier, dès que le roi serait rétabli, on lui ferait obtenir quelque charge à la Cour. Il en reviendrait dégrasé ; alors Bérengère le regarderait avec d'autres yeux. Au besoin, il lui parlerait avec fermeté le langage d'un père...

Soudain, le comte tendit l'oreille. Il lui semblait entendre au loin des chevaux trotter. Il se dressa sur ses oreillers, le bruit se rapprochait. Aucun doute, une petite troupe se dirigeait vers la Nicotière. Qui pouvait venir à



pareille heure ? Une patrouille, des soldats pour une perquisition ? M. de Rosmadec sourit de pitié : ces damnés patauds pouvaient venir ; il était prêt à les recevoir.

Maintenant, les chevaux pénétraient dans la cour et s'arrêtaient :

— Rosmadec ! cria une voix.

Le comte se précipita à la fenêtre, l'ouvrit et se pencha. Dans l'ombre, il distingua quatre cavaliers, dont l'un portait une plume blanche à son chapeau.

— Rosmadec ! reprit le voyageur, j'ai à vous parler.

Le comte sursauta, c'était la voix du marquis de la Rouërie.

— J'arrive ! cria-t-il.

Il passa une robe de chambre et, sans même prendre la peine d'enlever son bonnet de coton, il descendit, prit un lumignon qui brûlait dans le vestibule, ouvrit la porte et, élevant sa lampe en l'air, reconnut le marquis :

— Vous ici ! dit-il stupéfait, qu'y a-t-il ?

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Pouvez-vous m'accorder l'hospitalité pour quelques heures ?

— Entrez.

La Rouërie était accompagné de son valet de chambre et d'une jolie jeune femme aux yeux bleus et à la lourde chevelure blonde. Thérèse de Moëlle. Elle était sa cousine, mais

la rumeur publique la lui attribuait comme maîtresse. Elle l'accompagnait partout et lui servait d'officier d'ordonnance, ainsi qu'en témoignaient les épauettes d'or qui brillaient à son habit d'amazone. C'était elle qui portait la plume blanche à son chapeau. Le quatrième personnage était Kernavo.

— Que se passe-t-il donc ? demanda le comte.

Le marquis se laissa tomber sur une chaise. Il paraissait exténué. Son long visage, encore étiré par la fatigue, était gris, ses habits fripés, sa barbe fourchue en broussaille, mais une volonté indomptable durcissait les yeux noirs sous les sourcils hérissés.

— En deux mots, voici, dit-il. Notre réunion de l'autre soir a fait du bruit ; nous avons été dénoncés à Rennes. Le Département s'est alarmé de ce rassemblement de factieux, comme il dit. Il a envoyé pour m'arrêter, moi et mes compagnons, un détachement de dragons, un autre de la Garde nationale, et, excusez du peu, deux pièces de canon. Heureusement, j'ai été prévenu à temps. Nous avons tous déguerpi, ces messieurs trouveront le nid vide.

— Mais nos projets ?

— Rien n'est changé. Lorsque l'heure sera venue, je donnerai aussi bien le signal de l'insurrection de ma nouvelle retraite. Tout est en place.

Il se frotta vigoureusement les mains et ricanait :

— Ah ! ah ! ces b... de l'Assemblée législative peuvent bien confisquer les biens des émigrés, interdire à nos prêtres de porter la soutane, supprimer les congrégations, envoyer

jour, j'ai pris la liberté de frapper à votre porte. Nous repartirons ce soir pour arriver là-bas au cœur de la nuit. Il importe que personne ne nous voie.

— Bonne précaution ! approuva M. de Rosmadec. Je vais vous faire préparer des lits, vous pourrez vous reposer.

— Nous en avons tant besoin, dit le marquis ; voilà deux jours et deux nuits que nous sommes en selle. D'ailleurs, nous ne sortirons pas de nos chambres, ce sera plus prudent.

— Oh ! je réponds de mes gens, dit le comte.

Les quatre fugitifs dormirent tout le jour. A la tombée de la nuit, ils se levèrent. Nanon leur servit un repas qu'ils dévorèrent. Il était onze heures du soir quand la Rouërie résolut de partir. M. de Rosmadec, sa femme et Bérengère l'accompagnèrent jusqu'au portail.

Du haut de son cheval, le marquis tendit la main à son ami :

— Merci, Rosmadec, et à bientôt. Vous ne serez pas longtemps sans recevoir de nos nouvelles. Je laisse Kernavo ici ; il me rejoindra dans quelques jours et, au besoin, me servira de courrier. Je l'ai chargé aussi de m'amener Jean Chouan au château de Villiers. Ce gailard doit nous faire sous peu du bon travail dans cette région.

Le comte mit la main sur l'épaule du chevalier et dit en appuyant sur les mots :

— Kernavo sera ici comme l'enfant de la maison.

Un moment plus tard, Bérengère traversait le vestibule enténébré pour gagner l'escalier qui montait aux chambres. Comme elle passait devant le cabinet de son père, deux bras lourds

à la fonte les cloches de nos églises, insulter notre roi et notre reine, qu'ils se hâtent ! ils n'ont plus beaucoup de temps à rire et à s'amuser... « Vivre libre et mourir », ont-ils juré. Ah ! ah ! j'entends déjà raboter un peu partout les planches de leurs cerueils.

— Dois-je comprendre, dit le comte, que vous venez vous réfugier chez moi ? Inutile de vous rappeler que ma maison est à vous.

Le marquis secoua la tête :

— Merci, mon cher ami, je n'en attendais pas moins de vous. Votre offre est courageuse, mais je ne pourrais l'accepter sans vous exposer, vous et votre famille, aux plus graves périls.

— Comment cela ?

— Réfléchissez ! Nos relations sont connues. Un de ces jours, les patauds viendront perquisitionner chez vous. Je serai découvert et vous serez arrêté. Pas de sacrifices inutiles, mon cher, nous n'en avons pas les moyens. Je vais à moins de trois lieues d'ici, au château de Villiers, chez le chevalier de Farcy, un ami qui, sur mon conseil, s'est tenu en dehors de notre conjuration. On ne viendra pas me chercher là. Je comptais y être cette nuit, mais nous avons dû faire un long détour pour éviter Vitry et nous nous sommes égarés en route. Lorsque j'ai vu que je ne pouvais pas atteindre le château de Villiers avant le

et puissants s'abattirent sur elle, par derrière, et la renversèrent. Elle vit les yeux troubles et le visage grêlé de Kernavo s'approcher du sien. Une bouche luisante effleura ses lèvres.

Elle ploya les genoux et, d'un effort violent, se dégagea. Ses yeux étincelaient et sa main s'abattit sur la joue du chevalier :

— Brute ! goujat ! cria-t-elle, je vous défends de me toucher, je vous déteste !

Kernavo, les mains dans les poches, la contemplait d'un air sournois et satisfait, en se dandinant d'un pied sur l'autre :

— Là... là... du calme, ma toute belle ! Bientôt vous serez sans doute moins fière... Vos beaux Jacobins, on va leur faire faire quelques tours de casserole.

Il tourna les talons, monta quelques marches, se retourna, envoya un baiser, et continua de gravir l'escalier en ricanant.

XXII

Un traître

Comme il passait le 30 juillet 1792, vers midi, sur la place de la Bastille, Roger Martinaise fut surpris de la voir noire de monde. La foule était massée tout autour de la vaste enceinte et, de chaque côté de la rue Saint-Antoine, laissant libre le milieu de la chaussée.

sée. Quel personnage tous ces gens attendaient? Il s'informa. Une grosse commère, qui sentait le poisson, lui jeta avec l'accent d'Avignon :

— Hé! beau merle, d'où sors-tu? On espère les Fédérés de Marseille; des gars qui ont plus de poil là où je pense que tu n'en as sur la tête.

Un vieux monsieur, en habit noir râpé, à mine de professeur, ajouta dans un langage choisi :

— Voyez-vous, monsieur, on a demandé à Marseille des hommes qui sachent mourir. L'antique Phocée nous envoie cinq cents héros.

Un ramoneur, plus charbonné qu'un nègre, compléta l'information :

— Ils viennent nous donner un coup de main pour saigner le gros cochon des Tuileries et sa femelle...

Curieux d'assister au spectacle, Roger demeura sur place.

Depuis deux mois, l'atmosphère de Paris sentait chaque jour de plus en plus la poudre. Cette fois, la Révolution s'était installée dans la rue comme chez elle. La colère du peuple montait contre ce roi qui refusait de sanctionner les décrets et qu'on soupçonnait de faire appel aux armées étrangères.

Le renvoi des ministres patriotes et la démission de Dumouriez avaient provoqué l'explosion. Le 20 juin, le peuple des faubourgs s'était rué à l'assaut des Tuileries. Pendant plusieurs heures, il avait défilé devant le roi et la reine, acculés chacun dans un coin du palais, se contentant de les insulter et de les menacer.

Le lendemain, tout semblait rentré dans l'ordre. Mais la Commune s'agitait; de nombreuses sections demandaient la déchéance du monarque. Et voici qu'une menace plus grave pesait sur le pays. Les nouvelles qui arrivaient des frontières devenaient de jour en jour plus mauvaises. L'ennemi avançait. Pour l'arrêter, il fallait des hommes, des canons, des fusils, tout ce qu'on n'avait pas.

L'Assemblée, résolument, fit face au péril; le 11 juillet, elle proclamait la Patrie en danger; le 22, la loi était promulguée. Le peuple de Paris, d'un seul élan, se dressa: quinze mille enrôlements en deux jours et cela continuait.

Emporté par ce torrent d'enthousiasme, Roger Martinaise avait tenté de s'engager, mais il avait hésité au dernier moment. Prendre du service, c'était quitter Paris aussitôt et renoncer à voir Bérengère si elle y revenait.

Soudain, une clameur retentit du côté du faubourg Saint-Antoine :

— Les voilà! Les voilà!

Un roulement continu de tambour, un chant lointain, des acclamations, une rumeur qui s'enflait et se rapprochait. Le cortège avançait, bientôt il apparut. En tête venait un immense drapeau tricolore, puis les caisses, précédant les officiers du groupe qui guidait le géant Santerre, le brasseur du faubourg Saint-Antoine, dont le torse épais faisait craquer l'uniforme de commandant de la Garde nationale. Derrière, vêtus de la carmagnole, hâlés et rôtis comme des pains tirés du four, marchaient d'un pas martial les cinq cent seize fédérés marseillais.

Tous, avec des voix trempées de soleil, chantaient un hymne jusqu'alors inconnu, mais dont les accents sauvages toraient le cœur, durcissaient les muscles et allumaient dans les yeux les étoiles de la victoire. C'était un chant de guerre qui venait, disait-on, de l'armée du Rhin et qui, partout où il passait, faisait surgir du sol de France une armée de soldats :

*Allons enfants de la Patrie
Le jour de gloire est arrivé...*

«Vive les Marseillais! Vive les Fédérés!» hurlait la multitude qui reprenait en chœur le refrain :

*Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons!
Marchons! Marchons!
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!*

Poussé par des milliers de poitrines, le chant montait, palpait comme une onde immense qui emplissait le ciel.

Roger suivit un moment le défilé. A mesure qu'il avançait dans le cœur de Paris, la foule devenait plus dense. A la hauteur du Louvre, il quitta le cortège et gagna les Tuileries.

Une nuée de badauds se pressait comme à l'ordinaire devant la salle du Manège où siégeait l'Assemblée. Sur la terrasse des Feuillants, des patriotes, coiffés du bonnet rouge, guettaient les fenêtres du château. Dès qu'une tête apparaissait, cent gosiers hurlaient :

«A mort! A bas le gros veto! A bas le gros cochon!»

Une bande de jeunes gens et de jeunes filles passèrent bras dessus, bras dessous, en chantant la ritournelle à la mode :

*La Patrie est en danger,
Affligez-vous, jeune fille.
Ne croyez pas que l'étranger
Vienna vous conter fleurette...
Il vient pour vous égorger...*

Des camelots vendaient un libelle que les passants s'arrachaient. La bouche en cœur, ils en détaillaient le contenu alléchant.

— Lisez la vie de Marie-Antoinette! La vérité sur les vices contre nature de Mme Déficit! Les turpitudes de la Louve autrichienne étalées au grand jour!

taille moyenne, bedonnant, et ajusté avec recherche. Il avait le cheveu rare et son visage rose et plein aurait exprimé la bonhomie du bourgeois satisfait de son commerce honnête, n'étaient deux petits yeux noirs et ronds d'oiseau de proie, sans cesse en mouvement. Roger pensa : «J'ai vu cette tête-là quelque part».

Il fouillait ses souvenirs sans parvenir à retrouver le temps et le lieu où il avait rencontré cet inconnu. Pour l'instant, celui-ci s'entretenait à voix basse avec les hommes qui faisaient cercle autour de lui et ponctuait ses explications avec des gestes courts et vifs de ses mains blanches et grasses. A mesure qu'il parlait, Martinaise voyait les mâchoires de Danton se contracter, les faces des autres se durcir. Derrière les lunettes d'écaille qui les abritaient, les prunelles rapetissées de Robes-

pierré dans le dos; plus que jamais, il nous faut porter le fer dans cet antre de scélérats.

— Sans doute, dit Robespierre d'une voix sèche, mais le péril que vient de nous dénoncer le docteur est à mon sens plus grave que celui qui pèse sur nos frontières.

— Nous sommes d'accord, dit Danton, mais nous voilà prévenus.

Il leva son verre :

— Mes amis, je bois à la santé de Chevetel et à la réussite de sa mission.

D'une bourrade, il ébranla l'épaule du médecin :

— Continue, Chevetel, nous avons confiance en toi. C'est peut-être grâce à tes renseignements et à ton dévouement que nous sauverons la Patrie.

Roger Martinaise jugea prudent de déguerpir avant d'être reconnu. Dehors, il s'efforça, en marchant, de rassembler ses idées. Ce Chevetel, de toute évidence, jouait double jeu. Qui trahissait-il? Le comte de Rosmadec et la Rouerie connaissaient-ils ses relations avec leurs pires ennemis? Peut-être avait-il déjà livré à Danton et à son entourage des secrets dont dépendaient leur liberté et leur vie.

Alors, il fallait les avertir? Qui? La Rouerie? Mais le marquis avait disparu. M. de Rosmadec? Pourquoi pas? Et voici que, d'un trait, les idées s'enchaînaient dans sa tête. M. de Rosmadec... La Nicotière... Bérengère...

Il s'arrêta, ébloui. Il venait enfin de trouver à son voyage le prétexte qu'il cherchait en vain depuis des mois.

— Je partirai demain, dit-il. Il ne doutait pas d'être reçu, une fois de plus, comme un sauveur. Comment, après cela, le comte pourrait-il lui refuser Bérengère?

XXIII

L'effondrement

Nanon entra dans le cabinet où M. de Rosmadec triait, pour les brûler, les papiers qui auraient pu l'accuser au cas où l'on viendrait perquisitionner chez lui.

— Monsieur le comte, dit-elle, M. Martinaise vient d'arriver; il demande si vous pouvez le recevoir.

Le vieux gentilhomme se dressa, stupéfait :

— M. Martinaise ici! Que veut-il? — Il dit que c'est pour une affaire importante.

Le comte, d'une main, rejeta lentement ses longs cheveux blancs derrière sa nuque et réfléchit :

— Soit! amène-le-moi. Comme la servante regagnait la porte, il la rappela :

— Va dire à Bérengère qu'elle monte dans sa chambre et que je lui ordonne d'y rester jusqu'à ce que je l'appelle.

Sur le seuil, Nanon se retourna : — Le dîner sera servi dans une heure; faut-il mettre un couvert de plus?

— Non! dit-il. Demeuré seul, il fit quelques pas dans la pièce et, avec satisfaction, frotta l'une contre l'autre ses longues mains osseuses :

— Enfin! murmura-t-il, je vais pouvoir régler cette affaire, ce n'est pas trop tôt.

Un instant plus tard, Roger pénétrait dans la pièce. Le comte désigna un siège et dit d'une voix glacée :

— Asseyez-vous, monsieur Martinaise. Je suppose que c'est un motif bien grave qui vous a déterminé à entreprendre un si long voyage.

— En effet, monsieur, dit le jeune homme, surpris par un accueil qu'il avait espéré tout différent.

— De quoi s'agit-il, monsieur Martinaise?

— Mme de Rosmadec et Mlle Bérengère sont en bonne santé?

(A suivre)

NOËL D'OMBRES

POÈME INÉDIT D'ALPHONSE MÉTÉRIÉ *

*Ombres qui veillez au bord
De notre chambre-aux-trésors,*

*Tâchez de dire à genoux
Encore un Noël pour nous :*

*Quand tout serait consommé,
Encore un chant bien-aimé,*

*Un pur Noël sans remords
Pour les vivants et les morts.*

*Le désert des jours passés
Dort sous vos rameaux glacés,*

*Beau sapin des Temps lointains
Dont les feux se sont éteints.*

*Le bœuf, l'âne et les bergers
Ont fui nos ciels saccagés,*

*Et les anges massacrés
Sont pareils à nos secrets.*

*Nos bouteilles à la mer,
Nul n'en fit le compte amer,*

*Et nos croix-de-proella,
Dieu seul sait s'il en coula.*

*Nous aurons bien attendu,
Beaucoup n'ont pas répondu :*

*Les vivants n'ont pas souvent
Le temps d'entendre un vivant.*

*Les morts ont plus de loisir,
C'est eux qu'il faudrait choisir.*

*Mais que sont-ils devenus,
Nos Revenants revenus...*

*Avec leur monde englouti,
Le poète est-il parti?*

*Ombres saintes, parlez-lui,
Dans la crèche où l'Enfant luit,*

*Dans la crèche-aux-souvenirs,
Rendez-lui son avenir.*

*Que, sœur chaste de l'Amour,
Loin d'un monde aveugle et sourd,*

*Brille au fond du cœur-dormant
L'Etoile, invisiblement;*

*Et que l'âme, près du port,
Ecoute sonner encor,*

*Sonner pour l'éternité
La cloche Fidélité.*

* A. Métérié, Prix Lasserre 1944 pour 1942 et l'ensemble de son œuvre, Prix Georges-Dupau 1952, a reçu l'an dernier le Grand Prix de la Maison de Poésie.

Roger Martinaise traversa les jardins, puis la Seine, et s'engagea dans l'ancien district des Cordeliers.

Il marchait déjà depuis plus de heures et le soleil de cette fin de juillet était ardent. Rue de l'Ancienne-Comédie, la vue du Café Propcope lui donna soif. Il poussa la porte et entra.

A cette heure, la grande salle, célèbre par ses lustres et ses murs de glaces, était quasi déserte. Le jeune homme commanda une limonade et s'assit dans un coin.

Tout à coup, Roger entendit un bruit de voix; il tourna la tête. Dans une arrière-salle, dont la porte était demeurée entrouverte, il aperçut un groupe d'hommes, les uns assis, les autres debout, autour d'une table chargée de verres et de bouteilles de champagne.

Ces hommes, il les connaissait presque tous pour les avoir rencontrés aux Jacobins. C'était l'élite des Cordeliers, le journaliste Camille Desmoulins, dont les longs cheveux noirs balayaient le visage, le boucher Legendre, les manches retroussées découvrant ses bras rouges, Fabre d'Eglantine, Brune et, les dépassant tous de la tête, un colosse au cou épais surmonté d'un mufler de fauve au nez écrasé, à la lèvre fendue, aux joues couturées : Danton!

Robespierre était là, lui aussi, toujours aussi soigné de sa personne, la tête poudrée, vêtu d'un habit de soie bleue et verte. Un verre d'eau était posé devant lui.

L'attention de tous ces personnages était concentrée sur un homme encore jeune, de

Pierre semblaient celles d'un chat furieux, prêt à bondir.

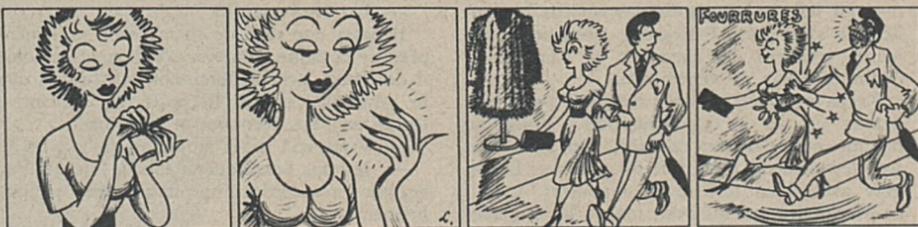
Brusquement, une lumière éclata dans la tête du jeune homme :

— La Nicotière! la nuit de Noël. Chevetel!

Stupéfié par sa découverte, il regardait le groupe sans comprendre. Le docteur Chevetel, l'ami du marquis de la Rouerie, l'homme de confiance à Paris des partisans bretons, que faisait-il au milieu des chefs de la Révolution, avec qui il paraissait au mieux?

Chevetel, cependant, continuait de parler. Penché sur la table, il y dessinait quelque chose avec un crayon. Quoi? Un plan peut-être. Les têtes des Cordeliers se resserraient autour de lui. Soudain, d'un coup de poing, Danton fit sauter verres et bouteilles :

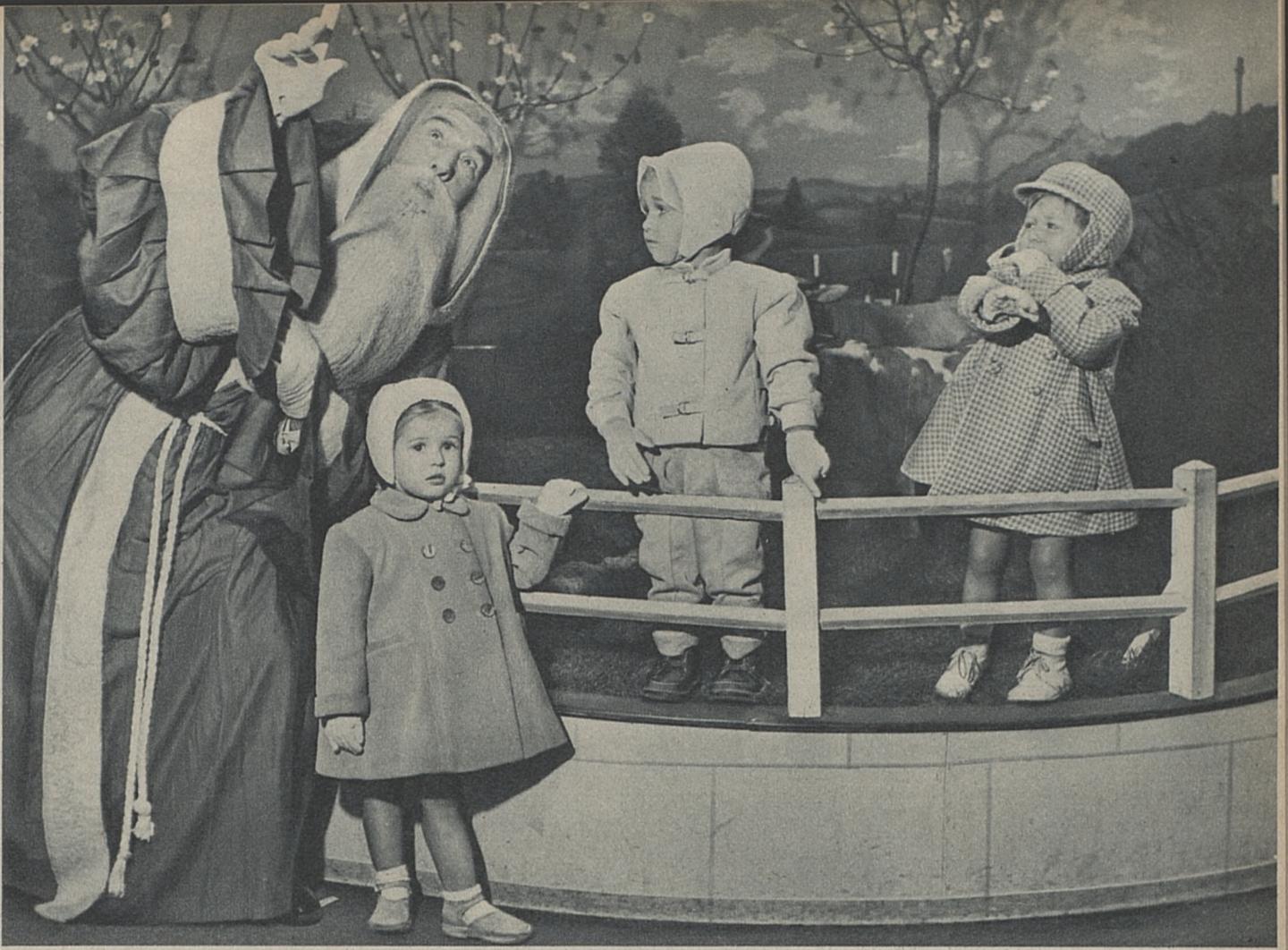
— Voilà qui est clair! Vous avez tous entendu Chevetel. La preuve est faite, une fois de plus, c'est la Cour qui poignarde nos armées



MADO

Miroir
de la
Mode

JOYEUX
NOËL!



Une lumière vient de naître. Le Ciel et la Terre échangent des messages. Tout est espoir et renouveau, aussi Noël est-il la grande fête des enfants. Dans tous les siècles, sous tous les climats et dans tous les cœurs d'hommes, la vue d'un enfant éveille ou réveille les meilleurs des sentiments humains. Par leur ingénuité, leur confiance, par leur grâce fraîche et leur gaieté, les enfants sont éternellement les mêmes ; et pourtant, combien sont différentes les images que nous en avons au cours des âges. Pour eux aussi, la mode joue et leur assigne une place dans le temps ; à eux aussi, elle impose des silhouettes différentes. Voici les manteaux d'hiver en « teddy-bear », en ratine rouge, en lainage « nounours » bleu nattier ou autres couleurs vives, en tissu pieds-de-poule ou en velours côtelé à doublure ouatinée. Voici les combinaisons-guêtres de jersey pour les grands froids et les blousons pratiques pour aller à l'école enfantine. Tout cela dans la note sport et confortable qui caractérise notre époque. Voici les petites robes à corselet sans manches réchauffées par une guimpe de jersey, celles à courtes manches bouffantes et, pour les garçons, les culottes boutonnées sur une chemise de fin lainage ou de soie. Ainsi sont habillés les enfants qui attendent Noël. Pour marcher avec eux vers la crèche, « habillons » nos cœurs. Cette nuit est la plus pure, la plus belle. Face aux briseurs de rêves et aux sceptiques impénitents, croyons nous aussi au Père Noël!

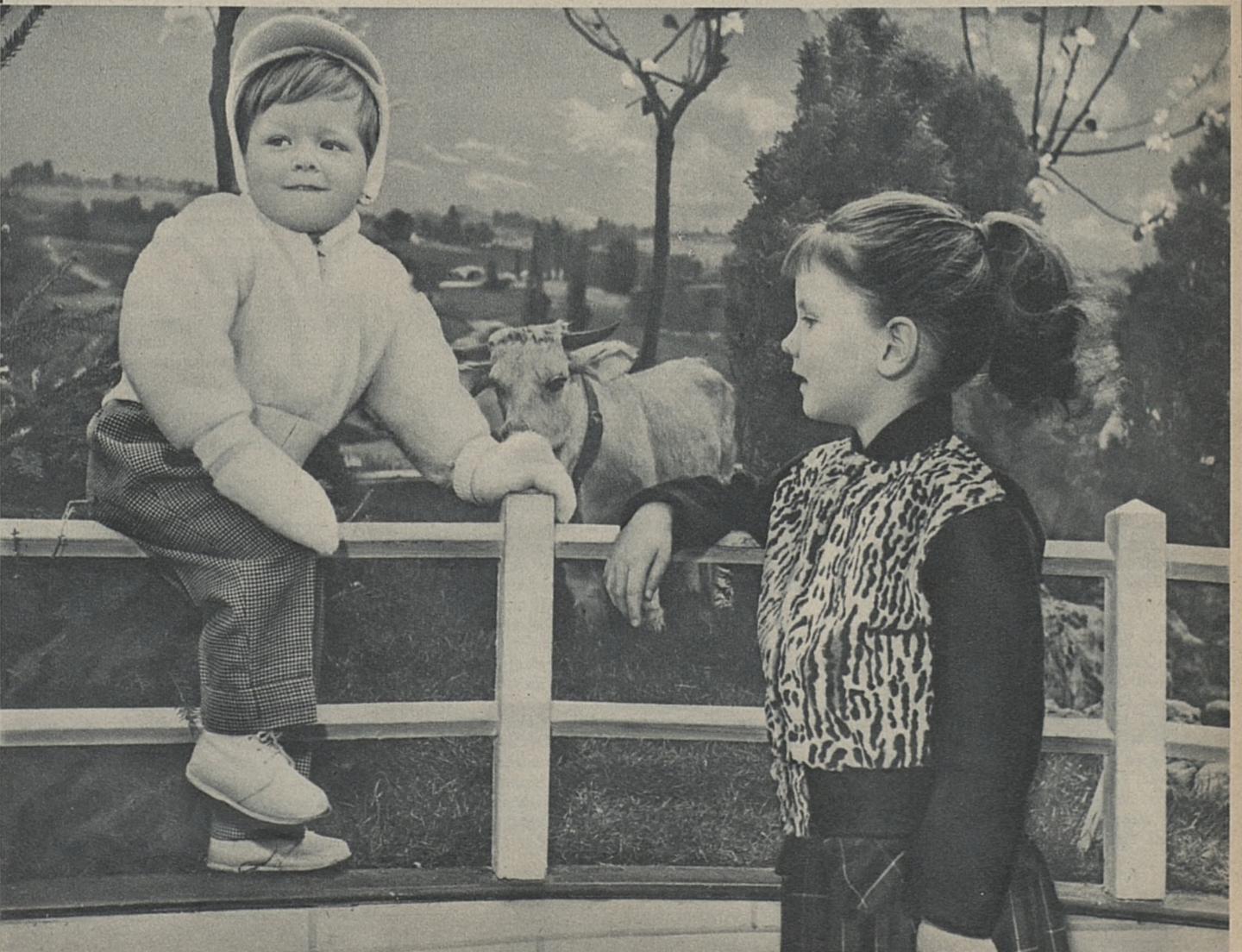


1 Père Noël montre l'Etoile. Anne regarde médusée dans son manteau de velours côtelé jaune or. Eric, en vrai sportif, le fixe courageusement ; il est bien campé dans son ensemble de ski bleu doublé de laine blanche. Jean-François n'est pas très rassuré malgré sa casquette de grand garçon assortie au manteau en lainage à gros pieds-de-poule beige et blanc. — Modèles Enfantillages, Paris.

2 Devant la crèche, une petite fille médite : ne troublons point son rêve, mais remarquons sa gentille robe de lainage bleu dont le corsage nervuré donne départ à une légère ampleur de jupe ; un ruban blanc passe en trou-trou dans le col et se noue devant. — Modèle Enfantillages, Paris.

3 Pour sortir, Jean-François porte un pantalon de lainage pied-de-poule et une veste de lainage blanc ourson, Anne une jupe écossaise et un blouson de lainage dont le plastron est en lainage imprimé « bête de ménagerie ». Modèles « Les Bons Enfants », Paris.

4 Pour le goûter de Noël, Eric a mis une culotte de velours mille raies bleu, boutonnée sur une petite chemise blanche et sa sœur Catherine une robe de fin lainage blanc dont les smokes du corsage sont rebrodés de bleu comme la ceinture. Modèles « Les Bons Enfants ».





La petite Marthe Nicolas avait été égarée en Allemagne au cours d'un bombardement, à la fin de la guerre.

Marthe va pour la première fois fêter Noël avec sa véritable maman

De notre envoyé spécial R. Darolle

Pour la première fois de sa vie, une petite fille de dix ans va fêter Noël avec sa véritable maman. Pour la première fois, en effet, les Nicolas qui habitent Origny, un gros bourg industriel proche de Saint-Quentin, dans le Nord de la France, seront tous réunis autour du sapin traditionnel, paré de « cheveux d'ange » et de bougies multicolores.

La persévérance et le dévouement d'une assistante sociale suisse ont donné cet heureux dénouement à un drame de la séparation particulièrement douloureux.

— J'avais perdu ma petite fille en Allemagne, à la fin de la guerre, lors d'un bombardement, raconte Mme Nicolas. J'étais persuadée qu'elle vivait toujours et que je finirais par la retrouver — ce sont là des choses qui ne s'expliquent guère, mais une mère peut-elle se tromper quand il s'agit de son enfant ? Pendant neuf ans, j'ai donc multiplié les démarches pour tenter de savoir ce qu'elle était devenue, où elle se trouvait. Toujours en vain. J'ai écrit des dizaines et des dizaines de lettres. Sans plus de succès. C'est alors que je désespérais que la nouvelle depuis si longtemps attendue arriva enfin. On avait retrouvé ma petite Marthe. Il me sembla qu'un miracle venait de se produire... Ce soir-là, quand mon mari rentra de l'usine où il travaillait, je délirai de joie en lui apprenant à mon tour que le cauchemar de notre vie allait prendre fin.

Leur détresse rapprocha la petite serveuse et le prisonnier

Janine Laforêt et René Nicolas s'étaient connus en Allemagne en 1943. Janine, qui avait dix-huit ans à l'époque, travaillait comme serveuse dans une cantine de Stuttgart. René, lui, était prisonnier. Janine était une gracieuse brunette. René, son aîné de sept ans, « faisait sérieux ». Leur détresse les rapprocha. Ils s'éprirent l'un de l'autre et décidèrent qu'ils uniraient leurs existences le jour où ils sortiraient de cet enfer et recouvreraient la liberté.

Quelques mois plus tard, Janine mettait au monde une belle petite fille. Naturellement, il n'était pas question qu'elle l'élevât elle-même. Il fallait qu'elle reprenne au plus vite son emploi. La jeune maman chercha, et finit par trouver une brave Allemande qui accepta de prendre le bébé en nourrice. Désormais, c'est chez elle que Janine et René se donnaient leurs rendez-vous clandestins pour embrasser leur enfant et recueillir ses premiers sourires.

La fin de la guerre approchait, et l'aviation américaine déversait des déluges de bombes sur les grandes agglomérations du Reich, obligeant les populations civiles à passer leurs nuits dans les abris de la défense passive. Le 12 novembre 1944, Stuttgart devait subir un bombardement particulièrement sévère. Cette nuit-là, quand les sirènes eurent annoncé la fin de l'alerte, Janine se faufila à travers les décombres fumants et courut à l'autre bout de la ville pour s'assurer que sa petite Marthe était saine et sauve. Quand elle arriva devant la maison dont elle avait si souvent franchi le seuil, un cruel spectacle l'attendait. Il ne restait que des ruines. Nul ne put lui dire où se trouvaient le bébé et Mme Savoy, sa nourrice.

Pendant des semaines, la maman, folle d'inquiétude, revint sur les lieux questionner les ouvriers chargés de déblayer les décombres, courut dans les hôpitaux et les dispensaires, implora l'aide de la Croix-Rouge débordée.

Rien, certes, ne permettait de supposer que Mme Savoy et l'enfant avaient péri, mais elles demeureraient introuvables.

La maman adoptive de Marthe refuse de la rendre

Huit mois passèrent. L'Allemagne capitula. Janine et René se firent rapatrier ensemble, mais ils ne surent point ce qu'était « la joie du retour ». Ils partageaient un trop douloureux secret pour éprouver autre chose qu'un morne désespoir.

Quelques semaines plus tard, Janine Laforêt devenait officiellement Mme Nicolas.

— Nous évitions de parler de Marthe, raconte-t-elle encore, pour ne pas nous faire davantage de mal, mais nous sentions bien que nous ne connaîtrions pas de vrai bonheur tant que nous ignorerions ce qu'était devenue notre enfant. La naissance d'un petit Marcel, en 1947, puis d'une seconde petite fille, Evelyne, en 1950, et enfin d'une troisième, Christine, en 1952, ne pouvait rien changer...

Les épreuves de Mme Nicolas ne devaient point se terminer par l'annonce que Marthe était retrouvée. Elle sut que Mme Savoy ne s'était jamais séparée de son enfant et qu'elle-même avait multiplié les démarches pour retrouver la maman, mais sans plus de succès. Alors elle l'avait gardée à son foyer, s'était attachée à elle et elle l'avait élevée comme sa propre fille. Enfin, la croyant abandonnée par sa véritable mère, elle avait commencé les formalités pour l'adopter.

Le pathétique conflit qui opposait Mme Nicolas et Mme Savoy fut soumis à l'arbitrage d'un juge américain — l'affaire concernant un ressortissant allié et des faits qui s'étaient produits dans l'actuelle zone d'occupation américaine.

— On ne peut refuser de me rendre l'enfant que j'ai mis au monde, plaida la première.

— On ne peut m'enlever l'enfant que j'ai élevée seule depuis dix ans, riposta la mère adoptive.

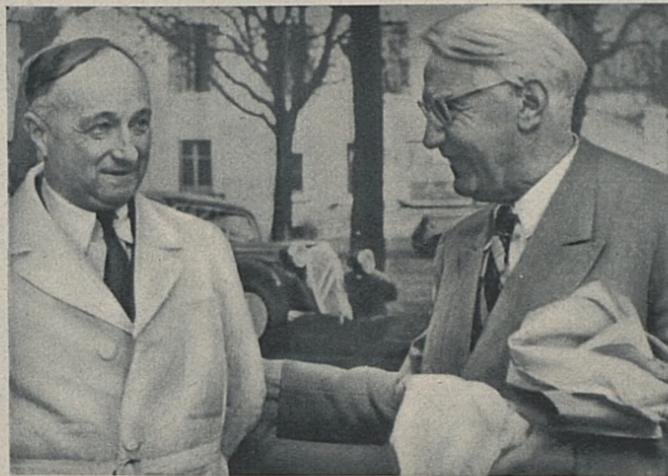
La bonne foi des deux femmes était entière. Leurs arguments aussi émouvants. A coup sûr, la décision du juge serait un déchirement pour celle à qui il refuserait de donner la petite Marthe. Mais le code ne lui permettait guère d'hésiter, et c'est naturellement à sa mère véritable qu'il décida de rendre la fillette. Le magistrat décida cependant que, dans son intérêt, elle terminerait l'année scolaire là où elle l'avait commencée, et qu'elle passerait les vacances avec sa mère adoptive, dont il eût été injuste de la séparer brutalement.

Marthe a donc retrouvé sa vraie maman, il y a quelques semaines seulement. Un nouveau chapitre de son existence a commencé pour elle. Elle a fait la connaissance de son papa qu'elle n'avait jamais vu, de son frère et de ses deux petites sœurs. Mme Savoy ayant eu la délicatesse de faire apprendre, en même temps que l'allemand, sa langue maternelle à cette petite française que le destin lui confia pendant dix ans, Marthe ne s'est pas du tout sentie dépaylée.

Et quand, le soir du 24 décembre, les Nicolas, tous réunis, chanteront « Mon beau sapin, roi des forêts... », Marthe reconnaîtra la mélodie de « O Tannenbaum... », le populaire cantique de Noël allemand que sa maman adoptive, chaque année à pareille époque, lui faisait chanter.

Un cancérologue allemand

« Je ne suis pas un docteur miracle ! » nous



Le professeur Robert s'entretient avec le vétérinaire, directeur des Abattoirs de Dijon. « En quoi consistent vos recherches dans la lutte contre le cancer, la leucémie ou la maladie de Hodgkin ? » avons-nous demandé au professeur Robert. « Je reprends la méthode du docteur Alexis Carrel et j'étudie depuis trois ans les expériences d'un médecin suisse. A la méthode de traitement par injection de cellules fraîches de fœtus d'agneau, j'ai ajouté un régime que j'ai spécialement étudié pour les cas de cancer. » Le professeur Robert ajoute qu'il a obtenu des résultats parfois satisfaisants à Baden-Baden où il traite de nombreux cas de cancer. « Mon traitement peut dans certains cas stopper le mal, mais non le guérir. Pour la leucémie, la résistance du sujet joue un grand rôle. Mais j'insiste, dit le professeur, il faut attendre des années avant de pouvoir étudier le résultat. Je ne voudrais pas me laisser ou que les autres se laissent aller à un optimisme dangereux. Je suis peut-être un « bon docteur » mais pas un « docteur miracle »...

Sombornon, petit village de France à 30 km. de Dijon. Une ferme sur le bord de la route, des bâtiments d'un seul étage donnant de plein pied sur une cour entourée de clapiers pleins de lapins. Le chien dans sa niche aboie contre les visiteurs, des poules multicolores picorent entre vos jambes. C'est la ferme de la famille d'Alexis Durepas, de sa femme Georgette et de ses enfants. Une famille laborieuse qui vit dans l'angoisse. Un terrible malheur s'est abattu sur elle. L'un des cinq enfants, le petit Jacky, 9 ans, est atteint d'un mal redoutable : la maladie de Hodgkin.

Depuis août 1951, le désespoir remplit le cœur des Durepas. Les enfants n'osent jouer et crier comme ils le voudraient, de crainte de déranger le petit Jacky qui est toujours malade.

A cette date, de grosses glandes étaient apparues sur le cou de Jacky. Le médecin appelé diagnostique de simples troubles de croissance. On soigne Jacky avec des gouttes et des pommades. En janvier 1952, le mal ne fait qu'empirer, une analyse est faite qui donne comme résultat : bacille de Koch. On soigne alors Jacky au P.A.S., au « Rimifon ». Mais rien n'y fait, les glandes sont toujours là. En avril 1953, deuxième analyse qui cette fois apporte le terrible verdict : Jacky est atteint de la maladie de Hodgkin.

La lutte commence, l'enfant est transporté dans une clinique de Dijon. On le soigne avec des rayons et de la cortisone. Puis on le transporte à Paris, dans un grand hôpital. On essaie de nouveaux traitements. Au mois d'octobre 1953, Jacky est renvoyé chez lui, on ne peut plus rien faire pour lui.

La maladie fait chaque jour de nets progrès. Jacky ne peut plus du tout se lever de son lit ; la fièvre est constante. Le mal est arrivé à son point culminant ; les jours de l'enfant sont comptés.

A ce moment de sombre désespoir, commence pour les Durepas ce qu'ils regardent maintenant comme un conte de fées.

Un ami breton écrit qu'à Quimperlé, un mystérieux médecin allemand est venu soigner un petit garçon atteint de la même maladie que Jacky, le petit François Prima.

Le père, Alexis Durepas, décide de tout tenter. Le 12 novembre, il est à Baden-Baden, devant la porte du professeur Robert, le petit Jacky dans ses bras. On fait des piqûres de

cellules fraîches de fœtus d'agneau. Après six jours passés en Allemagne, l'état général s'améliore. Jacky rentre chez lui. Maintenant, il marche, il lit, il écrit, il sourit. Il peut prudemment s'amuser avec ses frères et sœurs et



Maurice Dutu a fourni les brebis portantes, nécessaires à la préparation du sérum que le médecin allemand a administré à la petite Sylvette.

mand interdit en France

« nous a déclaré le professeur Robert



La petite leucémique Sylvette Nortet, 6 ans, est l'une des dernières malades traitées en France par le Dr Robert, de Baden-Baden, avant l'interdiction prononcée par le ministère de la Santé publique.



Le petit Jacky Durepas, de Sombornon, près de Dijon, était un cas désespéré. Maintenant, il joue dans la cour de la ferme. Le traitement appliqué par le médecin allemand semble avoir, pour l'instant, amélioré considérablement son état. Mais, le docteur l'a avoué, il faudra attendre longtemps avant de connaître les résultats.

donner à manger aux poules, sa distraction préférée.

La nouvelle de l'amélioration de l'état du petit Jacky s'est répandue dans la région comme une traînée de poudre.

Le 5 décembre, un homme se présente devant la porte des Durepas. C'est Paul Nortet, sous-officier dans l'armée, qui habite à Ancy, un village à 20 km. de Sombornon. Il explique : sa fille, Sylvette, âgée de 6 ans, est atteinte de leucémie. Et il raconte la tragique histoire qui ressemble à celle qu'a vécue Jacky.

Sylvette a beaucoup souffert, elle subit ponction lombaire, ponction de la moëlle, trans-

fusion de sang, traitement à la cortisone, tout cela sans résultat. Malgré des améliorations passagères, elle en est à sa troisième rechute ; elle est aujourd'hui prostrée dans son lit, son état est grave, très grave.

On téléphone à Baden-Baden. Cette fois, le professeur Robert viendra lui-même à Dijon, le 8 décembre. Il lui faut quatre brebis en gestation depuis cinq mois. Elles seront sacrifiées sur place car le sérum doit être administré dans l'heure qui suit.

Paul Nortet lève les bras au ciel. « Je suis militaire, dit-il à Alexis Durepas ; je ne connais aucun éleveur. »

— Je vais vous aider, répond Alexis, venez.

Les deux hommes montent dans une voiture et la tournée des éleveurs commence. Non seulement il faut trouver des brebis en gestation depuis cinq mois, mais il faut également vaincre les préjugés paysans. Pourquoi tuer des brebis qui, dans un mois, vont mettre bas ?

Ils réussissent enfin à apitoyer M. Dutu, un solide paysan de 36 ans, qui leur livre les brebis recherchées.

Le lendemain, aux abattoirs de Dijon, le professeur Robert, fidèle au rendez-vous, prépare le sérum et fait à la petite Sylvette les piqûres salvatrices.

Le jour même, il repartait pour Baden-Baden, laissant une mère pleine d'espoir et un sentiment de profonde admiration à tous ceux qui l'avaient approché.

Le docteur devait aussitôt être appelé à Rochefort. Mais là, il se vit refuser l'entrée des hôpitaux. Etranger, il n'a pas le droit de soigner en France sans autorisation. En outre, les médecins doutent de l'efficacité de son traitement. Le ministère de la Santé publique a ouvert une enquête. De nouvelles polémiques se sont ainsi élevées autour d'une terrible maladie que la science n'a pas encore vaincue.



« ONCLE BILL » EST REPARTI POUR LA CORÉE AVEC DES BONBONS EN GUISE DE MUNITION

Alors que les derniers soldats britanniques des bataillons de Corée font route vers l'Angleterre, un caporal, solitaire, accomplit le même voyage en sens inverse. Il fut parmi les premiers à retrouver Londres l'été passé, après deux ans de combats. Mais avant de poser le pied sur le sol de son pays, sa décision était prise :

— Je dois retourner en Corée pour Noël... dit-il à ses camarades sur le bateau qui le ramenait de « l'enfer ».

Rien ne put le détourner de ce projet. Sitôt rentré dans sa famille, il écrivit au ministère de la Guerre pour demander sa réincorporation et son renvoi en Extrême-Orient. La requête du caporal Green fut immédiatement acceptée, et Bill embarqua sur le premier transport de troupes en partance pour la Corée.

Une fois de plus, il quittait sa patrie pour cette terre brûlée et maudite où des centaines de milliers de croix blanches rappellent aujourd'hui la lutte insensée et sanglante de deux mondes. Mais c'est un voyage sentimental qu'accomplit aujourd'hui le caporal Green. Il n'est pas reparti pour se battre, et c'est sans fusil qu'il débarquera cette fois à Pusan.

Sur le port, cinquante petits minois

jaunes aux yeux bridés l'accueilleront avec des cris d'enthousiasme.

Sous les bombes

Toute l'histoire de Bill débuta par une nuit de novembre 1952 : Son convoi fut repéré par des appareils ennemis pendant qu'il montait au front et dut se mettre à couvert dans un petit village en ruines. Bill arrêta sa jeep près des murs délabrés d'une école. Une faible lumière filtrait entre les pierres calcinées. Il entra et resta figé de stupéfaction... Cinquante enfants, muets, prostrés, étaient serrés les uns contre les autres sous des sacs. Une jeune femme veillait sur eux. Bill crut rêver. Brusquement, il oublia le sifflement des bombes qui pleuvaient de tous les coins du ciel. Sa peur lui parut stupide. Dans le froid, dans le noir, dans l'humidité et la crasse, cinquante petits êtres le regardaient sans crainte, avec de grands yeux étonnés. Il jeta sa mitrailleuse et s'approcha d'eux. Ils étaient alors d'une maigreur effrayante. Mrs. Kim, la jeune femme, expliqua :

— Dans deux jours, ma provision de riz sera épuisée. Bill lui abandonna ses réserves de combat et deux couvertures.



Quarante-neuf orphelins et orphelines semblables à cette fillette attendent en Corée le retour d'« Oncle Bill », leur protecteur.

— Je reviendrai, promit-il en prenant congé de l'étrange orphelinat.

Trois jours plus tard, ce n'est pas un homme qui vint heurter à la porte de l'école en ruines, mais cent cinquante. Bill avait amené toute sa compagnie. L'offensive avait été couronnée de succès, les communistes avaient dû abandonner le secteur. Les hommes du bataillon anglais allaient pouvoir se consacrer à une nouvelle tâche.

En quelques jours, l'école, transformée en orphelinat, eut un toit et quatre murs solides. Des lits furent confectionnés et des sacs de riz furent prélevés sur les stocks de la compagnie. Les soldats revendirent leurs bouteilles de bière vides pour améliorer l'ordinaire de leurs cinquante petits protégés.

Noël arriva et les orphelins de Mrs. Kim eurent leur premier arbre. Un sergent se déguisa en Père Noël pour remplir cent petites pantoufles avec des bâtons de chocolat et des tubes de pâte dentifrice.

Revenez, oncle Bill

Puis vint le jour tant attendu de l'armistice. Les cent cinquante « parains », l'un après l'autre, quittèrent la Corée pour rejoindre leur pays.

Bill aussi avait ardemment désiré ce jour.

Au moment de son départ, une troupe de petits garçons et de petites filles se groupèrent autour de lui et chantèrent en anglais un vieux chant que Mrs. Kim leur avait appris en secret. De grosses larmes roulaient sur leurs joues. Puis un gosse s'avança vers « oncle Bill » et lui remit un cadeau de la part de tous les amis : un paquet de mouchoirs en papier.

— Please, Uncle Bill... come back soon... Revenez vite !

Bill sut qu'il ne pourrait pas oublier cette prière.

Dans quelques jours, elle sera exaucée. Un arbre plein de bougies brillera dans l'école reconstruite d'un village de Corée et un soldat anglais fera refléurir le sourire sur cinquante petits visages jaunes aux yeux bridés d'orphelins coréens.

Bill a décidé de rester en Corée, « pour rebâtir ». Il y a quelques jours, une lettre pour la Corée est partie d'un petit cottage de Londres. C'est une maman, un peu triste, qui l'a écrite :

— Tu nous manqueras, Bill, en ce soir de Noël... mais nous sommes fiers de toi. Edgar SCHNEIDER.



**Le record
de la ménagère!**

30 quintaux de vaisselle chaque mois! Si l'on entassait les assiettes, tasses, plats et casseroles — bref, tout ce qu'il faut relaver en un mois pour une famille de 4 personnes — cela ferait une montagne d'environ 30 quintaux de vaisselle; pour Noël et les jours de fête, cela ferait bien davantage. La ménagère a raison: ce serait à désespérer d'avoir à rincer tout cela avec de l'eau ordinaire, mais... **c'est ici que PRIL vient à l'aide!**

**Pril
détend l'eau**

«L'eau détendue» par PRIL décharge la ménagère d'une grande partie de sa tâche. Elle est plus active que l'eau ordinaire, qui s'écoule avec peine par-dessus la graisse et les impuretés. «L'eau détendue» par PRIL est plus fluide et mouillante. Elle pénètre sans peine sous les particules de graisse et de saleté et emporte tout. Avec cela, elle ménage la porcelaine fine, ainsi que votre peau et les ongles de vos mains. Elle présente en outre un grand avantage: **Avec «l'eau détendue» par PRIL, plus besoin d'essuyer!** Il suffit de placer la vaisselle verticalement; celle-ci sèche et brille d'elle-même, sans laisser la moindre trace, prête à être rangée dans l'armoire.

**Relaver et nettoyer
seulement avec Pril!**

- «L'eau détendue avec PRIL»... est plus liquide et mouillante que l'eau ordinaire
- ...elle pénètre sans peine sous la graisse et les impuretés et enlève tout
- ...nettoie à fond et protège ainsi la peau
- ...empêche les dépôts graisseux dans les plats, seaux, cuvettes et baignoires
- ...emporte les mauvaises odeurs
- ...plus besoin d'essuyer
- ... tout brille et respand de propreté.



Un paquet de PRIL = 1 mois de relavage = 30 quintaux de vaisselle propre. Le grand paquet de PRIL ne coûte que 75 cts: on peut relaver 120 x avec un grand paquet de PRIL; rincer 1 x ne coûte ainsi qu'un 1/2 ct. environ. A Noël, nous penserons tous à ce que la ménagère accomplit chaque jour! A l'avenir, PRIL sera pour elle une aide pratique et avantageuse. **Avec «l'eau détendue» par PRIL, 10 mains diligentes dans la maison!**



Découpez cette annonce et montrez la à votre mari. — il se félicitera de votre record!

Au coeur de l'hiver voici les vertus de l'été

**Appenzeller
Alpenbitter**

Alleinfabrikanten: Emil Ebneter

LES SPECTACLES

THEATRES GENEVOIS

Comédie. Du 26 décembre au 3 janvier: *George et Margaret*, comédie de Gérald Savory, adaptée par M.-G. Sauvajon et Jean Wall. Ce George et cette Margaret, on ne les voit jamais sur scène, comme l'Arlésienne et Godot. Ils évitent les invitations d'une famille où Malcolm, le père, est plongé dans les mots croisés du «Times», qui lui font gagner des lots inutilisables; où la mère est toujours en retard d'une idée; où Claude, un enfant, est amoureux de la bonne et sa sœur d'un ami de ses frères, etc. Tout cela est d'une drôlerie irrésistible et fera les délices du public des fêtes de fin d'année. Les principaux interprètes seront deux artistes de Paris en représentation: Huguette Vergne et Yves Furet, et deux artistes genevois fort aimés, Hélène Dalmat et Alex Fédó.

Théâtre de Poche. Du 28 décembre à fin janvier: *Célimar le Bien-Aimé*, de Labiche. Comme son nom l'indique, l'immortel personnage de Labiche est tellement aimé qu'il l'est non seulement de ses maîtresses, mais même de leurs maris. Comme trop c'est trop, pour se débarrasser des maris qui encombrant ses amours et son existence, il trouve le bon truc: il leur emprunte de l'argent! Cette joyeuse fantaisie sera jouée par Jeanne Davier, Liliane Aubert, Fabienne Faby, William Jacques, François Simon, Olivier Brun, Serge Nicolof, Pierre Barra dans les décors de Georges Grobéty.

Casino-Théâtre. Dès le 30 décembre, *Bourrasche*, le célèbre vaudeville de Mouezy-Eon, sera joué par Rimert, le grand comique et parfait artiste entouré de toute la troupe. Soirées de fou rire en perspective!



Huguette Vergne joue le rôle de Frankie dans «George et Margaret» à la Comédie de Genève.



Alfred Gehri, le souriant auteur des «Nouveaux du Sixième étage». (Photo Presse-Diffusion, Lausanne)



Florence Blot, la fantaisiste parisienne qui se produira au *Coup de Joran*, le cabaret neuchâtelois.

travail, toujours en train de répéter une nouvelle pièce ou de tourner un film, puisse sortir de Paris. Yvonne Printemps, à ses côtés, donne chaque fois à la pièce l'équilibre qui lui manquerait si Fresnay, seul de sa qualité, écrasait le reste de la distribution. La pièce choisie met en valeur leurs deux tempéraments. Yvonne Printemps sera Agnès, une infirme qu'un riche industriel (Fresnay) a recueillie et à laquelle il est très attaché. Elle joue le rôle de confidente, comme dans le théâtre classique (d'ailleurs Bourdet construit ses œuvres de façon très classique. Au cours d'un voyage en Amérique, l'industriel s'éprend d'une femme belle, sportive. Il ne sait plus que faire. L'infirme intervient. Il y aura un mariage blanc, non consommé, mais lorsque l'Américaine revient, elle déclare aimer son mari. L'industriel s'en va. Bourdet, on l'a souvent répété, est l'un de nos meilleurs psychologues. Il en rajoute même parfois un peu trop... Grâce à Fresnay et Yvonne Printemps — le couple de théâtre le plus célèbre de Paris — chaque nuance du style de Bourdet sera rendue, chaque trait sera placé à sa juste valeur, sans que pourtant le mouvement de l'action ne se rallen-

plus de la vie des rois. On s'intéressait à leurs problèmes de locataires obligés de cohabiter, car au sixième on n'est pas riche, et seuls les riches peuvent se permettre d'ignorer leur prochain. Dans *Les Nouveaux du Sixième étage*, on retrouve les mêmes personnages: les trois commères du palier, le peintre, la propriétaire, Hochebot, le romancier-comptable, sa fille Edwige et son genre Jojo, le petit mécano. On retrouve aussi un mélange pareil de ce réalisme qui allait venir à la mode un peu plus tard, grâce au film italien (Gehri fut donc un précurseur) et de cette poésie douce des êtres et des choses que l'auteur morgien sait exprimer à merveille. L'esprit de Gehri dans «Sixième étage», n'est-ce pas cette douceur des paysages de La Côte, cette bonhomie de chez nous, cet humour un peu triste qui entre au contact de l'esprit parisien, plus caustique, plus superficiel aussi parfois? Suite de sketches, tranche de vie, la pièce a été créée en 1943, à Lausanne, par la Compagnie Jean Hort. Emmenée en tournée en Suisse, elle fut jouée 78 fois, chiffre record pour une pièce de langue française dans notre pays. C'est à Lausanne également qu'elle sera reprise en ces derniers jours de 1953, dans une mise en scène de Jean Hort. On y fera la connaissance de ces nouveaux personnages pittoresques qui donnent son titre à la pièce et dont l'un, Aline, sera la cause involontaire du drame qui risquera de désunir le ménage d'Edwige et Jojo. Joyeux, comique, par instant dramatique, ce second épisode ne le cède en rien au premier, tout en formant une pièce en soi, de sorte que tous les spectateurs qui n'ont pas vu «Sixième étage» trouveront le même plaisir aux «Nouveaux». On verra jouer Claude Anny (Germaine), Paul Ichac (Hochebot), Blanche Derval (la propriétaire), Jane Savigny (Jeanne), Georges Monval (Jojo), une jeune Lausannoise que Paris a révélée la saison dernière: Jane-Lise (Edwige), etc.

Petit-Chêne. Dès le 28 décembre et durant le mois de janvier, tous les soirs (et en matinée pendant les fêtes) *Le Mari qui ne compte pas*, de Roger Ferdinand. Mise amoureusement au point par Marcelle de Kenzac, cette joyeuse aventure apprendra aux spectateurs comment il peut arriver qu'un mari ne compte pas, ce qui ne manquera pas de les divertir follement.

SPECTACLES NEUCHATELOIS

Le Coup de Joran donnera du 30 décembre au 2 janvier, à l'occasion des fêtes, un programme gai à l'enseigne des «Airs de Paris». On y applaudira, arrivant tout droit de la Ville Lumière, la fantaisiste burlesque Florence Blot, qui a fait la joie des principaux cabarets parisiens; le comédien-discur-mime Pierre Boulanger, qui représentera la Rive gauche, et le chanteur Serge Berry, vedette de la TV française. Une façon bien agréable pour les Neuchâtelois du Bas de passer d'une année à l'autre!



SOUS RÉSERVE DE MODIFICATIONS DE DERNIÈRE HEURE

LE CINÉMA

LILI

Quatre lettres, quatre vedettes et quatre marionnettes définissent le film le plus tendre et le plus joli de la saison. Lili est une petite Française pas très belle, pas bien habillée, innocente comme il n'est pas permis de l'être à seize ans, qui se trouve abandonnée dans un bourg où se tient une foire. Si elle n'était pas cette orpheline esseulée que rudoie la malignité du monde, peut-être aurait-elle eu un sort semblable à celui de toutes les petites Françaises de France, malgré sa trop grande sensibilité et son incorrigible naïveté; mais que voulez-vous qu'il fit, ce tendron ouvrant de grands yeux étonnés devant les affiches multicolores de la foire? Bécassine au chapeau bête piqué d'une fleur, aux sourcils éculés, à la mine effarée, la femme-enfant va commencer par s'éprendre d'un illusionniste qui l'épate. Lili n'a pas de cervelle, mais elle a un cœur pour aimer, comprendre vaguement qu'on se moque d'elle, et souffrir. Son cœur écoute les quatre guignols d'un petit théâtre qui lui font un brin de morale. S'est-elle seulement aperçue que ces bonshommes sont en bois? Un dialogue s'engage entre elle et eux, qui fait une comédie ravissante. Derrière le rideau du théâtre guignol se cache le montreur, vulnérable comme sa partenaire improvisée, sensible comme elle, et qui voudrait bien qu'elle lui prête quelque attention. La réalité trop cruelle s'estompée et le rêve occupe maintenant l'écran. L'héroïne y rencontre les ma-

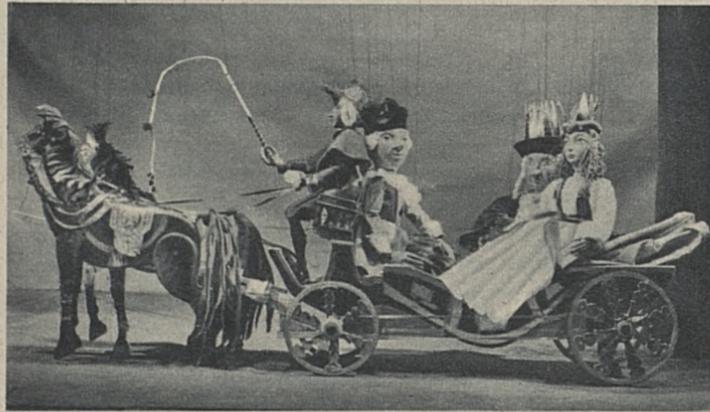


Leslie Caron et Mel Ferrer n'ont jamais eu de partenaires aussi amusants que Poil-de-Carotte et le géant Golo.

rionnettes et y danse avec leur montreur, l'illusionniste et la partenaire de celui-ci un ballet féerique qui lui fournit la clé du bonheur, c'est-à-dire l'amour de Paul le montreur, avec qui elle fera sa vie, sa carrière. Leslie Caron et Mel Ferrer, tous deux danseurs, forment ce couple tendre et douloureux qui vit dans la lune. Jean-Pierre Aumont et Zaza Gabor leur opposant les caractères du marchand d'illusions et de sa compagne. Charles Walters conduit l'action en homme de goût qui sait donner du rythme et de la profondeur aux images. Les visages de Marguerite, Renardo, Poil-de-Carotte ont été taillés dans le bois par un graveur génial.



A peine sortie de l'enfance, Lili (Leslie Caron) tombe dans un champ de foire dont elle prend les illusions pour des réalités. A gauche, J.-P. Aumont. (Photos M.-G.-M.)



Scène du carrosse dans «Le Chat botté» des Marionnettes de Genève.

Théâtre des Marionnettes. Dès le 27 décembre et quatre fois par semaine jusqu'à fin janvier: *Le Chat botté*, de Perrault. En l'occurrence, il s'appelle le chevalier de Beau Minon et il a pour comparses le marquis de Carabas, l'ogre Olibrius, le roi et sa fille, ainsi qu'un Conseil de huit animaux, oiseaux et quadrupèdes. Cette délicieuse adaptation du conte de Perrault est due à Mlle Laure Choisy. L'animatrice du spectacle est Mlle Marcelle Moynier, la mise en scène étant signée Ing. Ruvina et les décors, Striinsky.

TOURNEES FRANÇAISES

Hyménée, d'Edouard Bourdet, avec Yvonne Printemps et Pierre Fresnay. (Au Municipal de Lausanne les 24, 26, 27 décembre et au Capitole de Bienne le 29 à 20 heures.) Ce sera un vrai spectacle de fête, car il est rare que Pierre Fresnay, surchargé de

tisse. Un excellent spectacle en perspective!

THEATRES LAUSANNOIS

Municipal. Du 30 décembre au 4 janvier: *Les Nouveaux du Sixième étage*, d'Alfred Gehri. Cet auteur a écrit beaucoup de pièces dans son existence, mais par une sorte de miracle, il est devenu l'homme d'une œuvre et je dirai même d'un étage: le sixième! Lorsqu'il fut créé à Paris, «Sixième étage» obtint un tel succès qu'il fut immédiatement traduit en plusieurs langues, joué à Budapest aussi bien qu'à Berlin, avec le même engouement de la part du public. On peut se demander à quoi tient cet enthousiasme. Je crois que Gehri a su porter à la scène les petits drames de la vie quotidienne et que des milliers de braves gens se sont reconnus dans Hochebot ou Max Lescalier. On ne leur parlait



Yvonne Printemps et Pierre Fresnay dans «Hyménée» de Bourdet, à Lausanne et à Bienne. (Photo Bernand, Paris)



La troupe du *Petit-Chêne* répète en gaité l'une de ses prochaines pièces. (Photo Bech, Lausanne)

LES SPORTS

CONCERTS

Orchestre de la Suisse romande. Carl Schuricht, le célèbre chef d'orchestre, dirigera le concert populaire du 28 déc., à 20 h. 30, au Victoria Hall de Genève. A son programme, il a inscrit trois œuvres de grands maîtres: la «Première Symphonie en ut majeur» et l'«Ouverture de Léonore No 111» de Beethoven et la «Symphonie No 1 en ré mineur» de Brahms.

Lausanne. Le 24 déc., à la Cathédrale, concert de la nuit de Noël.

FOOTBALL. Matches romands du 27 déc.: La Chaux-de-Fonds-Chiasso, Servette-Grasshoppers, Granges-Lausanne, Bâle-Fribourg, Malley-Schaffhouse et Lugano-Cantonal.

SKI. Si la neige vient: A Villars-Chesières, le 25 déc., slalom de Noël; à Saint-Cergue, concours de saut en nocturne, le 26; à Crans-sur-Sierre, le 27, slalom géant pour la Coupe Robinson; à Saas-Fee, le 26, slalom de la Saint-Etienne; à Gstaad, le même jour, concours de saut.

CURLING. De nombreuses manifestations sont annoncées: la Charly's Cup à Gstaad le 25, le Trophée Robert Wehren à Saanen le 27, et le lendemain, à Zermatt, le début de la Coupe Félix Bonvin.

HOCKEY SUR GLACE. Ce week-end sera celui de la Coupe Spengler à Davos. Elle intéresse les Romands puisque Young Sprinters y participera en compagnie de La Haye, Füssen, Crefeld, Milan-Inter et Davos. De son côté, Grasshoppers recevra Lausanne le 27; en Ligue B, le 26, Rotblau (Berne)-Götteron (Fribourg); le 27, Viège-Rotblau et Gstaad-La Chaux-de-Fonds. Villars-Chesières organise un tournoi du 25 au 27 décembre.

NATATION. Le 25, à Genève, la traditionnelle Coupe de Noël. Nyon organise aussi une compétition analogue.



Partout vous recevez maintenant
pour —.50 le paquet de mouchoirs Tempo tant appréciés.
Tempo mentholé contre le rhume —.70 le paquet.



Un mouchoir qui n'a servi qu'une seule fois contient 135 millions de bacilles et il n'est donc guère indiqué de s'en servir une deuxième ou même une troisième fois. Combien plus hygiéniques et propres sont les mouchoirs Tempo exempts de germes. Vous pouvez vous les procurer maintenant partout au prix de —.50 et —.70 le paquet Tempo mentholé à se servir contre le rhume.

Fabrication Camelia Str-Call



Bilten - avertissement pour tous les automobilistes

Cette petite commune du canton de Glaris fut, il y a quelques semaines, le théâtre d'un tragique accident d'autos qui devint d'un jour à l'autre l'objet de toutes les conversations.

Sept voitures s'emboutissent les unes dans les autres, causant plusieurs victimes. Les responsables ? Brouillard et verglas !

Cette catastrophe prit le sens d'un avertissement pour les automobilistes conscients de leurs responsabilités. **Ne serait-il pas plus prudent — par verglas et brouillard épais — de renoncer à poursuivre par la route pour se confier au chemin de fer ?...** La mauvaise visibilité et les routes verglacées représentent un danger égal pour les automobilistes, les cyclistes et les piétons.

Songez qu'une bonne assurance-accidents telle que celle dont peuvent bénéficier nos abonnés vous protège — vous et les vôtres — des conséquences financières souvent désastreuses d'un accident.

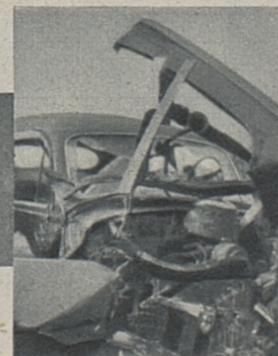
L'une des victimes du tragique accident de Bilten était assurée par une de nos revues. Conformément aux conditions, la « Winterthur » versa aux survivants l'indemnité contractuelle en cas de décès

Fr. 6 000.-

A. N., l'un de nos abonnés, tomba lourdement sur la route verglacée. Une fracture des vertèbres dorsales entraîna une embolie pulmonaire foudroyante. Selon les conditions, la « Winterthur » paya aux survivants, au nom de « L'illustré », la somme de

Fr. 6 000.-

L'assurance pour abonnés des Editions L'illustré S. A. est contractée auprès de la « Winterthur », Société suisse d'assurance contre les accidents, à Winterthur.



«VOUS AVEZ LA PAROLE»

Lecteurs prenez la plume...

La Turquie et «L'Illustré»

Un de nos lecteurs d'Istanbul nous écrit une lettre pour nous dire que les lecteurs turcs de notre journal aimeraient que nous parlions davantage du pays qu'ils habitent :

«Je suis un admirateur de votre journal, nous dit-il notamment. Je suis avec intérêt vos articles et vos photos. Cependant, j'y trouve très rarement les événements et les échos de la Turquie».

Nous rappelons à nos amis ottomans que nous avons consacré, cette année, plusieurs pages à leur pays, notamment lors des récents anniversaires turcs.

Les Suisses à l'étranger

Un Suisse de Buenos Aires, M. André Marquis, nous envoie une lettre désenchantée, au sujet des conditions de vie et de travail réservées aux Suisses émigrant en Amérique du Sud :

«Premièrement, nous écrit notre correspondant, quand un Suisse va à l'étranger, il faut bien qu'il se dise une chose : il sera seul et ne devra compter que sur lui-même. On a tendance à penser : je chercherai du travail dans une compagnie suisse et j'en aurai tout de suite. Malheureusement, ceci est vrai pour les Allemands, les Italiens, les Espagnols, etc., mais tout à fait faux pour les Suisses. En effet, un Suisse ne donnera jamais du travail à un autre Suisse. Il sera toujours bien apprécié par les ressortissants d'autres nations, Allemands, Argentins, etc., mais pas par les Suisses. Tous

les ouvriers suisses que j'ai connus ici m'ont dit la même chose». Et M. Marquis de conclure : «Donc, je ne conseille à personne de venir en Amérique du Sud. Si un Suisse veut s'expatrier, qu'il aille en Amérique du Nord ou au Canada, mais pas ici».

Là comme en beaucoup de choses, il convient, pensons-nous, de ne pas trop généraliser !

Santos-Dumont, héros de l'air

La légation du Brésil, à Berne, nous fait remarquer, à propos de notre article : Il y a 50 ans, l'homme volait pour la première fois, paru le 3 décembre, dans notre No 49, que l'invention des appareils «plus lourds que l'air» n'est pas due au seul génie des frères Wright, mais à toute une équipe de pionniers, dont fait partie, entre autres, l'aviateur brésilien Santos Dumont. Nous signalons, à ce propos, à tous ceux qui s'intéressent à ce héros de l'air, l'ouvrage que le colonel Pierre Paquier a écrit, aux Editions du Conquistador, à Paris, sous le titre : Santos-Dumont, maître d'action.

«Ceux de la vingt-cinquième heure»

Nos lecteurs se souviennent que, sous ce titre, L'Illustré No 49, du 3 décembre 1953, avait publié un grand reportage sur les «personnes déplacées». Le Comité intergouvernemental pour les migrations européennes, à Genève, nous donne, à ce sujet, en une longue lettre que nous ne pouvons publier entièrement, les précisions suivantes :

«1. L'OIR n'a pas transporté un million de personnes déplacées «à ce jour», mais bien «au 31 janvier 1952», date à laquelle a pris fin l'activité de cette organisation. 2. Il n'y a pas, en France, «encore un million de réfugiés politiques», mais 283 000... Plus de la moitié de ces réfugiés (135 000) datent de la guerre civile espagnole. 3. Le titre exact de l'organisation internationale qui a tenu une conférence à Venise en octobre est «Comité intergouvernemental pour les migrations européennes», en abrégé CIME, au nom de laquelle nous avons l'honneur de vous écrire. 4. Le CIME a son siège à Genève. Vingt-quatre gouvernements en font partie, dont la

Suisse... La mission du CIME ne se borne pas aux seuls réfugiés, ni au seul transport des émigrants, mais elle touche au problème si complexe des excédents de population de l'Europe et même, sous certains aspects, au développement des pays d'outre-mer ayant besoin de main-d'œuvre. 5. Le «World Council of Churches» (Conseil œcuménique des Eglises) ne «continue» pas les travaux du CIME, mais leur apporte sa précieuse contribution... 6. Enfin et surtout, ce n'est pas la confé-

rence de Venise qui a «prévu le placement de 214 000 personnes aux Etats-Unis» (aucune organisation internationale ne pourrait prévoir quoi que ce soit dans un domaine qui est strictement de la souveraineté d'un Etat) mais bien le Congrès et le président des Etats-Unis eux-mêmes. Le «Refugee Relief Act», signé par le président Eisenhower le 7 août 1953, prévoit l'entrée hors quota de 209 000 réfugiés d'Europe au cours des trois prochaines années».

MI-FIGUE, MI-RAISIN

AU MASCULIN

* Orson Welles, au Saint-Bernard, a dit : « Ces chiens, qui ne cessent d'être féroces que devant un homme en péril, ressemblent beaucoup à ces femmes qui ne supportent leur mari que lorsqu'il est malade ».

* Lu dans le Kensington News : « Gentille chienne bâtarde recherche une maison où l'on aime les animaux, dans laquelle on serait aussi disposé à prendre soin de son jeune maître ».

* Un inventeur britannique a réalisé une boîte à cigarettes pour réduire la consommation du tabac de la femme chez elle. Le coffret se règle comme un réveille-matin et ne s'ouvre qu'à l'heure marquée par l'époux, pour quelques secondes, juste assez pour prendre une cigarette.

* Les femmes disent toujours à l'homme : « Si vous m'aimez, soyez patients ». Mais lorsque les hommes cessent d'être impatients, les femmes leur disent : « Vous ne m'aimez donc plus ».

* Carnonsky a donné le secret de sa formidable longévité, de son dynamisme conquérant : « J'ai toujours abusé de tous les excès ».

AU FÉMININ

* Walter Winchell a dit : « A Hollywood, le mariage est une raison suffisante pour divorcer ».

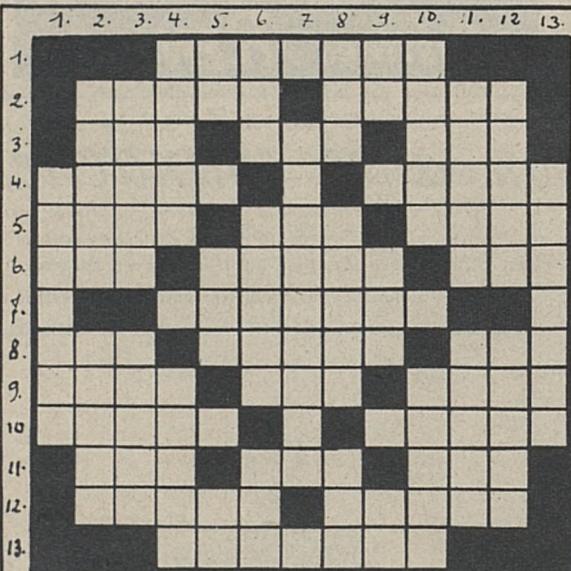
* Charlie James, le couturier américain, a fait une robe pour Mme Arturo Lopez, toute en faille d'or. « A tel point qu'on y pourrait tailler cinq cents épaulettes d'officiers de marine ; on voit que ça peut toujours servir, et que la mode mène insensiblement à l'escadron ». Sa meilleure cliente est Mrs. Harrison Williams, qui rêve d'acheter un appartement à Paris, mais ne trouve malheureusement rien d'assez cher !

* Lu dans le quotidien hongrois Villagoçag : « Les femmes anglaises n'ont droit à l'égalité des droits que sous la potence ».

* Antonio, dit « le coiffeur de Martine Carol », va présenter une nouvelle teinture pour cheveux : le vert foie. A quand le jaune herbe ?

* « Les femmes font souvent des hommes ce qu'elles font de leur corset. Tout le jour, elles le croient indispensable à leur bonheur, mais, le soir, quand elles s'en séparent, elles disent : ouf ! » Le mot est de Francis Carco.

MOTS CROISÉS



Horizontal : 1. Maléfique. 2. Mince et fragile. — Vent grec. 3. Roue à gorge. — Sous roche. — Dans l'estuaire. 4. Il tempête. — Père d'un canard non apprivoisé. 5. Dans autant. — Sigle postal. — Rivière de France. 6. Dans la Sprée. — Epoux. — Bateau poétique. 7. Phèdre l'était d'Hippolyte. 8. Autour des îles. — Cavité. — En épicerie. 9. Rivière savoyarde. — Chez l'accusé. — Verbe existentiel. 10. Ce que dit la chouette. — Moitié de l'art de Rembrandt. 11. Roi juif. — Roi juif. — Fleur évangélique. 12. Compris. — Sur le lait. 13. Partie de la salière.

Vertical : 1. Petit soutien de bois. 2. Ensemble mutilé. — Ville d'une héroïne d'A. Daudet. 3. Cheval et bœuf lapons. — Lurette. 4. L'inconcevable rien. — A ne pas réprimer. 5. Article étranger. — En Provence. — A toi. 6. A battre chaud. — Intouchable. — Dans le gigot. 7. Excès. 8. Aride. — Empereur « délicieux », amant malheureux. — Moyen de transport télescopé. 9. Pronom. — Instrument de labourage sans queue ni tête. — Annoncier (phonét.). 10. Entre Enfer et Terre. — Héroïne anglicisée de la guerre de Troie. 11. Village tarbais. — Partie fine de la laine cardée. 12. Mesure de capacité. — Manie vieillotte. 13. Arbuste à fruits comestibles.

Solutions des Mots croisés du No 51

Horizontal : 1. Illustration. 2. Moine. Anémie. 3. Puritanisme. 4. Epaves. Eté. 5. Cérames. 6. Icarien. Mort. 7. Maison. Ferre. 8. Emoi. Dernier. 9. Ni. Tna. Etan. 10. Tôle. Nil. Uri. 11. Ane. Atre. Vertical : 1. Impedimenta. 2. Loup. Camion. 3. Lira. Aio. LE (aillé). 4. Université. 5. Sète. Io. 6. Ascendant. 7. Ran. En. Ir. 8. Anier. Frêle. 9. Testament. 10. Immémoriaux. 11. Oie. Erreur. 12. Né. Aster. Il.



Toujours prête à partir, jamais défailante en marche... sûre, maniable, rapide... confortable et économique... d'une tenue de route impeccable...

C'EST PARCE QUE TOUT CELA EST VRAI...

que la cote de la «203» ne cesse de monter. Questionnez un des 375 000 usagers.

Agents dans toute la Suisse.

203 Peugeot

4 portes, 4 vitesses
Chauffage et dégivreur

à partir de Fr. 7400.-



BRYLCREEM

le cadeau parfait!

BARBEZAT & CIE, FLEURIER / Neuchâtel



A N G L E T E R R E
S P A W A
 ÉCOLE POUR L'ANGLAIS à BOURNEMOUTH
COURS D'ANGLAIS
 Demandez prospectus et documentation au :
SECRETARIAT DE L'ÉCOLE SPAWA
 Talstrasse 82, ZÜRICH 1, - Tél. (051) 279754

Brûlures d'ESTOMAC
 soulagées en un instant
 Brûlures, crampes, aigreurs, ballonnements : soulagez instantanément ces maux d'estomac en suçant au dessert, — comme des bonbons — 2 Pastilles Rennie : les douleurs cessent tout naturellement. Pharmacies

Pastilles RENNIE

Réveillon aux chandelles

En cette période de l'an où le temps et l'argent sont précieux, n'oubliez pas que les patrons RINGIER en couleurs vous économiseront l'un et l'autre de ces facteurs.

Ig 19998

Ig 19996

Ig 19993

Ig 10011

Ig 19993. 40+44. Délicieuse de fraîcheur, une robe à confectionner courte ou longue. Métrage pour taille 40 : 5.60 m. en 90 cm. (courte).
 Ig 19996. 38+42. Modèle de coupe très étudiée, relevé d'un nœud sur le corsage. Veste assortie. Métrage pour taille 38 : 4 m. en 90 cm.
 Ig 19998. 40+44. Très ample de jupe, une robe qui vous donnera des ailes. Ceinture nouée au dos. Métr. pour taille 40 : 6 m. en 90 cm.
 Ig 10011. 42+46. Et voici le deux-pièces que vous attendiez ! Vous le porterez avec ou sans empiècement. Métrage pour taille 42 : 2.60 m. en 130 cm.

Bon de commande à la page 28

SÉQUENCES DE NOËL

PAR MAX-ANDRÉ DAZERGUE

J'ai feuilleté ton cœur comme un livre d'images... Elles ne sont pas toutes en couleurs!... Mais j'ai pour les regarder l'enthousiasme de l'enfant et l'indulgence de l'amateur...

Tu étais rêveuse, ce soir-là, et plus encore indécise, dans l'attente de la nouvelle neige. Et tu m'as demandé tout haut ce que, depuis huit jours, tu te demandes tout bas :

— Qu'allons-nous bien faire pour Noël?...

Moi, je le sais déjà, du moins en partie. Avant tout, pour Noël, j'ai un article à faire!... Celui-ci. Car je m'y prends longtemps à l'avance, comme toi pour ta robe...

On peut rester chez soi, d'abord. Jusqu'à près de minuit, nous deviserons au coin du feu. Je ne lirai pas mon journal, peut-être pour mieux t'aider à dévider ta laine; car tu es en train de me confectionner avec amour un éblouissant pullover, que tu m'abandonneras sur le dos, en cours d'essayage, vers onze heures, pour aller t'habiller. Nous irons à la messe de minuit. L'église sera bruisante et blonde, et la nuit blanche et bleue. Dans le murmure des chants et des orgues, je contemplerai ton cher profil penché, avec une larme au bord des cils. Je te reverrai jeune fille, puis penserai à notre mariage, et à ton âme blanche comme ta robe... Et je regarderai la crèche illuminée, avec sa paille dorée et son enfant Jésus...

Puis, vite, nous rentrerons chez nous, sous les étoiles ou les flocons. Une collation nous y attendra. Et lorsque naîtra l'aube grise, ta tête depuis longtemps sera sur mon épaule, tandis que les bulles d'un reste de champagne crèveront une à une dans les coupes ternies, comme nos rêves...

Non?... Tu préfères sortir, n'est-ce pas? Ne fût-ce qu'à cause de cette splendide et stupide robe, d'un tissu si fragile, puis trop décolletée, avec laquelle tu risques encore de prendre froid!...

Nous irons dans un grand restaurant, comme tu les aimes. Il y aura autant de victuailles amoncelées sur la table que derrière les vitres givrées. Tu mangeras surtout des huîtres, grignoteras de la bûche, en me jugeant un goinfre de goûter tout le reste, et en me menaçant de ne pouvoir dormir...

Nous ne dormirons pas. L'aurore nous trouvera dans la ville animée, avec les premiers marchands, attablés devant une soupe au fromage de Gruyère qui te paraîtra délicieuse, tout en te réchauffant, et dont, les 364 autres jours de l'année, tu n'avalerais pas une cuillerée parce que, la soupe, ça fait grossir!

Nous pouvons aussi recevoir des amis, de la famille, une foule de gens...

Alors, pour toi, le Réveillon commence l'avant-veille... Tu rentreras des boutiques ployant sous le poids des paniers, et tout le jour, sentant venir l'inévitable migraine, je te verrai te débattre avec leur contenu, pleine de bonne volonté, mais déjà à cran!... Tu auras alors des mots cinglants pour les hommes qui tournent et virent, inutiles, quand, d'aventure, ils sont à la maison. Mais tu fleuriras la table...

...Et quand nos gens arriveront, un pauvre petit sourire crispé animera tes traits tirés. Pour toi seule, deux comprimés d'aspirine remplaceront le porto.

Au petit jour, chancelante devant une montagne de vaisselle sale, tu me jureras tes grands dieux que tu n'es pas fatiguée,

non sans évoquer toutefois, à haute et intelligible voix, ces femmes bienheureuses qui réveillent dehors, comme tout le monde!...

Non, Madame, pas comme tout le monde...

Il est des pauvres dans la grande ville, et dans des quartiers inconnus. C'est à eux que nous songerons, la veille même de Noël, avant la nuit traditionnelle...

Pareille à une petite fée, tu accrocheras, de tes doigts aux ongles vernis, des jouets puérils à des branches vertes. Tu allumeras toi-même les bougies des sapins, chercheras les souliers au fond des cheminées. Et pour mieux faire la charité, tu seras bonne de te taire, les beaux discours ne servant de rien. Je préfère te voir glisser, blanche et pâle, en grand silence, et se refléter ton sourire sur les bouches plus bruyantes de ces enfants comblés, ivres d'un immense et fugitif bonheur...

Si nous habitons la campagne? Cela aussi, peut-être, te plairait?...

Notre maison serait perdue dans tout ce blanc, avec le carré rouge de sa fenêtre close, telle une silhouette d'ombre chinoise.

Nous nous rendrions à l'église en suivant un sentier vierge et, à chaque pas, s'enfleraient à notre oreille, comme une musique divine, des voix frêles chantant la Nativité, tandis qu'un grand sapin tout pareil à un bonhomme de neige, tant il serait chargé de flocons blancs, écorcherait d'une de ses branches le disque d'argent de la lune...

Ce que nous ferons pour Noël? En définitive, je l'ignore. Et toi aussi, probablement... Nous verrons bien... A quoi bon trop prévoir les choses? Sais-tu seulement s'il neigera, comme le voudrait la tradition?

Pour l'instant, je ne veux rien retenir de précis de tant d'images multipliées, qu'ont révélées, ensemble, ton cœur et mes rêves. Je sais que tu seras jolie, et que minuit ne sonnera point cette nuit-là comme les autres! Je sais que ce sera Noël enfin, et que tu seras tendre, et que je serai bon.

Alors, ce soir-là, nous choisirons... Je ne souhaite à présent que de ne plus rien dire, paupières mi-closes et pensées en veilleuse, dans la quiétude profonde de la ville endormie, morose comme un enfant sage, me berçant d'histoires brèves ou de récits menteurs, en feuilletant ton cœur, tel un livre d'images...



D.W. Pataca

UN PARFUM FASCINANT

SOUS FORME NOUVELLE,

SOLIDIFIÉE.....



Olivin/Doetsch, Grether & Cie. S. A.

Chip - si frais, si doux et séduisant - est le véritable «parfum de la bonne humeur». Sa ténacité est étonnante!

Et puis: fini les taches et les flacons brisés. Une touche de Chip - et déjà un parfum au charme juvénile vous entoure!

CHIP

Dans un étui élégant, or et noir, un cadeau de Noël très apprécié au prix modique de Fr. 5.20



À ne pas manquer!

Tous chez Pfister le lendemain de Noël!

Les fiancés et toutes les autres personnes qui ont besoin de meubles feront bien de profiter du «pont» de Noël pour aller visiter l'une ou l'autre de nos magnifiques expositions à Lausanne, Genève, Berne, Zurich, St-Gall ou Bellinzona, ou encore à notre fabrique de Suhr près d'Aarau. Une visite est d'autant plus indiquée que l'on peut voir actuellement les nouveaux modèles originaux Pfister 1954, exposés avec beaucoup de goût et répartis par catégories; chacun de ces modèles a son prix clairement marqué.

Profitez de l'occasion pour venir contempler notre splendide choix, qui vous laissera un souvenir inoubliable!

Et si vous ne pouvez vous déplacer, demandez-nous de vous faire parvenir nos dernières offres; nous le ferons gratuitement et sans aucun engagement pour vous.



Lausanne, 13 Montchoisi
Genève (Dépôt), 44 Servette

Chez vous, tout à loisir

Vous pourrez examiner nos dernières offres si vous envoyez, aujourd'hui même, le présent BON à Pfister Ameublements S.A., Lausanne. Veuillez me faire parvenir, gratuitement et sans engagement de ma part:

- a) Vos derniers prospectus en couleur pour mobilier d'environ Fr.
- b) La brochure relative à votre plan d'épargne pour l'achat de meubles.
- c) Votre nouveau prospectus en couleur pour meubles rembourrés.
- d) Votre catalogue pour studios et meubles combinés.
- e) Des renseignements sur l'échange de meubles usagés contre des neufs.

Nom: _____

Rue: _____ No _____

Lieu: _____

Je m'intéresse à: _____

(Biffer ce qui ne convient pas)

806 B / 307

Soyez les bienvenus en Allemagne!

Vacances
Repos
Distractions
en toute saison

Stations
climatiques et
thermales

Centres d'éducation
Autostrades

De sympathiques
petites villes
romantiques

Renseignements
et dépliants
gratuits auprès
de votre
agence de
voyage ou du

Théâtres,
concerts,
musées

Sports, casinos
boîtes de nuits

De grandes villes
modernes
actives
vivantes

Logement à prix
raisonnables
dans les hôtels
et auberges

Mets et boissons
pour tous les goûts

Prix réduits
sur les
Chemins de fer
allemands

Plus besoin de visa



Bureau d'informations touristiques pour l'Allemagne

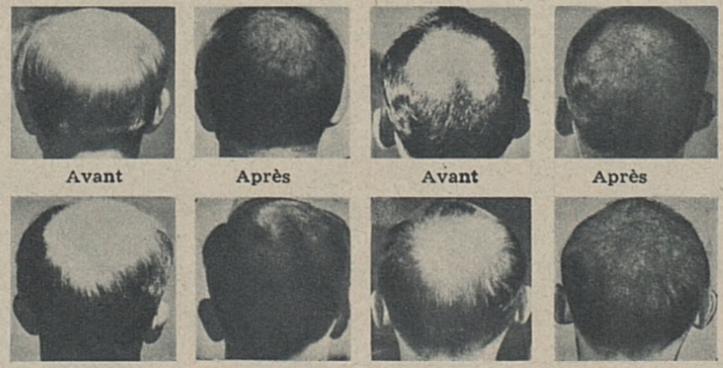
Dépt. I, 82, Talstrasse Zurich Téléphone (051) 25 13 87

LE STIMULANT

APERITIF AU VIN ET QUINQUINA

Le problème des soins de votre chevelure a trouvé sa solution!

Le remède contre la chute des cheveux est trouvé. On l'a cherché longtemps: il tient ses promesses. Ce n'est qu'après des années d'essais que l'on a découvert les agents actifs contenus dans les produits Erol et El-Fix actuels; ces produits garantissent, dans presque 100% des cas, l'arrêt de la formation des pellicules et de la chute des cheveux, et généralement une nouvelle pousse sur les têtes affligées de calvitie normale. Contre la chute des cheveux, pour en revivifier la croissance, utilisez Erol et El-Fix combinés, car ce n'est qu'ainsi que les agents actifs de ces deux produits peuvent avoir toute leur efficacité.



l'emploi d'Erol et El-Fix.

On peut dès maintenant compter sur de tels résultats dans la plupart des cas courants de calvitie. Erol (tonique des cheveux, régénère le cuir chevelu). Le flacon dep. Fr. 3.10 El-Fix (crème nourrissante spéciale du cuir chevelu et pour l'entretien de la chevelure) Le tube Fr. 3.45 En vente dans les pharmacies, drogueries et chez les coiffeurs. Vente seulement en Suisse.

A L'ÉCOUTE DU MONDE

(De nos services à l'étranger)

Vœux de bonne année

* Pierre Brasseur, qui joue chaque soir Kean à guichets fermés, aurait dit : « Je souhaite que pour le Nouvel-An 2053 un acteur joue au Théâtre Louis-Jouvet, qui sera construit sur la rive de la Seine, une pièce intitulée Brasseur.

Ils déteignent

* Un jour, je reconnus parmi les cornacs indiens du Cirque Knie un ancien camarade d'école, natif de mon village. Les Peaux-Rouges qui dansent à Paris sont-ils plus sérieux? Fernandel prétend que celui qui se trouvait à côté de lui, lorsqu'il fut nommé Peau-Rouge d'honneur, a déteint sur son habit.

**ALLO!
ICI
PARIS**

Vive la Suisse!

* Une émission spéciale de la télévision française a été consacrée à la Suisse. Un Helvète nous y a appris que la Suisse fabriquait des locomotives, des chronomètres. Très nouveau.

Princesse Richard

* Les femmes-députés sont terribles. Marthe Richard a fait fermer les maisons closes. Une députée de l'Union française, la princesse Yukantor, a demandé au gouvernement de renforcer la police auxiliaire féminine en Union française, pour combattre la prostitution.



Paris-Tokyo et retour

Ces jeunes femmes arrivant à Orly en droite ligne de Tokyo sont-elles les ambassadrices de la mode japonaise? Non, il s'agit des mannequins de Christian Dior qui, partis il y a quelques semaines pour présenter à Tokyo les créations de la nouvelle mode, ont regagné Paris, portant les kimonos que leurs admirateurs nippons leur ont offerts.



M. Farouk déjeûne

L'ex-roi Farouk séjourne actuellement à Paris. Il était l'autre jour l'hôte d'honneur d'un grand déjeuner chez Maxim's, repas donné sur le thème des fleurs. La table de l'ancien souverain fut très remarquable. Plusieurs jolies femmes y créaient une ambiance parfumée.

Les beaux mariages

* Un officier radio vient d'épouser à la mairie de Pau une prisonnière qui avait été condamnée l'an dernier à vingt ans de travaux forcés pour espionnage en Indochine. Jeanne Bergé, 32 ans, avait eu sa photo publiée dans les journaux lors de son arrestation à Saïgon. Charles Nahon, 43 ans, la vit et ce fut le coup de foudre.

Les éléphants

* Les vedettes de la semaine à Paris sont deux éléphants. L'un d'eux tient le premier rôle dans un film avec Vittorio De Sica: *Bonjour Eléphant*. L'autre se produit au Théâtre Fontaine, dans *Azouk*, une pièce que jouent les Grenier-Hussenot. Il gifle tout le monde, il casse tout. Heureusement, il est en tissu éponge!

La boxe tragique

* La mort du boxeur marseillais Ray Grassi, ancien champion de France, après son combat contre Mohamed Chickaoui, a mis en évidence le danger que courent souvent les amateurs du noble art. Quinze boxeurs français sont morts en dix ans! La statistique est trop lourde. Aussi les sportifs cherchent-ils les raisons de ce carnage: gants trop lourds, excitation à la bagarre plutôt qu'à l'art, contrôles médicaux insuffisants, mauvaises méthodes d'entraînement, etc., etc.

Les faux nez

* Daniel Gélin, retour de Berne où il a tourné un film, ne peut plus travailler. Sa partenaire Rossi Drago qui devait jouer avec lui dans le film de Duvivier: *L'Affaire Maurizius*, estime qu'elle ne peut se montrer à l'écran avec le nouveau nez que lui a donné un chirurgien, il y a quelques mois. Elle veut changer à nouveau de profil.

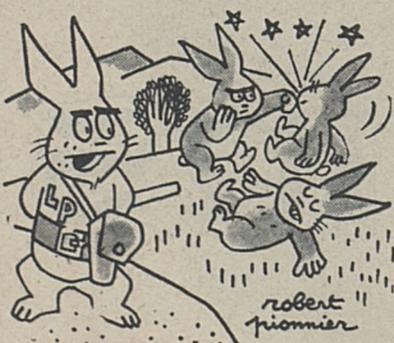
24 directrices

* Avec Mme Gilbert Refoulé, qui remplace Bernstein à la tête du Théâtre des Ambassadeurs, c'est la vingt-quatrième directrice de théâtre qui entre en fonctions à Paris. Elle prépare le prochain spectacle, qui est une pièce d'André Roussin: *Le Mari, la Femme et la Mort*. Les mauvaises langues, lorsqu'on parle de la crise du théâtre parisien, disent: « Cherchez la femme ».

Russie éternelle

* Les plus jolis livres de Noël sont des livres d'enfants russes que l'on trouve dans une librairie du 16e. Ils ont beaucoup de succès. Les images sont si belles qu'il n'est pas besoin de

connaître le russe pour les lire. Ils ont beaucoup de succès. Leur prix varie entre 10 et 70 francs français. Propagande... La plupart de ces histoires datent d'ailleurs du temps des tzars.



— En voilà encore qui sont atteints de rixomatose... (« Ici Paris »)

MARTELL
CORDON BLEU
Cordon Argent & Extra

REPRÉSENTANT GÉNÉRAL POUR LA SUISSE:
PIERRE-FRED NAVAZZA, GENÈVE

Fondée en 1715



★ *un don de fée...*

★ *PIERRAFEU fendant*

★ *RHONEGOLD johannisberg*

★ *LES CHAPELLES ermitage*

★ *CHATEAUVIEUX dôle*

★ *MALVOISIE sélection*

★ *AMIGNE raisin d'or*

★ *ROYAL MUSCAT vin mousseux*

★ *ARVINE vieux-pays*

La bonne fée, d'un coup de sa baguette magique, change la face du monde; à son exemple, faites régner la joie et le bonheur dans vos réceptions, emplissez les verres de vos convives d'un grand vin du Valais que PROVINS a élevé et récolté pour vous.

★ *votre bonne fée c'est*

PROVINS

VALAIS

★
★
★
Se trouve dans toutes les bonnes maisons. Renseignements par notre Service de vente, Sion.

St-Nicolas s'est noyé!

* Le bon Saint-Nicolas avait annoncé sa visite aux enfants d'un petit village anglais. Mais « Rex », le chien de garde des Smith, n'avait pas été prévenu. Lorsqu'il vit le patriarche, avec sa barbe et son capuchon noir, il brisa sa chaîne. Saint-Nicolas, terrifié, lâcha sa botte et détalâ à toutes jambes, l'animal à ses trousses. Après un sprint effréné à travers les rues du village, le Père Noël ne vit qu'une seule issue: il piqua une tête dans les eaux boueuses d'un étang. Les enfants du village pleurent la triste fin du bon Saint-Nicolas...

Les sergents-majors n'osent plus jurer!

* Le commandant d'une école de recrues anglaise a formellement interdit à ses caporaux et à ses sergents-majors de prononcer des jurons en présence de leurs hommes. Au moindre mot, les sous-officiers coupables seront dégradés. Les mamans des jeunes recrues ont félicité le commandant pour son excellente initiative.

**ALLO!
ICI
LONDRES**

Fi les cornes!

* « La princesse Margaret a-t-elle, ou n'a-t-elle pas mangé des escargots à l'ail la semaine dernière dans un restaurant du Soho? Tel est le sujet de discussions passionnées au sein de la haute société londonienne. Le seul mot d'escargot prononcé devant un Anglais le fait frémir d'horreur, et il considère généralement le mangeur d'escargot comme un barbare. Un journal a cependant publié la stupéfiante nouvelle: « Margaret a mangé des escargots... » La princesse se contente de sourire...

A 5 ans, il fait pleurer la critique...

« La plus grande révélation du cinéma mondial depuis Shirley Temple. » C'est ainsi que les critiques anglais ont qualifié la nouvelle coqueluche anglaise, le petit Vincent Winter, 5 ans, qui vient de tenir son premier rôle dans un grand film britannique, The Kidnappers. Le petit Vincent Winter joue son personnage d'orphelin avec une telle sensibilité, que la plupart des critiques avaient les yeux rougis en sortant de la présentation...



Un livre révolutionnaire...

* Les Anglais ont désormais la possibilité de devenir de grands séducteurs. Il leur suffit de se procurer chez n'importe quel libraire de Londres un nouveau livre qui vient de paraître et qui s'intitule: « Guide de la Séduction ». L'auteur précise, en préface, que son œuvre n'est pas pornographique. Parmi les titres de chapitres, citons: « Exploration du terrain », « Obstacles » et « Insistance ». L'auteur cite Casanova, Byron et Crebillon.

Cadeau princier

* Le duc d'Edimbourg a dessiné lui-même la cravate qu'il offrira à Noël à ses valets de chambre.

Féminité...

* Eva Bartok a prêté ses talents particuliers de « vedette la plus sexy d'Angleterre » à une grande maison de disques. Elle a enregistré, à l'occasion de Noël, un disque dont une face s'intitule: « Embrassez-moi », et l'autre: « Ne me touchez pas ».

Charité bien ordonnée...

* Katheleen, petite sténodactylo dans une compagnie d'assurances londonienne, s'ennuyait à mourir de son Irlande natale. Hélas, elle n'avait pas l'argent pour payer le prix du voyage. Elle confectionna une petite boîte ornée d'un drapeau anglais, se posta devant une bouche de métro, et fit la quête, soi-disant pour l'hôpital de Saint-Thomas. La police l'a pincée au moment où elle faisait sa valise. Espérons que Katheleen bénéficiera de circonstances atténuantes...

Les petits princes s'ennuient

* Le prince Charles et sa sœur la princesse Anne, privés de leurs parents depuis trois semaines, s'ennuient... Aussitôt, Buckingham Palace a fait installer un poste de télévision dans leur nursery. Ils pourront ainsi suivre sur l'écran papa et maman dans les différentes étapes de leur voyage autour du monde.



Service de repêchage

* « Si vous avez l'intention de vous suicider, téléphonez-moi, je peux vous aider. » Un prêtre a lancé cet appel la semaine dernière à Londres après avoir constitué une organisation appelée: « Les bons samaritains du téléphone ». Le révérend Chad Varah espère avoir suffisamment de samaritains pour organiser un service d'aide vingt-quatre heures sur vingt-quatre. « Tant de malheureux reprendraient courage s'ils avaient quelqu'un à qui se confier dans les moments critiques », a expliqué le prêtre.



Ne suis-je pas un beau minet ?
Je me lèche... c'est mon secret !
Mais ma maîtresse est bien plus belle !
Quel teint de jeunesse éternelle !
Son secret... n'en soufflez mot :
C'est VORO !



Chaque 5e personne peut améliorer sa situation

D'après les dernières statistiques de l'industrie, sur 5000 serruriers, électriciens, maçons, etc., on compte 1000 employés techniques: contre-maîtres, techniciens, ingénieurs. Vous pouvez également avoir cette chance. Comment? Vous l'apprendrez par la brochure gratuite «Vers le succès» que vous recevrez si vous envoyez cette annonce à l'INSTITUT TECHNIQUE ONKEN, KREUZLINGEN 14 F, après avoir noté dans la marge vos nom et adresse. Cela ne vous engage en rien.

Tout de suite non-fumeur

habitude rapidement perdue. Recommandation médicale. Travail simple. Prospectus gratuit. — SOCHIM S.A., pharmacie du Parc, KREUZLINGEN 93.

BON DE COMMANDE

Les prix spéciaux accordés à nos abonnés sont valables seulement contre envoi de ce bon à l'adresse suivante:
SUISSE: Ringier & Co. S.A., Service des patrons, Zofingue.
FRANCE: M. M. Didierjean, 7, rue de l'Arseuil, Mulhouse (Haut-Rhin). Paiement d'avance au Compte de chèque postal Strasbourg 1932.

No de Illé No du patron Taille

PRIX DES PATRONS (Suisse):
catégorie g (costumes, manteaux, robes p. adultes) Fr. 1.90. Abonnés: Fr. 1.—
catégorie k (robes d'enfants jusqu'à 5 ans, jupes) Fr. 1.— Abonnés: Fr. —.60
plus 25 ct. pour frais de port.
France: Ffr. 190, Ffr. 130, plus frais de port.
Abonnés: Ffr. 130 franco, Ffr. 90 franco.

Mme/Mlle: _____
Rue: _____
Lieu: _____

A LIVRE OUVERT

Quatre beaux albums d'art

Les Editions du Griffon, à Neuchâtel, ont pris l'intelligente initiative de publier de très beaux albums consacrés à des peintres de notre pays. Une brève présentation situe l'artiste, et une série d'excellentes reproductions en couleurs permettent aux lecteurs de se faire une idée précise de l'œuvre. Il faut souhaiter à ces publications un grand succès, car elles peuvent valablement ouvrir le dialogue — souvent si difficile à engager — entre les artistes et le public. Quatre magnifiques cahiers récemment parus, retiennent notre attention :

Marcel Poncet. Texte de André Kuenzi. — Cet album est particulièrement émouvant. Poncet terrassé subitement par une crise cardiaque, il y a quelques mois, est incontestablement un très grand artiste dont le talent violent et tourmenté s'est exprimé par le vitrail, la mosaïque, le dessin, la peinture. Il est malheureusement trop méconnu, et l'étude de Kuenzi contribue dans une large mesure à lui donner la place qui lui revient sur le plan national : l'une des premières.

Georges Dessouslavy. Texte de Georges Peillex. — Chercheur infatigable, Dessouslavy s'est souvenu toute sa vie des leçons de l'un de ses premiers maîtres : Le Corbusier. Chacune de ses œuvres était une nouvelle mise en question de la précédente ; ce jurassien rude et cultivé recherchait un ordre architectural dégagé de tout parti-pris décoratif. Les magistrales fresques de la gare de La Chaux-de-Fonds témoignent de sa réussite. Georges Peillex lui rend un hommage amical et clairvoyant.

Adrien Holy. Texte de Pierre Bouffard. — Né dans le Jura, voyageur curieux, Holy travaille actuellement à Genève. Ses toiles hautes en couleurs où l'on retrouve souvent le thème du cirque ou des coulisses de théâtre, révèlent un tempérament original préoccupé d'inscrire

Montagnes du Monde 1953

Edition Jeheber, Genève

Année faste pour la Fondation suisse pour Explorations alpines, âme de toutes les importantes expéditions entreprises par les alpinistes de ce pays sur tous les « terrains de jeu de la terre ». Elle fait de beaux cadeaux aux lecteurs sédentaires : deux albums richement illustrés sur l'Everest d'abord, puis avant-première à l'Everest, ce grand seigneur qui domine ces deux dernières années. Dans ce nouveau et riche volume de Montagnes du Monde 1953, il règne encore en maître et ceux qui désirent des renseignements techniques sur l'alimentation, le matériel, l'utilisation de l'oxygène, le comportement du corps en haute altitude, y trouveront des informations précises complétant utilement les relations personnelles de Dittert et de ses compagnons. Mais cet ouvrage apporte quelque chose de plus, un premier rapport des savants : MM. Lombard, géologue, et Zimmermann, botaniste. Grâce à leurs travaux, la structure de ces montagnes et leur flore nous révèlent quelque chose de leurs secrets et, cessant d'être parois et glaces seulement, elles deviennent un monde plus accessible à notre imagination. Premières étapes de la conquête, par l'esprit, d'un monde qui s'est livré d'abord aux muscles et à la volonté. A. G.

Ce livre est comme certaines étoffes, le dessin en est gracieux mais le tissu manque de corps. Les personnages ont de la poésie mais pas de densité, de réalité. Est-ce par crainte de cette densité qu'Hélène Champvent ne met en scène que des femmes ? En effet, les hommes Mabieu, Peter, Frederick n'y font que des apparitions fugitives. L'amour y a l'air d'un rêve un peu flou, l'atmosphère y est délicate, aimable, féminine souvent. Les visages y sont jolis, mais sommes-nous vraiment en présence d'êtres humains ?

Le lyrisme dans des formes strictement construites. Pierre Bouffard trace de ce peintre, un portrait attachant.

Max Gubler. Texte de A. M. Vogt. — Sensible à l'impressionnisme français et à l'expressionnisme allemand, Max Gubler a su réaliser une synthèse de ces deux tendances contradictoires. Ses toiles sont toujours l'aboutissement d'un travail acharné d'où cependant n'est jamais bannie l'émotion initiale. A. M. Vogt relève l'aspect « monumental » de cette œuvre souvent difficile qui ne se livre jamais aux regards superficiels. M. B.

Sourires des Franches-Montagnes

par HENRY JAMINON

Au XIV^e siècle, Imier de Ramstein, prince-évêque de Bâle, désirant encourager les défricheurs du sol, octroya aux habitants de ce que l'on appelle aujourd'hui les Franches-Montagnes, une charte qui les rendait « à tout jamais libres de tailles et d'impôts ». D'où le nom clair et sonnante de cette belle région. D'où aussi l'esprit de souriante indépendance de son industrieuse population. Un enfant de ce coin du Jura, M. Henry Jaminon, consacre à sa patrie régionale un recueil de croquis empreints de bonhomie et vibrante d'amour du terroir. Villages, pâturages, sapins, chevaux, légendes, population y sont évoqués tour à tour - et toujours avec le sourire.

France Romane



Colonne de porche, à Pont l'Abbé-d'Arnoult (Charente-Inférieure).

Le moyen âge, trop longtemps méconnu, nous a pourtant laissé, du Xe au XII^e siècle, des monuments parmi les plus beaux de tous les temps. On éprouve rarement un sentiment d'équilibre et de plénitude tel que devant les constructions de cette époque, car l'architecture romane est la seule à avoir combiné si heureusement la forme et la structure des masses. Tout s'harmonise dans ces églises avec une grâce et une logique parfaites, l'art roman étant la première manifestation — très spontanée — du génie artistique français, qui trouve son expression la plus achevée au XVII^e siècle. Ce sont quelques points parmi d'autres, que M. Fred Uhler développe dans les premières pages de son beau livre : France Romane. Mais ceci, on ne le lira probablement — avec grand intérêt d'ailleurs — qu'après avoir regardé toute la très belle collection de photographies que nous présente cet ouvrage. Chapelles pleines de poésie et de grâce intime, églises simples et lumineuses de Provence, abbayes trapues, cathédrales audacieuses : telle est la merveilleuse diversité de l'architecture romane en France. L'auteur a su faire un choix extrêmement judicieux parmi tous ces trésors, nous montrant toujours un aspect nouveau des œuvres connues et aussi beaucoup de monuments fort peu connus. Grâce à un sens plastique très sûr et à une grande science de la composition graphique et des éclairages, presque toutes ses photos sont très belles et toutes font ressortir de manière très heureuse le caractère propre de chaque construction et de chaque sculpture. Ce livre est le plus bel hommage qu'on pouvait rendre au moyen âge français, qui a manifesté sa ferveur religieuse avec tant de vitalité et de poésie. A. R.

L'épée et la balance

Par Pierre Boissier.

Edition Fides & Labor, Genève

Après avoir fait couler le sang, le procès de Nuremberg fait couler de l'encre et en fera couler, tant il pose des questions graves à ceux-là qui pensent que la Justice doit se fonder sur des assises fermes. Ce livre ne veut être ni une plaidoirie, ni un réquisitoire, mais un témoignage honnête sur la façon dont des juges, sans doute honnêtes, ont essayé d'appliquer pour la première fois l'instrument de la justice sur ce qui s'y dérobe presque par définition, la guerre. A. G.

Episodes de la vie sentimentale,

quelques nouvelles de Pierre Ancenis, éditées par H. Messeiller, à Neuchâtel.

★

La fin de Balthazar

Par Charly Clerc

Sous ce titre, les Editions « Labor et Fides », à Genève, ont publié un mystère de Noël, suivi de quatre autres récits.

A. GUEx.



NATIVITÉ

FRESQUE DE RENÉ MARTIN

On sait le fossé qui s'est creusé, depuis une cinquantaine d'années, entre les artistes et le public ; ceux-là reprochent à celui-ci de ne pas les comprendre ; celui-ci reproche aux artistes de parler une langue étrangère. Ironie d'un côté, sarcasme de l'autre, amertume partout. Toutes les conditions d'un divorce sont remplies. — Et pourtant, le poète n'a pas tort, disant qu'on peut vivre longtemps sans pain, mais pas un jour entier sans poésie. Pour avoir perdu ses dieux, l'art est devenu un jeu de salon. Quand il les retrouve, sa raison d'être, aussitôt, s'affirme. C'est en 1918 que le curé d'Evolène confia au jeune peintre René Martin le soin de peindre une nativité et les scènes de la vie de saint Christophe sur les murs de la petite chapelle de la Sage émergeant, sur une bosse pelée, au faite d'une paroi dominant la vallée verte d'Hérens. — Et l'on vit alors revivre des mœurs oubliées. Les habitants du village, presque tous, donnèrent la main au peintre. L'un prêta son mulet, l'autre descendit aux Haudères pour y ramasser du sable fin dans le lit de la Borgne. Un autre s'en alla tailler, du côté de Ferpècle, de grandes ardoises pour refaire le toit et abriter la Vierge nouvelle, en train de naître, elle aussi. Et tous, à tour de rôle, logèrent et nourrirent le peintre qui vécut ainsi, changeant de maison chaque semaine et chaque matin poursuivant son travail, pendant des mois, tout un été, tout un automne. Reprenant la tradition des peintres de la Renaissance, qui représentaient le mécène parmi les personnages peints, René Martin a représenté parmi ceux qui assistent, bouleversés, à la naissance de Dieu, les visages connus des hommes, des femmes de la vallée, ses mécènes. Née dans ces conditions renouvelées du temps où les ouvriers italiens, venant à pied de leur pays vers la France, s'arrêtaient quelques mois dans les villages pour y construire des églises, l'œuvre, exécutée avec le vieux métier de la véritable fresque, la peinture étant appliquée sur le ciment frais, d'où lui vient son nom, peindre à frais, à fresque, à fresque, et ne trouvant sa couleur qu'en séchant, n'a perdu ni sa fraîcheur ni ses pouvoirs. Aussi bien l'histoire représentée sur ces murs n'est-elle pas près d'être oubliée par les hommes. « Voici arriver des sages d'Orient. Voici, l'étoile qu'ils avaient vue s'arrêter sur le lieu où était le petit enfant de Marie avec sa mère, lequel ils adorèrent, en se prosternant à terre ; et après avoir déployé leurs trésors, ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Étapes asiatiques

Quand un journaliste rencontre un journaliste...

Fernand Gigon est rentré d'Asie pour préparer un nouveau voyage. Il a pourtant eu le temps de réunir ses articles en un livre coloré et passionnant. C'est autour de ce volume que Charles-Henri Favrod et Fernand Gigon ont fraternisé. A évoquer des souvenirs et des paysages, on arrive à donner les lignes générales de la toile de fond où ils s'insèrent : cette Asie, promue d'un coup à l'actualité des téléscripteurs.

— Notre raison géométrique, dit Gigon, veut absolument des solutions logiques là où la situation est engluée dans la compromission asiatique. Nous voulons de l'Absolu. L'Asie vit d'incertain. Les plus belles constructions de l'esprit se dissolvent au contact de la mentalité asiatique. C'est pour cette raison aussi que le visage de la guerre offre tant de contradictions.

— Gigon, où avez-vous eu le plus peur ? — En Indochine, pris soudain dans le feu des mortiers du Viet-Minh. Et vous ?

— En Indochine aussi, bien sûr, au petit poste de Co-Noï, attaqué toute une nuit par une division infatigable. Et le plus chaud ?

— Bangkok, 45 degrés. Et vous ? — Kalat, au Bélouchistan, 51 degrés ! Votre plus grande surprise ?

— Qu'il y ait encore des habitants vivants à Djakarta, depuis le temps qu'on y boit une eau qui est un vrai bouillon de microbes.

— Pour moi, un prestidigitateur hindou qui a fait mûrir une graine dans sa main nue, en cinq minutes... Gigon, vous avez vu l'Asie du Pacifique, l'Asie des îles. Je ne suis pas allé au-delà de Hong-kong. Par contre, après la formidable foule de l'Inde, j'ai gagné l'Asie des plateaux, l'Asie de la solitude. Dans la haute région de Gilgit, j'ai vu que le rideau de fer n'existait pas, en buvant du thé vert avec des caravaniers du Turkestan russe ou du Sinkiang chinois. A Bali, vous avez retrouvé l'Asie de l'exotisme paisible, où les volcans crachent sur commande et où les fleurs poussent pour film éktachrome ; bref, Bali, ce que la nature a inventé de mieux pour imiter le paradis. Entre ces deux pôles, entre ces deux parenthèses de bonheur, il y a place pour le problème du Cachemire, les rebelles birmanes ou malais, la guerre d'Indochine, les coups d'Etat siamois, le marasme indonésien. C'est qu'à Gilgit ou à Bali, on a gardé l'heure d'Asie. Par-



Fernand Gigon sur le front d'Indochine.

tout ailleurs, on a voulu se mettre à l'heure d'Europe, à ses techniques et à sa jurisprudence. L'Asie a inventé l'imprimerie, la boussole qu'elle laisse dans sa boîte incrustée et la poudre dont elle fait de joyeux pétards. L'Europe est venue donner à ces fantaisies toute leur redoutable efficacité. Tant pis pour nous !

Gigon et Favrod sont bien d'accord. Ils ont fait la même expérience. Ils sont tous deux bien convaincus que notre sort se joue en Asie. Ils cherchent à en persuader leurs lecteurs. Le monde est devenu trop petit pour qu'une des deux parties puisse se désintéresser de l'autre. Ce monde qu'il s'agit d'aller voir, d'où de nouveaux départs.

— Bonne route !

La Psychanalyse expliquée, ou ai-je des complexes ?

Par le Dr J. Stephani-Cherbullez

Ce petit ouvrage, édité par les Editions du Mont-Blanc (Collection « Action et Pensée »), nous donne enfin, en un style direct et sympathique, de claires définitions sur les complexes, leur mécanisme de formation, les névroses et les traitements psychanalytiques. Ce livre de vulgarisation, dû à la plume d'une

femme lucide et intelligente, sera lu avec profit par tous ceux pour qui connaître la Vérité équivaut à une libération.

Lettres à Marcel

Par J.-H. Rivier

(Diffusion du Guide, Paris), petite brochure qui, sous forme de lettres, est une sorte de journal intime qui reflète l'amour et les états d'âme d'une femme de 35 ans...



LA NATIVITÉ DE LA CHAPELLE DE LA SAGE

(FRESQUE DU PEINTRE RENÉ MARTIN)

La réunion familiale
du dimanche, de l'anniversaire...
Tradition chère, bonheur délicat,
plaisir de se retrouver tous ensemble,
auxquels le Vermouth Noblesse,
ce délicieux nectar
est toujours associé.



NOBLESSE

Un grand vermouth, blanc et rouge - Se boit glacé, sec ou à l'eau

 CIRAVEGNA & C^{IE} S.A., GENÈVE

CADEAUX

ou

LA FAÇON DE DONNER

Non, décidément, il n'y a plus rien à inventer ! Ni le bon ni le mauvais ; ni le beau ni le laid ; ni donner, ni prendre, ni recevoir ; ni rire ni pleurer ; ni vivre ni mourir. Tout a déjà été dit ou pensé, de ce que pensent ou disent les hommes. Tout a déjà été fait, de ce que nous faisons. La Vénus de Milo, avec ses bras, était déjà tout entière, belle, pure et parfaite dans le bloc de marbre dont l'artiste l'a libérée. Aviez-vous songé à cela ? Il faudrait y penser, quand vous aurez le temps de penser à quelque chose.

Voulez-vous que, pendant quelques minutes, nous jouions à ce jeu du neuf-pas-neuf ? Choisissons pour thème un mot et un geste qui sont plus actuels, à certains moments de l'année, comme Noël et le Nouvel-An. Prenons pour thème celui-ci : les cadeaux.

Les cadeaux ? Ça n'est pas neuf ; c'est même vieux comme le monde. Adam et Eve s'offraient des demi-pommes. Dieu-le-Père nous offrit, bien avant notre naissance, le Ciel et la Terre. Il offrit à la Terre le jour et la nuit, le soleil et la pluie, les fleuves et les mers, les plantes et les bêtes, et tout et tout. Quand ce fut « fin prêt », il lui fit encore un cadeau de choix : l'Homme et la Femme (que je prie le typographe d'écrire avec une belle majuscule).

Puis, l'on s'offrit des peaux de bête, des peignes de bronze, des vases phéniciens, des bracelets de coquillages, des flûtes de Pan, des escarboucles, des livres d'Heures, du tabac à priser, des boules de gomme, des jeux de grâce, des colifichets, des colliers d'ambre, des pipes en terre, des bas de laine, des mouchoirs en dentelles, des gants d'auto, des disques micro-sillon, des rasoirs électriques, des manteaux de vison, des...

Que s'offrira-t-on demain ? Des marrons glacés en pillules ? Des briquets atomiques ?

Des bons de voyage interplanétaire ? Des pyjamas en plexi-glass ? C'est probable.

Cadeaux. Donner, recevoir. Tout cela est vieux comme le monde. Mais aussi, tout cela aurait bien besoin d'être renouvelé. Non pas tant ce qu'on donne, ou ce qu'on reçoit ; mais la manière de recevoir et la manière de donner.

L'art du cadeau — car c'est un art — a subi la même fâcheuse influence que l'art tout court : celle de la matière et du matérialisme, de la valeur marchande de ce qu'on reçoit et de ce qu'on donne. Notre goût de la simplification, dans le sens moderne et technique du mot, nous a fait perdre le goût de la simplicité ; j'entends, nous ne prenons plus plaisir aux choses simples. Sachant cela, nous ne prenons plus plaisir à les offrir ; nous craignons même de le faire, de peur qu'on nous prenne pour un sans-le-sou ou pour un muflé.

N'avez-vous pas, comme je l'ai, l'impression que les cadeaux se meurent, parce que le cœur n'y est plus ? On achète, on donne, on reçoit, par habitude, parce que c'est Noël, parce que c'est Nouvel-An ; parce qu'on a « toujours fait comme ça ».

Ne voudriez-vous pas essayer de faire autrement ? De donner, non pour donner, mais pour faire plaisir ? Soyons précis et sincère : pour faire vraiment plaisir à l'autre, non à nous-même.

Non, le choix d'un cadeau n'est pas difficile ; pourvu que, discrètement, vous y mettiez le sceau de votre sympathie, de votre affection, de votre amitié ou de votre amour. C'est cela, et cela seul, qui donne son prix au cadeau que l'on fait.

A ceux qui ne le comprendraient pas, n'offrez rien. DALZAC.

NOTRE SERVICE DE GRAPHOLOGIE

Tout document, écrit à l'encre sur papier non ligné, doit être signé. Indiquer aussi l'âge, le sexe, la profession, l'adresse exacte de l'expéditeur, un pseudonyme. Joindre à l'envoi 5 francs suisses par esquisse demandée, 10 francs pour un portrait graphologique. Pour une étude complète avec directives, 25 francs (dans ce cas, plusieurs documents sont indispensables). Nos lecteurs étrangers sont priés de verser un montant correspondant aux sommes ci-dessus, soit par mandat international, soit par chèque bancaire. Pour l'envoi direct, joindre 20 ct. en timbres-poste ou, pour l'étranger, un coupon-réponse international. Adresser la correspondance à la Rédaction de L'Illustré, Service graphologique, Zofingue.

G. 502. 5. P. MOQUEUSE.

Votre profession vous va bien, Moqueuse, parce que vous avez de l'enthousiasme, de la vie, de l'énergie aussi. Mais la crainte que vous exprimez quant à votre facilité d'adaptation à la vie conjugale se justifie en ce moment : Vous avez un caractère indépendant ; souvent, vous vous repliez sur vous-même, car, en dépit de votre générosité matérielle, de votre amabilité, vous êtes une égocentrique qui s'isole volontiers et qui a bien de la peine à oublier son propre « moi ». En vous, il y a conflit entre le désir d'expansion confiante, la bonté du cœur, l'élan spontané vers autrui d'une part et le désir de jouir de la vie, de tirer de l'existence le maximum d'agrément, le goût du confort d'autre part. Vous avez tendance à faire passer vos devoirs, à faire primer

*ma vie. mais pour
m'adapter à la vie*

vos devoirs sur celle de votre entourage. Ajoutez encore à cela que la modestie et l'effacement ne sont pas vos vertus prédominantes et vous comprendrez que Pencil vous conseille d'apprendre encore

un peu à vivre avant de penser à fonder un foyer. Trop peu stable pour être patiente, vous dominez mal vos inégalités d'humeur, votre tendance à ne bien faire, à fond, que ce qui vous plaît. Vous ne brillez pas par la persévérance, ni par la suite dans les idées et votre volonté, qui est énergique du reste, hésite souvent, ne domine pas votre goût du moindre effort. Vous avez de l'étoffe, une nature sympathique, riche de possibilités non encore exploitées. Mais il vous faut mûrir, acquérir une discipline personnelle. Sachez que sans dévouement on n'arrive point au bonheur.

G. 383. 10. P. Que vous

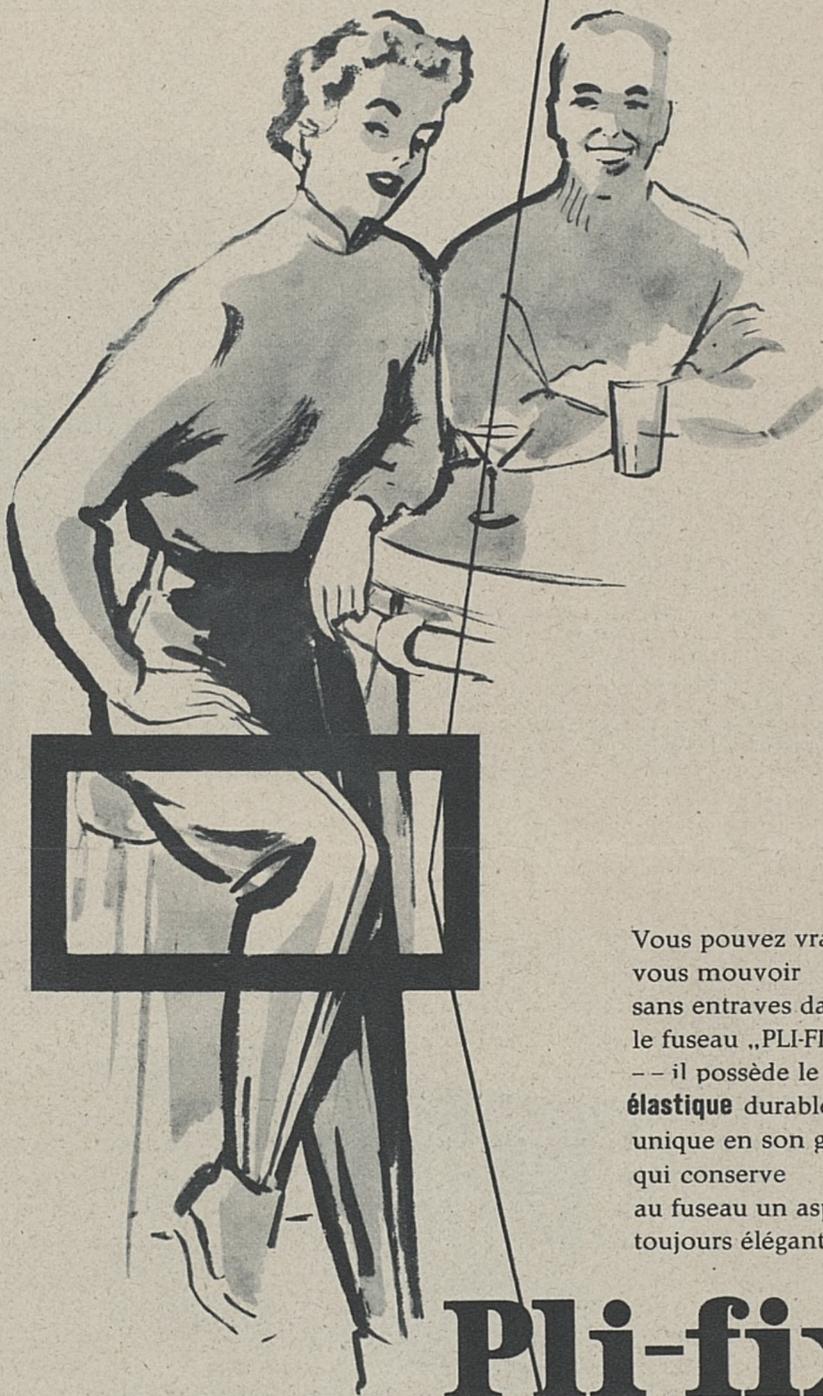
êtes gentille et amusante, chère lectrice. Mais la gentillesse et l'enjouement ne suffisent pas dans la vie et Pencil va vous faire de gros reproches, que vous trouverez bien sévères sans doute. Tout à fait honnête dans vos actes, il y a trop d'amateurisme dans votre attitude pour que votre respect de la vérité n'en soit pas influencé. Vous suivez l'inspiration du moment et vous êtes opportuniste par manque d'une base ferme et solide. Il y a quelque chose de dansant chez vous ; votre conscience est accommodante et vous permet de fuir les responsabilités, de dissimuler parfois, de vous dérober quand il faudrait adopter une attitude qui risquerait de vous compromettre ou de prendre une décision qui vous engagerait. Vous êtes vive à la façon d'un petit oiseau qui se décide brusquement à sauter ici ou à s'envoler là-bas. Mais vous n'osez pas avoir une volonté durable et ferme ; vous êtes tout au plus capable de « rouspéter » un peu, d'avoir de temps à autre un petit accès d'autoritarisme envers votre famille, parce que vous êtes émotive et nerveuse. Mais, dans l'ensemble, vous ne savez pas très bien où vous allez et l'on sent chez vous l'absence d'un but, d'un idéal. — Vous êtes une sensible et vous avez bon cœur. Pas assez hardie pour travailler beaucoup au bien d'autrui, vous

*reste, je ne fais un
même fais un patron*

restez un peu à distance, par discrétion, par timidité, mais vous êtes compatissante et pleine de bonnes intentions. Vos sentiments sont simples et sincères, sans aucune exaltation. On dirait que votre

timidité vous porte aussi à la réserve et que vous n'osez pas vous attacher de toutes vos forces. Plus sensuelle qu'on ne le croit, vous dérobez soigneusement à autrui vos préoccupations dans ce domaine. Vous ignorez la pose et la vanité et vous ne cherchez pas à vous mettre en avant, ni à vous faire remarquer. Vous avez de la finesse, un esprit vif et souple. Dans le domaine intellectuel, c'est aussi la solidité, la fermeté, la profondeur qui vous manquent et tant que vous ne vous « centrez pas », vous resterez un peu superficielle, trop amateur. Votre caractère bienveillant, votre grâce souriante attirent la sympathie. Il y a en vous un brin de fantaisie raisonnable qui apporte de l'imprévu à votre entourage et l'on doit sans doute beaucoup vous aimer. Votre sensibilité nerveuse vous rend parfois un tout petit peu sèche et vous ne brillez pas toujours par une patience exemplaire. Ce que l'on voudrait, c'est que vous trouviez une base sur laquelle vous puissiez bâtir votre personnalité qui, pour l'instant, est trop assujettie aux influences extérieures, trop « en l'air ».

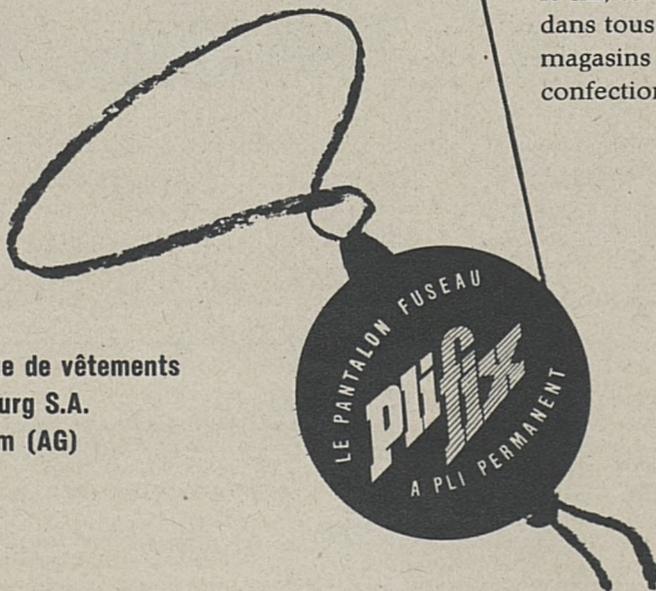
Plus de souci
pour le pli
de pantalon !



Vous pouvez vraiment vous mouvoir sans entraves dans le fuseau „PLI-FIX“ — il possède le pli élastique durable unique en son genre, qui conserve au fuseau un aspect toujours élégant.

Pli-fix

Le fuseau „PLI-FIX“, en excellent drap pour le ski, est en vente dans tous les bons magasins de sport et de confection.



Fabrique de vêtements
Habsbourg S.A.
Veltheim (AG)

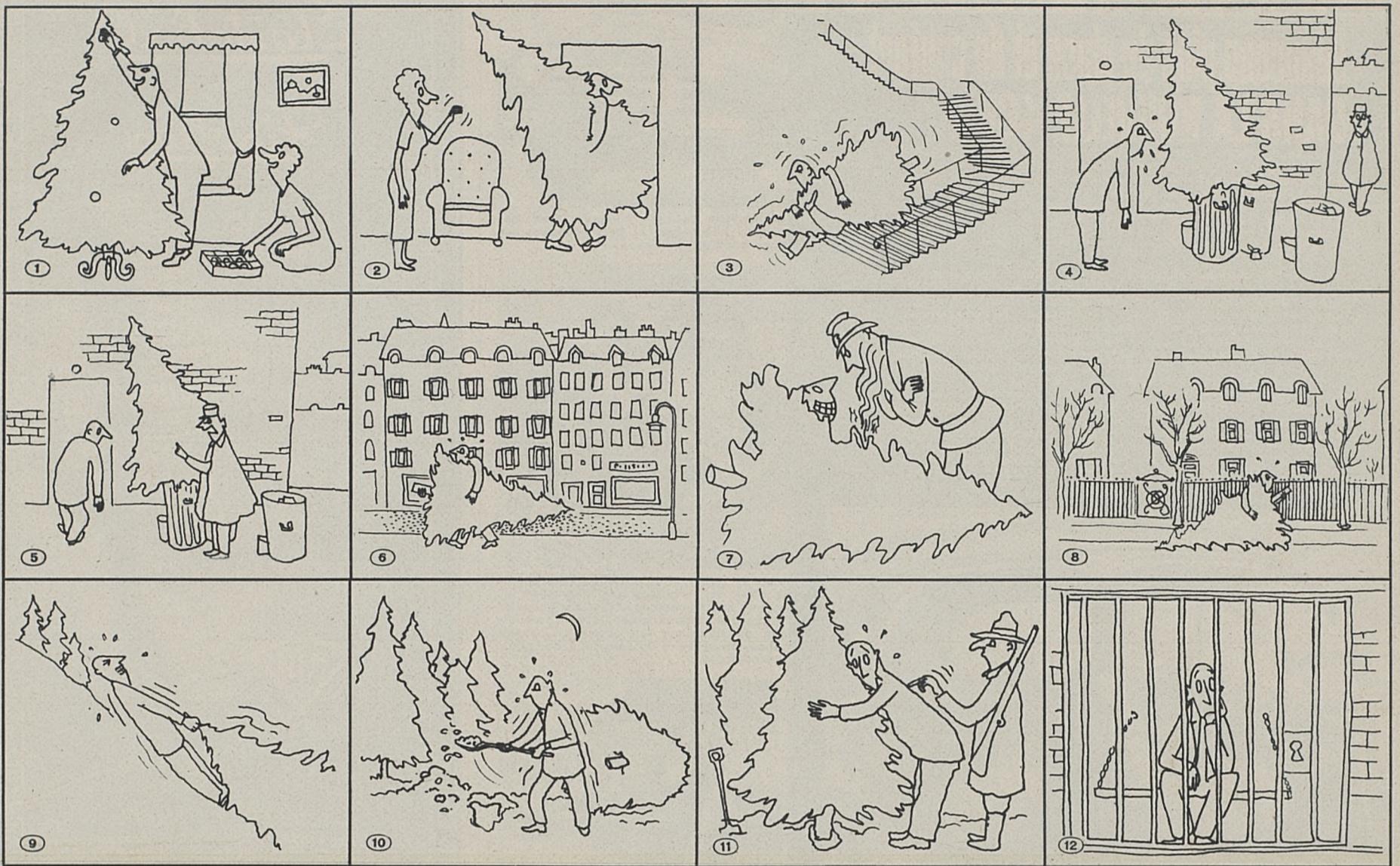


CAFÉ CO-OP -

votre meilleur moment !

(Seulement à la Coopé.)

MOSER REDOUTE LES LENDEMAINS DE NOËL
(PETIT CONTE SANS PAROLES)



*Distinction,
grâce et beauté*

LA POUDRE ESPAGNOLE

Gyesca

MYRURGIA

Concessionnaire pour la Suisse: G. KEMPF, ZÜRICH 11/46

OVO SPORT

*wirklich augenblickliche
Anstöße & Jinks*

AUF TOUREN UND ZU HAUSE
EN EXCURSIONS ET À LA MAISON
IN RITA E A CASA

D.A. WANDER S.A. BERNE

Sd 71

RENAULT 4CV MODÈLE 54

Beaucoup plus de place et de confort DANS LA NOUVELLE 4CV

Il paraissait difficile, à première vue, d'améliorer beaucoup la 4CV qui ne donnait prise qu'à très peu de critiques justifiées. En donnant aux passagers arrière une place comparable à celle fournie par des voitures plus vastes, en assurant à tous les usagers un confort remarquable, nos ingénieurs ont réussi à vous présenter une voiture pratiquement parfaite dont le prix est sans changement. Enumérons tous les détails de la "4CV 54", vous verrez qu'on a vraiment travaillé le confort de cette voiture par ailleurs si étonnante.

En plus des perfectionnements illustrés dans cette annonce, la "4CV 54" comporte également les avantages suivants: • **DESEMBUAGE DU PARE-BRISE**: dans les angles inférieurs de celui-ci sont ouverts deux orifices dits de "deseubage". Ils communiquent avec deux canalisations d'air chaud et empêchent la formation de buée lorsque toutes les glaces sont fermées. • **PARE-BRISE EN VISURIT**: ce nouveau procédé de fabrication consiste en l'absence de trempé d'une partie du pare-brise formant hublot devant le conducteur. De cette façon on évite en cas de bris de la glace (par exemple par la projection d'une pierre), le voilage de la totalité du pare-brise. • **SUSPENSION PLUS DOUCE**: un nouveau réglage des amortisseurs donne un confort plus grand tout en permettant de maintenir une excellente tenue de route. • **VOITURE PLUS SILENCIEUSE**: le nouvel embrayage atténue les vibrations à la retenue du moteur. D'autre part, le filtre à air sur le carburateur est plus silencieux. • **AUGMENTATION DU NOMBRE DE TEINTES**: la voiture est livrée en cinq couleurs: noir - gris - bleu - vert foncé - vert clair.



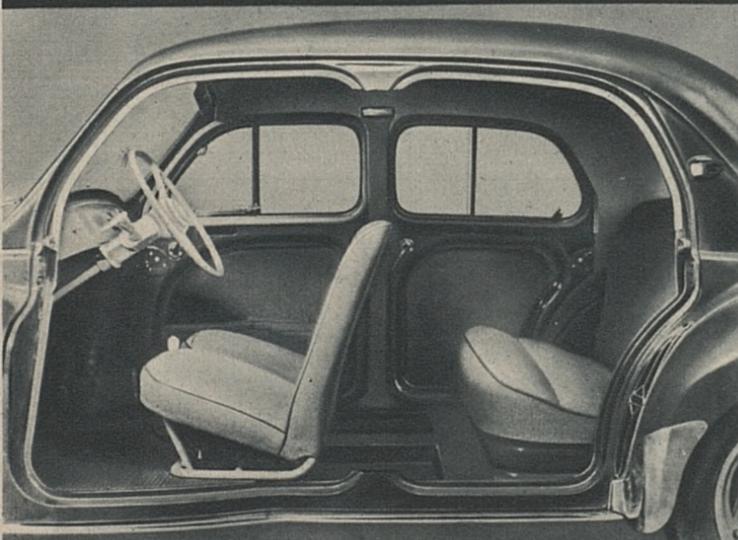
La nouvelle calandre comporte trois baguettes plus larges et plus espacées. La ligne est ainsi améliorée.



Dans le coffre, la roue de secours a pris la place des accumulateurs, dégageant un volume supplémentaire important pour les bagages. La batterie est placée à l'arrière afin de supprimer les pertes en charge proportionnelles à la longueur du câble d'alimentation.



Le nouveau système de chauffage est très efficace: trois coquilles amovibles autour du ventilateur captent le maximum d'air chaud; un tuyau de grosse dimension débouche sous le siège arrière après un bref parcours où l'air n'a pas le temps de se refroidir.



L'augmentation de l'espace entre les sièges se voit au premier coup d'œil. Les sièges avant, plus minces sont cependant plus confortables. Le profil galbé du dossier entoure et soutient mieux les reins. Le dossier de la banquette arrière a été reculé: les passagers sont assis plus profondément, ils ont plus de place devant les genoux et peuvent étendre les jambes.

Conduite intérieure CHAMPS ÉLYSÉES Fr. 5.575. — • même modèle avec toit ouvrant Fr. 5.700. — • Cabriolet CHAMPS ÉLYSÉES Fr. 6.500. —
CRÉDIT: Tous les agents RENAULT vendent les 4CV à des conditions particulièrement favorables: versement au comptant, conduite intérieure Fr. 1.175. — même modèle avec toit ouvrant Fr. 1.200. —, cabriolet Fr. 1.300. — Solde payable en 6, 12, 18 ou 24 mensualités au choix.

Veuillez m'envoyer, gratuitement et sans engagement, une documentation complète sur la nouvelle 4CV Renault 1954.

Nom _____
Adresse _____ N

AUTOMOBILES RENAULT 6, Avenue de Sécheron Genève Tél. (022) 271 45

LE STIMULANT APERITIF AU VIN ET QUINQUINA



renseigne | distrait | amuse

Jambes
et pieds froids ?

et engourdis ? Prenez du

CIRCULAN

contre les
troubles de la
circulation

Cure 20.55, 1/2 11.20, 4.95
chez votre pharmacien.

En cas de maux opiniâtres

de nature névralgique, rhumatismale ou arthritique, lorsque vous souffrez de douleurs des nerfs, des membres et des articulations, prenez du Mélabon. Il stimule l'élimination, fait cesser les spasmes vasculaires, calme les nerfs et supprime les inflammations. Ces effets

complexes expliquent l'action rapide et radicale de ce médicament.

Le Mélabon est recommandé par les médecins. Il est bien supporté, agréable à prendre et convient également aux organismes délicats. En vente dans les phar-

ElastofixO

ET

Fixoflex

BRACELETS
POUR MONTRES
EXTENSIBLES SANS
FERMOIR, ABSOLUMENT SÛRS,
S'ADAPTANT A
CHAQUE MONTRE

LES DEUX AS
♥ DE ♦

FONDÉ 1885

EXIGEZ TOUJOURS LES
MARQUES POINÇONNÉES
"ElastofixO" et "Fixoflex"
CHEZ LES BONS HORLOGERS-
BIJOUTIERS

Nombreux modèles pour tous les
goûts, en plaqué or laminé R.W.
fond acier, et tout acier inoxydable.

POUR NETTOYER, DELIVRER ET STIMULER L'ORGANISME CONSTIPÉ.

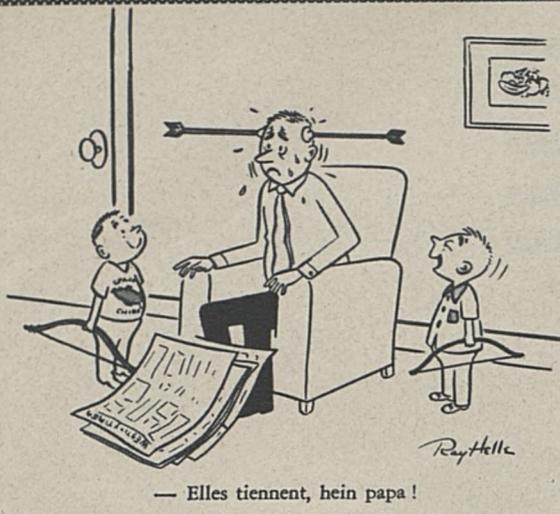
LORSQUE l'élimination des déchets de la digestion est ralentie (parce que le foie et l'intestin deviennent paresseux et que les reins n'arrivent plus à filtrer tous les poisons), l'acide urique s'accumule dans l'organisme et provoque les névralgies et douleurs rhumatismales. Pour nettoyer, délivrer et stimuler votre organisme fatigué et endolori, essayez une cure minérale de Sels Kruschen. Chaque matin, dans un verre d'eau tiède une pincée de ces sels curatifs, expulse naturellement les poisons en même temps qu'elle stimule le fonctionnement des organes d'élimination: le foie est décongestionné (et les migraines cessent); l'intestin est délivré (et la mauvaise graisse «fond»), les reins sont débloqués (et les douleurs causées par l'acide urique disparaissent). Sels Kruschen. Pharmacies et Drogueries.



Sels minéraux pour
"décrasser" et "recharger"
l'organisme **KRUSCHEN**

macies. Faites-en l'essai! Mais exigez expressément





— Elles tiennent, hein papa !



— Je dis qu'il est vraiment doué pour son âge...



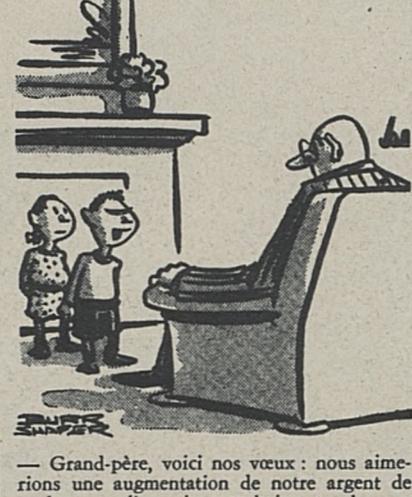
— Moi, bonne d'enfant? Tu veux dire garde du corps !



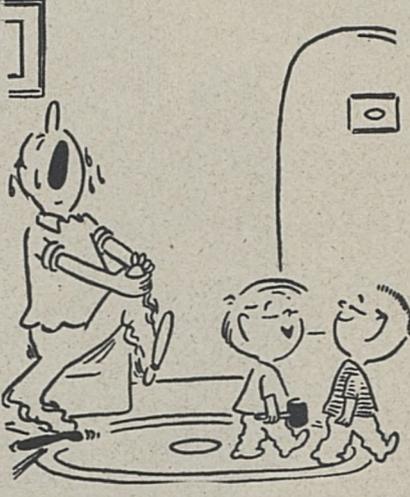
— Alors, ces deux sous?



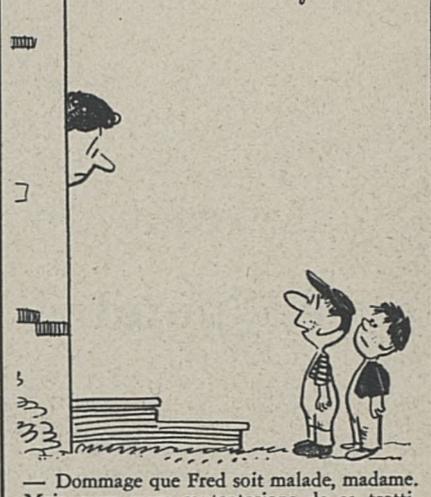
— On est à l'école toute la semaine et il faut justement qu'ils choisissent un dimanche pour se marier !



— Grand-père, voici nos vœux : nous aimerions une augmentation de notre argent de poche pour l'exercice prochain, et cela sans préjudice des étrennes qui viennent habituellement à échéance à cette époque !



— Tu as bien regardé? Eh bien! c'est ce qu'on appelle un réflexe !



— Dommage que Fred soit malade, madame. Mais nous nous contenterions de sa trottinette, de sa panoplie de cow-boy et des pistolets à eau...

PARFUM
mais Oui
BOURJOIS
PARIS

Goûtez chaque
minute
de la vie!



Dans la vie professionnelle et quotidienne, en société, ceux qui ont du succès sont ceux qui jouissent d'une parfaite santé; ils ne perdent jamais le contrôle de leurs nerfs, sont partout les premiers et profitent de chaque minute de la vie.

Mais la santé n'est pas une question de hasard. Si nous voulons conserver une parfaite forme physique, il nous faut avant tout fournir à notre organisme un appoint régulier d'alimentation fortifiante.

La Forsanose vous aidera à faire provision de forces! C'est une boisson énergétique en laquelle vous pouvez avoir confiance; d'un goût délicieux, combattant la lassitude et les états dépressifs, elle améliorera considérablement votre standard physique.

Teneur en vitamines B₁ et D régulièrement contrôlée par le Laboratoire officiel (Institut de chimie physiologique de l'Université de Bâle).

Maintenant avec points-voyage JUWO!

FOFAG, Fabrique de la Forsanose - Volketswil (Zurich)

Forsanose
maintient alerte et jeune

NESCAFÉ

100 %
de café

Extrait de café pur
en poudre



vite fait
bien fait
parfait

*Les étiquettes Nescafé sont valables
pour l'échange contre les jolis timbres
Nestlé, Peter, Cailler, Kobler*